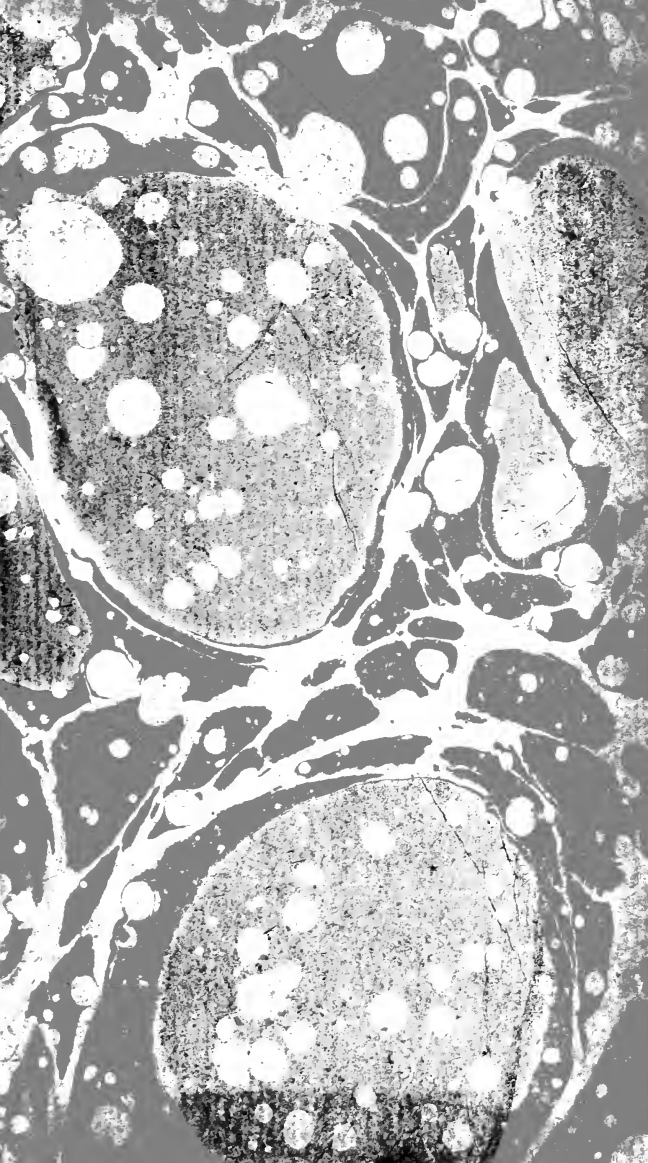
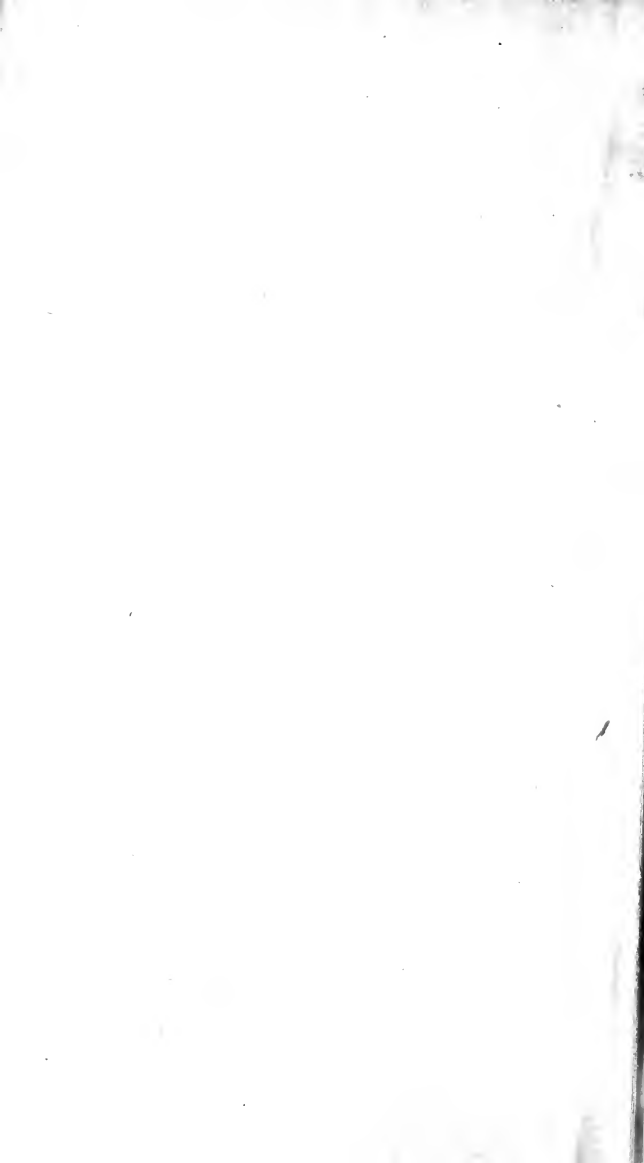


PE 80 73



Presented to the
LIBRARY of the
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Professor
Ralph G. Stanton





MÉMOIRES

D U

MARQUIS DE POMBAL.



TOME QUATRIEME.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

MÉMOIRES

DE SÉBASTIEN-JOSEPH

DE CARVALHO ET MÉLO,

COMTE D'OEYRAS,

MARQUIS DE POMBAL,

*Secrétaire d'Etat & Premier Ministre
du Roi de Portugal JOSEPH I.*

TOME QUATRIEME.

Documentum posteris, homines cum se permiscere
fortunæ, etiam naturam dediscere.

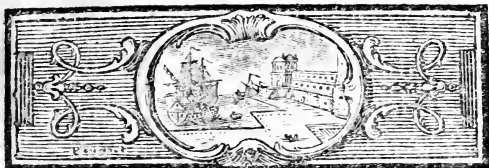
Q. CURT. *Lib. 3.*



M. DCC. LXXXIV.

See C** damn'd to ever-lasting fame !

POPE, *Ep. IV.*



M É M O I R E S

D U

MARQUIS DE POMBAL.

LIVRE DIXIEME.

*Suite des Événemens jusqu'à la
mort de Joseph I.*

LES six années qui s'écoulerent depuis l'élevation de Carvalho à la dignité de Marquis de Pombal jusqu'à la mort de Joseph I, sont peut-être les plus glorieuses à sa mémoire. Il semble qu'en changeant de titre, il ait en même temps changé de caractère, qu'il ait enfin senti que la conduite injuste & violente qu'il avoit tenue jusqu'alors, étoit moins propre à lui attirer l'ad-

Tome IV.

A

miration de la Postérité, qu'à dévouer son nom à une éternelle exécration, & que la seule route ouverte à un Ministre pour parvenir à l'immortalité, étoit de travailler, par des lois sages & bienfaisantes, au bonheur des Peuples confiés à ses soins. Divers Réglemens qui signalerent cette dernière partie de sa vie publique sont une preuve incontestable de cette heureuse révolution dans ses idées & ses sentimens. Le Législateur semble n'y avoir eu en vue que le bien de l'humanité & les intérêts de la Nation. Ce n'est pas cependant que toutes les Ordonnances publiées à cette époque portent ce caractère de bienfaisance & de patriotisme. On doit s'attendre encore à en trouver plus d'une digne du génie oppresseur & sanguinaire que nous avons peint jusqu'à présent. En vain cherche-t-on à réformer la Nature, elle ne perd jamais entièrement ses droits. Mais il est temps de reprendre le fil des événemens.

Selon l'usage de la Cour Romaine de députer un jeune Prélat pour porter aux nouveaux Cardinaux résidans hors d'Italie, les marques de leur dignité, Clément XIV chargea de cette com-

mission auprès de l'Archevêque d'Evora qu'il venoit d'élever à la Pourpre, César Lambertini petit-neveu du Pape Benoît XIV. Cet Envoyé, accompagné du Prélat Tioli, arriva sur les bords du Tage le 3 Décembre de l'année 1770. Là, ils furent complimentés par Nicolas Pagliarini Secrétaire de Légation, & l'Abbé Bæcker Secrétaire du Nonce, que le Marquis de Pombal avoit envoyés pour les recevoir & les conduire à Lisbonne. Les deux Prélats furent logés dans le Palais de l'Archevêque d'Evora, connu depuis sous le nom de Cardinal d'Acunha, & dès le lendemain le Nonce les présenta au Ministre qui eut avec eux une longue conférence..

I.
Arrivés à
Lisbonne
du Prélat
Lamber-
tini, En-
voyé du
Pape.

Quelques jours après, le Roi voulut donner lui-même le Chapeau au nouveau Cardinal. Cette faveur singulière fut suivie d'une Audience de cérémonie accordée au Nonce à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la Princesse du Brésil. Ce Prélat offrit dans cette circonstance au Roi & à la Famille Royale divers présens, qui consistoient en tableaux & autres effets d'une valeur proportionnée à la dignité des personnes auxquelles

ils étoient destinés. Il donna au Marquis de Pombal, & à chacun des deux autres Secrétaires d'Etat, D. Louis d'Acunha & D. Martin de Mélo, deux bas-reliefs en argent, plus précieux encore par la beauté du travail que par la richesse de la matiere. Le Cardinal Patriarche, le Cardinal d'Acunha, D. Juan de Bemposta, & le Marquis d'Alvitto, Conseillers d'Etat, eurent également part à ses largesses. Lambertini, de son côté, reçut du Cardinal d'Acunha & de toute sa famille de magnifiques présens, auxquels le Roi joignit une pension annuelle de 1400 cruzades, malgré l'Edit qui avoit été publié sur ce sujet peu d'années auparavant.

1771. Quelque peu d'estime qu'eût en général pour les Réguliers le Marquis de Pombal, qui ne cessoit de se plaindre de leur nombre & de leur inutilité, cependant il ne dédaignoit pas de se mêler de leurs affaires, d'entrer dans leurs querelles, & d'en tirer sous divers prétextes des sommes considérables qu'il ne manquoit guere de s'approprier. Tout cela n'empêchoit pas que dans le même temps on ne débitât publiquement à Lisbonne, de l'aveu du Ministre,

II.
Divers
Règle-
mens con-
cernant
les Régu-
liers.

& quelquefois par ses ordres, une foule d'Ouvrages pleins d'invectives contre les malheureux Moines. Il dispoſoit dans leurs Chapitres des places & des dignités en faveur de ſes créatures. Il en fit nommer pluſieurs Supérieurs perpétuels de leurs Maisons & de leurs Provinces, & entr'autres le P. Dom Emmanuel de Mendoza Bénédictin, ſon parent & ſon ami intime. Celui-ci ne ſe contenta pas de dépouiller toutes les Eglises ſoumiſes à ſa Juridiſtion de l'argenterie & des autres richèſſes qui pouvoient s'y trouver, pour en faire préſent à ſon Protecteur, ou les employer à des uſages profanes, il porta l'eſprit de déprédation juſqu'à donner à ſa famille des immeubles appartenant à ſon Ordre, au grand ſcandale de tous les gens de bien.

Parmi ces Religieux qui, par leur dévouement aux volontés du Miniſtre, avoient acquis des droits à ſa protection, on en vit pluſieurs ſe charger ſans ſcrupule de fonctions purement ſéculières, & regardées juſqu'alors comme incompatibles avec la ſainteté de leur état. C'eſt ainſi, par exemple, que le P. François de Manſilha Dominicain, fut

revêtu dans le même temps de deux Emplois bien opposés : il fut fait Directeur de la Compagnie des Vins de Porto, & Provincial perpétuel de son Ordre.

Le Marquis de Pombal n'exigeoit pas seulement des Réguliers qu'ils se conformassent à ses vues dans l'élection de leurs Supérieurs, il alloit jusqu'à leur prescrire la méthode qu'ils devoient suivre dans leurs études. Il publia un Edit sur la maniere d'enseigner des Mineurs Observantins, & le fit enrégistrer à la Secrétairerie d'Etat, au Conseil du Roi, & au Conseil de Censure, comme si c'eût été une Loi dont dépendît le bonheur général de la Nation. Il sollicita & obtint un Bref du Pape qui ordonnoit la suppression de neuf Couvens de Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, & en transféroit les revenus au magnifique Monastere de Mafra, déclaré dans cette occasion du Patronage de la Couronne, & destiné à servir désormais de Maison d'études aux Chanoines du même Ordre. Le Pape, par ce Bref, accordoit à Sa Majesté le droit de nommer le Prieur & les Assistans de ce Monastere, & de choisir les sujets qui devoient y résider. Ce Couvent de

Mafra, fondé par Jean V, avoit été jusqu'alors habité par des Religieux de Saint-François. On leur laiffa le choix d'entrer parmi les Chanoines Réguliers de Saint-Auguftin, ou de fe retirer dans d'autres Maifons de leur Ordre. Le but que fe propofoit Carvalho dans cet établiffement eft digne fans doute de tous nos éloges : il vouloit former une Congrégation fpécialement confacrée à la culture des Lettres, & qui pût le difputer un jour à celle qui eft devenue fi célèbre en France fous le nom de Saint-Maur ; mais plus de dix ans fe font déjà écoulés, fans que ces germes préparés avec tant de foin ayent produit aucun des fruits qu'on en attendoit.

La fuppreffion de plufieurs Confréries caufa aux Portugais un extrême chagrin. Le Peuple, accoutumé à nourrir fa piété de pratiques extérieures, & trop peu éclairé pour les diftinguer de l'effentiel de la Religion, ne fe voit jamais qu'à regret forcé d'y renoncer. Il y avoit fur-tout pour les hommes un grand nombre de ces Affociations pieufes où les Portugais, entraînés par leur penchant naturel à la dévotion, s'empreffoient de fe faire recevoir. Les

Exercices en étoient différens , selon l'objet & la fin de leur institution ; mais comme ceux qui s'y rassembloient n'avoient d'autre vue que de travailler plus efficacement à leur salut , il n'en pouvoit résulter aucun inconvénient pour la tranquillité publique. Le seul reproche fondé qu'on pût leur faire , c'est que plusieurs Artisans négligeoient quelquefois pour ces Exercices les devoirs de leur état & le soin de leurs affaires domestiques. Cette raison parut sans doute assez forte au Marquis de Pombal pour l'engager à publier au mois d'Avril 1771 un Edit qui supprimoit toutes ces Confréries, à l'exception de celles du Saint-Sacrement , de Notre - Dame du Mont - Carmel , du Tiers-Ordre de Saint-François & de la Miséricorde. Par cet Edit , les revenus des Compagnies supprimées devoient être partagés entre de pauvres familles.

Bientôt après , sous prétexte qu'il s'étoit glissé quelques abus dans les Couvens de Filles , il fit venir de Rome un Bref de Réforme adressé au Cardinal Patriarche , avec les pouvoirs les plus étendus pour supprimer ou réunir divers

Monasteres , toujours néanmoins de l'avis & du consentement de la Cour. L'exécution de ce Bref fournit à l'habile Ministre une occasion de donner à sa sœur Religieuse Dominicaine une nouvelle autorité. Cette Religieuse, connue sous le nom de la Mere Marie-Magdelaine, avoit été, lors du Tremblement de Terre de 1755, nommée par son frere lui-même Supérieure Générale des trois Couvens de son Ordre, appelés Sainte-Marie de la Rose, l'Annonciade & le Sauveur, & réunis à cette fatale époque dans le vaste enclos de Sainte-Jeanne. Elle avoit depuis lors gouverné toutes ces Maisons, sans en habiter aucune. Elle logeoit dans le Palais de son frere, qui lui avoit obtenu de Rome une permission de demeurer hors du Cloître pour raison de santé. Bien des gens doutoient de l'existence de cette permission, & il paroît que la Sœur Magdelaine n'y croyoit pas trop elle-même. Dans les commencemens, pensant avoir besoin de se justifier auprès des personnes qui alloient la voir, elle leur disoit avec franchise : » Mon frere » m'assure qu'il a un Bref du Pape qui » me permet de demeurer hors de mon

III.

*Autorité
singuliere
dont est
revêtue
la sœur
de Car-
valho,
Religieu-
se Domi-
nicaine.*

» Monastere ; cependant il n'a jamais voulu me le montrer ». Quelques années après, elle se brouilla avec Carvalho, qui l'engagea sous quelque prétexte à aller visiter ses Religieuses de Sainte - Jeanne ; mais à peine fut-elle entrée dans le Couvent , qu'on lui signifia un ordre du Roi qui lui défendoit d'en sortir. Elle y demeura jusqu'à l'époque de la réforme générale dont nous venons de parler : elle se reconcilia alors avec son frere ; & tandis que les autres Religieuses voyoient resserrer leurs chaînes , & ajouter de nouvelles rigueurs à celles de la Regle qu'elles pratiquoient , elle obtint seule plus de liberté & de privileges.

Cependant Carvalho , plus ombrageux que jamais , vivoit dans une inquiétude & des alarmes continuelles. Sa défiance ne se bornoit pas aux personnes qui avoient eu à se plaindre de ses violences & de ses injustices , elle s'étendoit à ses créatures elles-mêmes , & jusqu'à ses plus intimes confidens. Le nombre des heureux qui ont conservé jusqu'à la fin de son Ministère son amitié & sa faveur , est bien petit , lorsqu'on le compare à celui des infor-

tunées victimes immolées à ses soupçons. Le propos le plus indifférent, l'action la moins équivoque, étoient presque toujours mal-interprétées. La disgrâce du Chevalier Verney Secrétaire d'Ambassade à Rome, en est un exemple trop frappant pour n'en pas mettre tous les détails sous les yeux de nos Lecteurs.

IV:

*Disgrâce
du Che-
valier
Verney,
Secrétaire
d'Ambas-
sade.*

Cet homme, également distingué par ses talens & ses lumières, avoit été, dans tous les temps, un des plus fidèles serviteurs du Marquis de Pombal. Il avoit donné à ce Ministre des preuves non-suspectes de son zèle & de son habileté dans plusieurs affaires qui lui avoient été confiées, & s'y étoit conduit de manière à mériter publiquement ses éloges & son approbation. Cependant dans les premiers jours de Juin il fut tout-à-coup dépouillé ignominieusement de son emploi, enlevé du Palais qu'habitoit le Commandeur d'Almada, conduit par des Archers au Tribunal du Gouverneur de Rome, qui lui signifia au nom du Pape l'ordre de sortir incessamment de ses Etats. Les mêmes Archers l'accompagnèrent jusque sur les confins de la Toscane, où l'illustre exilé

s'arrêta , & choisit pour sa demeure la petite ville de Saint-Miniato. C'est-là qu'il a attendu avec patience que des circonstances plus favorables lui permissent de reparoître à Rome. Nous savons qu'il y est enfin retourné , & qu'il y a reçu l'accueil le plus flatteur, non-seulement du Marquis de Lourical Ministre de Sa Majesté Très-Fidelle, & d'autres personnes de la premiere distinction , mais encore du Pape aujourd'hui régnant. Ce Pontife instruit de son mérite , & vivement touché de ce qu'il a souffert pendant ce long exil , en a réparé l'injustice par les témoignages les plus obligeans de son estime & de son affection.

Parmi les divers motifs auxquels on attribua la disgrâce du Chevalier Verney , celui qui prévalut dans l'opinion publique fut son attachement aux Jésuites. Cette opinion étoit fondée principalement sur le témoignage du Commandeur d'Almada , qui avoit écrit à la Cour de Lisbonne que Verney étoit un traître , qui , moyennant 30,000 écus qu'il avoit reçus du Général Ricci , s'étoit engagé à lui révéler tous les secrets du Cabinet. Mais ce n'étoit-là qu'un

prétexte fort éloigné des véritables causes de cet événement ; & quelque effort que fît d'abord Almada pour en imposer au Public & mettre à couvert son propre honneur , il étoit trop peu réservé pour ne pas se trahir lui-même quelquefois.

Cet ambitieux Ministre , également ignorant & présomptueux, ne pouvoit souffrir ni conseils ni représentations. Il s'étoit persuadé, & le disoit ouvertement, qu'il n'avoit besoin d'emprunter des lumières de personne , & que les siennes lui suffisoient pour conduire avec succès les négociations les plus épineuses ; mais la Cour de Rome & les Ministres étrangers qui y résidoient étoient bien éloignés d'en avoir la même opinion. L'imprudence, l'incapacité, la précipitation qui , lors de la rupture entre les deux Puissances , avoient caractérisé toutes ses démarches , n'étoient pas propres à donner une haute idée de son talent pour les affaires. Verney , au contraire, étoit un génie vraiment supérieur , qui joignoit à une rare pénétration une prudence consommée & les plus vastes connoissances.

Il étoit bien difficile que deux esprits

d'une trempe aussi inégale eussent constamment les mêmes principes & les mêmes idées. Le Marquis de Pomбал, qui connoissoit à fond le caractère de son cousin, & combien il étoit dépourvu des qualités indispensables dans un Négociateur, lui avoit donné, lorsqu'il le renvoya en Italie en 1768, le Chevalier pour conseil & pour guide, & l'avoit attaché à sa personne en qualité de Secrétaire d'Ambassade. Mais au lieu de profiter des lumières de cet homme estimable, le Commandeur se sentoît humilié de sa supériorité. Les éloges continuels qu'il en entendoit faire à Rome, & par-tout où il étoit connu, lui paroissent autant de satires indirectes de sa propre conduite, qui bleissoient cruellement son orgueil. Fier de sa qualité de Ministre Plénipotentiaire, & croyant qu'à ce titre sublime étoient attachés tous les talens nécessaires pour en soutenir l'éclat, il ne voyoit pas sans un dépit mortel les regards se porter sur un autre que lui, & un subalterne lui enlever le mérite de ses opérations. De là l'éloignement qu'il prit bientôt pour son Secrétaire dont la présence seule le fatiguoit. Il ne recevoit qu'avec mépris

ses plus sages conseils , cherchoit même à les tourner en ridicule , & ne laissoit passer aucun ordinaire , sans se plaindre à Carvalho de l'autorité excessive que le Chevalier s'argeoit dans les affaires.

Cette aversion en vint au point , qu'Almada défendit à ses Domestiques d'avoir aucune communication avec ceux de Verney , d'obéir à ses ordres , & même de répondre à ses questions. A la table d'État , il mettoit sans cesse la conversation sur des matieres également odieuses & délicates , dans l'espérance que Verney , poussé à bout , laisseroit échapper quelque propos équivoque , qui , mal-interprété , pût le perdre auprès du Marquis de Pombal. L'Ambassadeur avoit à son service une fille nommée Flavia dont il avoit fait sa Maîtresse , & qu'il finit par épouser. Pour vivre avec elle , du moins pendant quelques jours , avec plus de liberté que ne lui en permettoit la gêne de la représentation , il feignit d'être malade , & dans cet intervalle , il voulut que , contre l'usage de la décence , son Maître-d'Hôtel mangeât à la table d'État , dans la seule intention de mortifier le Secrétaire d'Ambassade.

Almada étoit entouré de complaisans & de flatteurs qui , en fomentant ses passions , en se prêtant à tous ses goûts , avoient eu l'art d'obtenir sa confiance , mais qui d'ailleurs aussi ignorans que lui , l'engageoient souvent dans les plus fausses démarches. A leur tête étoient deux Moines Portugais , le P. Azévêdo Théatin , & le P. François de Monfanto Cordelier de l'Observance. Ces deux hommes dévorés d'une ambition peu convenable à leur état , étudioient avec soin tous les moyens de s'insinuer dans l'esprit du Commandeur , & y étoient si bien parvenus , que , par son crédit , ils avoient déjà secoué presque entièrement le joug de la discipline régulière. Le premier avoit été obligé de quitter sa Patrie par une aventure très-désagréable. Il avoit osé frapper au visage son Supérieur le P. Lima , ami de Carvalho , & Commis de la Secrétairerie d'État ; & le Ministre irrité l'avoit fait bannir , à son de trompe , de tous les États du Portugal. Quant au P. Monfanto , il rendoit à l'Ambassadeur des services qui ne pouvoient guere manquer d'exciter sa reconnoissance.

Ces Religieux étoient depuis long-

temps les ennemis secrets du Chevalier Verney , dont le mérite trop éclatant offusquoit leur vue , & dont la dangereuse pénétration pouvoit déconcerter leurs projets. Dès qu'ils se furent aperçus de l'éloignement du Commandeur pour son Secrétaire , ils travaillèrent de tout leur pouvoir à l'augmenter , en déclamant sans cesse contre le Chevalier , en empoisonnant tous ses discours , & ne laissant échapper aucune occasion de calomnier sa conduite. Azévédo étoit encore plus ardent que son confrere à flatter sur ce point la passion de son Protecteur , dans l'espérance d'obtenir par son crédit quelque Évêché *in partibus* , ou de succéder du moins à l'emploi de l'infortuné Verney. Grace aux soins charitables de ces deux Moines , la discorde augmentoit chaque jour dans le Palais d'Almada , qui ne s'occupoit plus que des moyens d'enlever à son Rival l'estime & la considération qu'on ne pouvoit lui refuser. Enfin ce Ministre ayant épousé , par l'entremise du P. Monsanto , cette Flavia dont nous avons parlé plus haut , & qui étoit la fille d'un Barbier du canton d'Orto , il lui donna l'appartement contigu à celui qu'occu-

poit le Secrétaire , bien sûr que ce voisinage feroit pour celui-ci un nouveau sujet de chagrin.

Pendant les huit derniers mois , le Commandeur poussa encore plus loin le mépris qu'il affectoit d'avoir pour Verney. Non-seulement il dédaignoit de prendre ses conseils , mais il ne vouloit pas même signer ses dépêches. Il lui répondoit qu'il avoit déjà écrit , & marquoit à son cousin qu'il ne se servoit pas du Chevalier , parce que c'étoit un homme suspect. Le Marquis de Pombal , instruit de ces divisions continuelles , & , malgré le penchant aveugle qu'il avoit pour le Commandeur , sentant bien qu'il ne pouvoit se passer des lumières de son Secrétaire , écrivit à celui-ci , » qu'il ne devoit » pas chercher à jouer le premier rôle , » & affecter de paroître indépendant de » l'Ambassadeur , mais agir de concert » avec lui , sans quoi Sa Majesté ne tar- » deroit pas à lui faire sentir tout le » poids de son indignation ; qu'Almada , » de son côté , ne devoit rien faire sans » le conseil de Verney , & que , lorsqu'il » que dans ses conférences avec les » Ministres de la Maison de Bourbon » il se trouvoit embarrassé , il falloit qu'il

» demandât du temps pour revoir ses
 » instructions & prendre l'avis de son
 » Secrétaire ; que chargés l'un & l'autre
 » du même ministère, quoique dans des
 » rangs & sous des titres différens, ils
 » devoient partager la gloire du succès,
 » ou la honte d'avoir échoué, & qu'il
 » en écrivoit autant, par le même ordi-
 » naire, au Commandeur «.

Le Chevalier Verney, très-content de cette lettre, se hâta d'en faire part au P. Monfanto, & le pria de la communiquer à l'Ambassadeur. Monfanto s'acquitta de la commission, & demanda en même temps au Commandeur s'il avoit effectivement reçu une semblable instruction. Almada répondit que non, & que rien ne l'empêchoit de suivre à cet égard le plan qu'il s'étoit tracé. Cette réponse rendue à Verney lui fit juger que sa perte étoit certaine, & il en attendit le moment avec le courage & la tranquillité d'un homme de bien. Ce moment ne tarda pas : le Commandeur aigri plus que jamais par la lettre du Ministre, & animé par Azévédo, Monfanto, & Joseph Pereira Santiago, un autre de ses Confidens, après avoir inutilement tenté plusieurs moyens pour venir à bout de

ses finistres projets , s'arrêta au suivant qui eut enfin tout l'effet qu'il s'en étoit promis.

Almada étoit étroitement lié avec le Prélat Macédonio , Secrétaire des Mémoires de Clément XIV , & très-connu lui-même du Marquis de Pombal à qui il avoit été utile dans quelques occasions , & qui , en reconnoissance , lui avoit fait une fois présent de 6000 cruzades. Ce Macédonio étoit né avec une complaisance sans bornes pour ses amis , & de quelque nature que fussent les services qu'on lui demandoit , il n'y avoit ni obstacles , ni scrupules capables de l'arrêter. Vivement touché du chagrin que caufoit au Commandeur l'inutilité de ses tentatives contre Verney , il lui promit son secours pour déterminer le Marquis de Pombal à priver de son emploi cet odieux Secrétaire. Il leur falloit une occasion ; elle se présenta , & ils la mirent habilement à profit.

Le Prélat reçut ordre du Pape d'écrire à l'Ambassadeur Portugais , un billet concernant quelque affaire de peu d'importance , mais dont ce Ministre devoit cependant faire part à sa Cour. Macédonio , en écrivant ce billet , y ajouta

de concert avec Almada , » de n'en com-
 » muniquez le contenu à aucune perfon-
 » ne de fa Maifon , de quelque caractère
 » qu'elle fut revêtue ». Almada envoya
 ce billet à Carvalho , lui manda qu'il étoit
 de la main même du Pape , & conclut de
 la dernière phrafe , qu'il falloit abfolu-
 ment fe défier du Chevalier Verney ;
 comme fi , dans la fuppoſition que Clé-
 ment fût en effet l'auteur de ce billet , un
 ſimple ſoupçon , ou plutôt un excès de
 précaution de ſa part , eût été contre
 l'infortuné Secrétaire une preuve ſans
 réplique des crimes qu'on lui imputoit.

Rien n'étoit plus facile au Marquis de
 Pombal que de vérifier ſi cette prétendue
 pièce de conviction étoit effectivement
 de la main du Pape. Il en avoit reçu plu-
 ſieurs lettres , une entre autres où ,
 pour gagner ſa confiance & l'attacher
 au Saint Siege , ce Pontife lui donnoit le
 titre glorieux de *Défendeur de la Reli-
 gion*. Mais ce Miniſtre dont le caractère
 étoit , comme nous l'avons vu tant de
 fois , de décider d'abord , ſauf à délibérer
 enfuite , crut ſon honneur intéreſſé à
 ſoutenir ſon parent ; & ſans examen ,
 ſans information , il ſe hâta de faire
 partir pour Rome un courrier chargé d'un

ses finistres projets , s'arrêta au suivant qui eut enfin tout l'effet qu'il s'en étoit promis.

Almada étoit étroitement lié avec le Prélat Macédonio , Secrétaire des Mémoires de Clément XIV , & très-connu lui-même du Marquis de Pombal à qui il avoit été utile dans quelques occasions , & qui , en reconnoissance , lui avoit fait une fois présent de 6000 cruzades. Ce Macédonio étoit né avec une complaisance sans bornes pour ses amis , & de quelque nature que fussent les services qu'on lui demandoit , il n'y avoit ni obstacles , ni scrupules capables de l'arrêter. Vivement touché du chagrin que causoit au Commandeur l'inutilité de ses tentatives contre Verney , il lui promit son secours pour déterminer le Marquis de Pombal à priver de son emploi cet odieux Secrétaire. Il leur falloit une occasion ; elle se présenta , & ils la mirent habilement à profit.

Le Prélat reçut ordre du Pape d'écrire à l'Ambassadeur Portugais , un billet concernant quelque affaire de peu d'importance , mais dont ce Ministre devoit cependant faire part à sa Cour. Macédonio , en écrivant ce billet , y ajouta

de concert avec Almada , » de n'en com-
 » muniquer le contenu à aucune person-
 » ne de sa Maison , de quelque caractère
 » qu'elle fut revêtue ». Almada envoya
 ce billet à Carvalho , lui manda qu'il étoit
 de la main même du Pape , & conclut de
 la dernière phrase , qu'il falloit absolu-
 ment se défier du Chevalier Verney ;
 comme si , dans la supposition que Clé-
 ment fût en effet l'auteur de ce billet , un
 simple soupçon , ou plutôt un excès de
 précaution de sa part , eût été contre
 l'infortuné Secrétaire une preuve sans
 réplique des crimes qu'on lui imputoit.

Rien n'étoit plus facile au Marquis de
 Pombal que de vérifier si cette prétendue
 pièce de conviction étoit effectivement
 de la main du Pape. Il en avoit reçu plu-
 sieurs lettres , une entre autres où ,
 pour gagner sa confiance & l'attacher
 au Saint Siège , ce Pontife lui donnoit le
 titre glorieux de *Défenseur de la Reli-
 gion*. Mais ce Ministre dont le caractère
 étoit , comme nous l'avons vu tant de
 fois , de décider d'abord , sans délibérer
 ensuite , crut son honneur intéressé à
 soutenir son parent ; & sans examen ,
 sans information , il se hâta de faire
 partir pour Rome un courrier chargé d'un

en forte que le courrier partit de Rome avec trois chevaux chargés.

Almada écrivit à son cousin qu'il avoit fait arrêter Verney par des Archers plutôt que par des Soldats, pour prouver aux Romains combien ce Secrétaire infidelle étoit en effet coupable. Du reste, comme il prétendoit que c'étoit l'aveugle attachement du Chevalier pour les Jésuites, qui étoit la première cause de sa perte, il le fit représenter dans un tableau qu'il joignit à sa fameuse galerie, connue à Rome sous le nom de *Galerie Jésuitique de Raphael*. On fait que cette singulière collection étoit composée des portraits d'une infinité de Jésuites peints dans des costumes & des attitudes moins plaisantes que puériles, & qui n'étoient propres qu'à faire regarder en pitié leur plat & grotesque Inventeur. Tel étoit sur-tout le portrait du Général Ricci, vrai chef-d'œuvre d'indécence, de sottise & de ridicule. Les Romains, admirateurs éclairés des productions immortelles dont le goût & le génie ont enrichi les somptueux Palais d'une Ville Reine du Monde, ne voyoient pas sans indignation qu'on osât leur associer de
misérables

misérables caricatures dont une dégoûtante obscénité faisoit le principal mérite, & qui déshonoroient à jamais l'infortuné Palais où on les avoit rassemblées. Fiers, à juste titre, de leurs nombreuses & superbes galeries, ils disoient, en parlant de celle d'Almada: » Ce n'est pas notre ouvrage, c'est » celui d'un Ultramontain «.

Le Marquis de Pombal n'approuva que par son silence la conduite du Commandeur envers le malheureux Verney. Les prétendus crimes de celui-ci ne furent ni constatés, ni punis juridiquement. En le dépouillant de son Emploi, on ne flétrit point sa personne; ses biens ne furent point confisqués; il conserva tous les droits attachés à la qualité de Citoyen. Carvalho se contenta de défendre sous main aux Universités & aux Colleges de faire désormais aucun usage des Ouvrages de Verney; ce qui priva le Chevalier d'un revenu considérable. Il l'empêcha aussi de toucher diverses sommes qui lui étoient dues en Portugal, & dont il eut connoissance par ses Lettres qu'il ne se fit aucun scrupule d'ouvrir.

Après la disgrâce du Marquis de

Pombal, Verney supplia la Reine aujourd'hui régnante de lui donner des Juges pour examiner sa conduite. Le résultat de cet examen fut la justification complete du Chevalier. La Reine ordonna au Commandeur de Menezès d'en faire part aux Ministres de la Maison de Bourbon, d'en rendre compte à Sa Sainteté Elle-même, & de lui demander si Elle permettoit que Verney retournât à Rome. Le Pape répondit que non-seulement il n'avoit aucun sujet de plainte à former contre le Chevalier Verney, mais qu'il le reverroit avec le plus grand plaisir, & chargea en même temps le Nonce de remercier Sa Majesté Très-Fidelle de cette marque d'attention pour sa Personne.

Peut-être trouvera-t-on que nous nous sommes trop arrêtés sur les causes & les circonstances de cet événement; mais le bruit qu'il fit dans le temps, le mérite du personnage illustre qu'il intéresse, la juste estime que nous avons pour ses talens, & plus que tout cela sans doute, l'amour de la vérité qui doit caractériser un Historien, sembloient exiger de nous de ne rien cacher au Lecteur des lumieres que nous avons pu acquérir.

L'époque de la disgrâce de l'infortuné V.
 Verney fut celle de l'élévation d'un *Hon-*
 homme employé comme lui par Car- *neurs ac-*
 valho dans diverses affaires, mais dont *cordés à*
 les services furent mieux récompensés, *l'Impri-*
 le célèbre Nicolas Pagliarini. Nous avons *meur Pa-*
 vu avec quel empressement cet Impri- *gliarini,*
 meur, ennemi déclaré des Jésuites, &
 banni de sa Patrie par le Pape Clé-
 ment XIII, avoit été recherché, ac-
 cueilli, protégé par le Marquis de
 Pombal. Ce Ministre ne cessa de lui
 donner des marques éclatantes de son
 amitié : il obtint pour lui de Clément XIV
 un Bref honorable de réhabilitation,
 & le fit créer Chevalier de l'Eperon d'or.

Si Carvalho s'intéressa si vivement
 en faveur d'un Etranger qui, après
 tout, ne lui avoit pas rendu des ser-
 vices bien essentiels, on peut juger qu'il
 ne travailla pas avec moins de chaleur
 à l'avancement du plus cher de ses
 favoris, de celui qui lui avoit prouvé
 le plus utilement son zèle & sa fidélité,
 le Docteur Joseph de Siabra de Sylva.
 Il l'avoit déjà revêtu de la charge im-
 portante de Procureur-Général de la
 Couronne, avoit voulu le faire nom-
 mer Ministre de la Marine, à la mort

de son frere Mendoza, & à force de sollicitations, obtint enfin du Roi un Edit daté du 5 de Juin, qui déclaroit Sylva Adjoint du Marquis de Pombal lui-même dans l'emploi de Secrétaire d'Etat.

VI. Un événement imprévu redoubla la défiance qu'inspiroient en général à *Danger* Carvalho tous ses Compatriotes, & *que court* le confirma dans l'usage où il étoit depuis *Carvalho* long-temps de ne paroître en public *d'être as-* qu'au milieu d'une Compagnie de Gar- *sassiné à* des à cheval. Le 6 Septembre, il faillit *coups de* à être assassiné par un misérable Payfan. *un Pay-* Cet homme, que personne ne connut, *san.* & dont les habits annonçoient l'extrême pauvreté, lança avec tant de force une pierre énorme contre le carrosse où étoit le Ministre, qu'il en brisa un des panneaux. La surprise que cette attaque inattendue causa à tous les assistans donna le temps à l'assassin de jeter une seconde pierre avant d'être arrêté par les Gardes du Marquis, qui l'auroient taillé en pieces, si Carvalho ne leur eût fait signe de se saisir de sa personne, mais de ne lui faire aucun mal. Il subit un long interrogatoire, sans qu'on ait jamais pu savoir, ni quel motif l'avoit porté

à cet attentat , ni pour quelle raison on laissa son audace impunie.

Le dernier Dimanche de Novembre, vii.
 on fit à Lisbonne, par ordre du Gou- Proces-
 vernement, la célèbre Procession de la sion so-
 Bulle connue en Portugal & dans quel- lennelle
 ques autres Royaumes, sous le nom de pour la
Bulle de la Croisade. On donna à cette Bulle de
la Croi-
sade.
 Procession, ordinairement très - solen-
 nelle, un appareil & un éclat qu'elle
 n'avoit point encore eu jusqu'alors.
 Elle fut composée de tous les Corps
 Séculiers & Réguliers de la Capitale,
 de tous les Officiers attachés à la Cour,
 & du Marquis de Pombal lui-même, à
 la tête de tous les Membres du Minis-
 tere. Le Cardinal d'Acunha portoit la
 Bulle avec les mêmes marques de dévo-
 tion & de respect qu'il auroit porté le
 Saint-Sacrement. La marche étoit fer-
 mée par 162 carrosses, dont la richesse
 ne laissoit rien à ajouter à la pompe
 de cette cérémonie.

Cette Bulle étoit vraiment intéres-
 sante pour Carvalho : il ne doutoit pas
 que les Fidèles, persuadés que leur
 argent devoit servir à exterminer les
 Ennemis du nom Chrétien, ne s'em-
 pressassent d'en faire l'emplette, & que

ce pieux empressement ne produisît des sommes immenses. De là, la chaleur qu'il mit à en solliciter le renouvellement, & le soin qu'il eut de recommander aux Evêques d'exhorter leurs Diocésains à se la procurer. On ne manqua pas depuis de faire tous les ans cette Procession avec la même solennité, pour réchauffer le zèle & la piété de la Nation.

A l'égard des autres Bulles, comme le Marquis de Pombal n'avoit rien à gagner à leur exécution, il y attacha toujours fort peu d'intérêt. On peut dire que ces Ordonnances Pontificales n'étoient pour lui que des especes d'armes défensives & offensives dont il ne se servit jamais que pour l'accomplissement de ses desseins particuliers.

1771. Nous voici de nouveau parvenus à une de ces époques trop rares dans la vie du Ministre dont nous écrivons l'histoire, où, par des Lois plus douces, des Réglemens plus sages, il prouvoit enfin à la Nation qu'il étoit digne de la gouverner. Ce n'est pas que quelques personnes n'en aient voulu faire honneur aux conseils de Siabra, ou du Secrétaire d'Etat D. Martin de Mélo ;

mais, quoi qu'il en soit, on ne peut du moins contester à Carvalho le mérite d'en avoir senti l'utilité & procuré l'exécution.

La première de ces Lois fut un VIII. Edit très-sévère concernant un abus *Edit qui supprime toute distinction entre les vieux & les nouveaux Chrétiens.* auquel la superstition & le temps avoient fait jeter de profondes racines, & qui causoit dans l'Etat les plus funestes désordres. Cet abus étoit l'odieuse distinction que faisoient les Portugais des *vieux* & des *nouveaux* Chrétiens. Ceux-ci, dévoués par le malheur de leur origine à l'opprobre & au mépris, étoient encore exposés à des vexations continuelles. Non-seulement ce nom de nouveau Chrétien, dont le temps ne pouvoit effacer la tache, éloignoit des emplois publics & de toute alliance honorable quiconque descendoit d'ancêtres ou Juifs ou Hérétiques, il suffisoit encore pour autoriser les dénominations les moins fondées, & faire renfermer une foule de malheureux dans les horribles cachots de l'Inquisition.

On conçoit aisément combien cet abus, également contraire aux maximes d'une saine politique & à l'esprit du Christianisme, loin de servir à propa-

ger la Foi, devoit nuire à ses progrès; combien il devoit détourner ceux qu'une lumière supérieure éclairoit sur leurs erreurs & appeloit à la véritable Religion, de suivre cet heureux mouvement de la grace. L'Edit dont nous venons de parler supprima toute distinction, & rétablit entre les Sujets du même Prince & les Enfans de la même Eglise, une égalité dont on n'auroit jamais dû s'écarter.

Déjà quelques années auparavant, le Marquis de Pombal s'étoit élevé contre une coutume qui tenoit au même abus, & qui n'étoit ni moins absurde, ni moins préjudiciable à l'Etat. On gardoit dans quelques dépôts publics une liste exacte de toutes les personnes condamnées par une Sentence du Saint-Office, & on réputoit infames tous ceux qui avoient eu quelqu'un de leurs aïeux inscrit sur cet odieux catalogue. Carvalho proscrivit cet usage qui peut servir à caractériser une Nation où l'honneur de chaque Particulier dépend de la croyance plus ou moins pure de ses ancêtres.

IX. Cet Edit fut suivi d'un autre dont
Edit qui exige le on sentoît depuis long-temps la néces-

fité, & qui eut pour objet les mariages ^{consente-}
 contractés sans le consentement des ^{ment des}
 parens. Jusques-là une simple promesse ^{parens}
 signée des deux parties, & présentée ^{pour les}
 aux Supérieurs Ecclésiastiques avoit suffi ^{mari-}
 pour autoriser ceux-ci à procéder à la ^{ges.}
 célébration. Le Roi, dans l'Edit dont
 nous parlons, défendit aux Evêques
 d'accorder désormais aucune permission
 d'épouser, à moins qu'on ne leur pro-
 duisît le consentement exprès & authen-
 tique des peres & meres des contrac-
 tans. Par-là on conserva tout à la fois
 & les biens & l'honneur des familles,
 & l'on ne vit plus, comme auparavant,
 des fils déshérités pour un caprice dont
 ils ne tarديوient pas à se repentir.

L'industrie nationale dont le Marquis X.
 de Pomбал avoit d'abord paru s'occuper ^{Divers}
 avec chaleur au commencement de son ^{Régle-}
 Ministère, mais que depuis il avoit pres- ^{mens cons-}
 que entièrement perdue de vue, reçut ^{cernant}
 enfin dans le courant de 1772 quelques ^{l'indus-}
 nouveaux encouragemens. Des divers ^{trie na-}
 Réglemens dont elle fut l'objet, le plus ^{tionale.}
 important fut celui qui défendoit l'intro-
 duction & l'usage de toutes les pro-
 ductions des Manufactures étrangères,

& obligeoit les Portugais de se borner à celles du Pays. Peut-être cependant ce Règlement juste & sage en lui-même, cessa-t-il de l'être dans son exécution. Il est certain du moins qu'on y mit une rigueur plus convenable au caractère du Ministre qu'aux principes d'une politique éclairée. On fit briser publiquement par l'Exécuteur de la Justice des boutons de métal qui n'avoient point été fabriqués dans le Royaume ; on déchira de même sur le corps de ceux qui les portoient des habits faits d'étoffes prohibées. Des procédés qui réunissoient ainsi la violence à l'ignominie devoient naturellement aigrir les esprits, les révolter contre le Législateur, & empêcher, du moins en partie, l'effet de ses louables intentions. Les Ministres Etrangers firent, au sujet de cet Edit, quelques représentations qui n'eurent aucun succès : Carvalho fut inébranlable, & les prohibitions dont ils se plaignoient subsisterent dans toute leur étendue.

XI. Malgré le long intervalle qui s'étoit
Vaine écoulé depuis la fin tragique du Duc
espérance d'Aveiro & de ses prétendus Complices,
ce dont

le Marquis de Pombal n'avoit point perdu de vue Joseph-Polycarpe d'Azé-
védo, ce Valet de chambre du Duc, qui s'étoit dérobé par la fuite au sup-
plice qui l'attendoit. Toutes les recher-
ches du Ministre n'avoient pu l'instruire
du lieu de sa retraite. Il crut enfin l'avoir
découvert dans les premiers jours de
Juillet 1772. Un Esclave Negre vint
lui dénoncer un pauvre Portugais qui
portoit le même nom & qui habitoit
la Province d'Estramadure. La joie de
Carvalho fut extrême : il promit au
délateur les plus magnifiques récom-
penses, & se hâta d'expédier des ordres
pour arrêter ce malheureux. On l'amena
chargé de fers à Lisbonne, où il fut
presque aussitôt interrogé par le Tri-
bunal de l'Inconfiance; mais on ne
tarda pas à reconnoître qu'il n'avoit
avec le véritable Azévédo d'autre res-
semblance que celle du nom. Le Minis-
tre fut obligé de renoncer à ses nou-
veaux projets, & le Negre aux récom-
penses dont il s'étoit flatté. Celui-ci
étoit un esclave fugitif qui avoit assas-
siné son Maître, & qui, moyennant
cette découverte, espéroit bien s'affran-

*se flatta
Carvalho
d'avoir
enfin dé-
couvert
le Valet
de cham-
bre fugi-
tif du
Duc d'A-
veiro.*

chir tout à la fois de la servitude & de la misere (1).

XII. Les Jésuites , presque oubliés en Portugal, n'en causoient pas moins à Carvalho un trouble & des alarmes continuelles. Leur seule idée ne cessoit de tourmenter cette ame haineuse & vindicative. Dix ans écoulés depuis le supplice de Malagrida, n'empêchoient

Edit publié contre la mémoire de Malagrida.

(1) On a imprimé cette année dans la plupart des Papiers publics François , qu'au mois de Décembre 1782 le véritable Azévédo étoit mort dans un Hôpital de Lisbonne après avoir déclaré que c'étoit lui en effet qui avoit tiré sur le feu Roi Joseph , & qu'il ne s'étoit jamais éloigné de cette Capitale, où il n'avoit d'autres ressources pour vivre que celle de vendre de l'encre à écrire de rue en rue. Cette singulière anecdote avoit déjà été consignée dans quelques Gazettes Italiennes, & sembloit, malgré son invraisemblance, trop généralement attestée pour qu'on pût se permettre de la révoquer en doute. Cependant les mêmes Feuilles ultramontaines n'ont pas tardé à se rétracter ; & des informations directement prises en Portugal par le Continuateur des Annales du dix-huitième siècle (N.^o XXXV:1.) ont mis à cet égard la vérité dans tout son jour. Le seul fait vrai est la mort du Valet de chambre du Duc d'Aveiro, arrivée en effet au mois de Novembre dernier, non à Lisbonne où la démence seule l'auroit conduit, mais dans l'Hôpital de Séville. Au lieu des aveux qu'on lui suppose, il n'a cessé jusqu'au dernier moment de protester de son innocence & de celle de son maître, du moins quant au dessein d'attenter à la vie du Monarque.

pas que son souvenir ne fût encore pour l'implacable auteur de sa perte un tourment insupportable. Une foule d'Ecrits publiés par l'ordre de ce Ministre, & où Malagrida étoit représenté comme un imposteur, un régicide, un hérésiarque qui, sous de faux dehors de sainteté, séduisoit les Peuples, avoient produit leur effet sur ceux qui ne connoissoient que par ces Livres ce malheureux Jésuite. Mais son célèbre Ouvrage *sur les vraies causes du Tremblement de Terre de 1755*, trouvoit encore beaucoup de Lecteurs; & l'impression que pouvoit faire cette lecture sur des esprits non-prévenus, ne laissoit au Marquis de Pombal aucune tranquillité. Nous avons vu que cet Ecrit imprudent avoit été la première source de la haine du Ministre contre Malagrida; haine qui eut pour cet infortuné des suites si terribles. Après avoir fait périr l'Auteur d'une mort infame & cruelle, Carvalho travailla dix ans après à faire proscrire l'Ouvrage, & obtint du Roi un Edit qui le chargeoit des qualifications les plus odieuses, & ordonnoit qu'il seroit brûlé par la main du Bourreau.

Nous avions pensé à imprimer cet Ecrit en entier parmi nos Pièces justificatives , pour mettre nos Lecteurs à portée d'en juger par eux-mêmes. La crainte qu'il n'y eût trop de singularité à insérer ainsi un livre dans un autre , nous a détournés de ce dessein. Nous nous sommes bornés à rapporter (*N.º I.*) l'Edit de proscription dont nous venons de parler. Et à propos de cet Edit, qu'on nous permette d'observer combien il est étonnant qu'une production aussi impie, aussi scandaleuse, aussi condamnable à tous égards qu'on nous la peint, n'ait été, ni avant ni depuis cette époque, censurée par aucun Tribunal Ecclésiastique. Il est vrai que l'étonnement cesse, lorsqu'en parcourant cet Ouvrage on n'y trouve que les mêmes raisonnemens qu'ont employés, d'après les Livres Saints, tous les Auteurs de spiritualité, pour inviter les peuples à la pénitence, & faire servir à leur conversion les calamités même dont ils sont affligés.

Cet inexplicable acharnement contre un infortuné que le tombeau du moins auroit dû mettre à l'abri de ses persécuteurs, nous fournit une occasion de rap-

porter ici quelques anecdotes relatives au procès de Malagrida, & que, malgré la distance où elles sont placées de l'histoire de sa condamnation & de son supplice, on ne doit pas trouver plus hors de propos qu'un Édit destiné, dix ans après sa mort, à flétrir sa mémoire. On peut se rappeler que la principale, ou plutôt l'unique preuve qui fit regarder ce Religieux comme auteur ou complice de la Conjuración, fut sa fameuse lettre écrite de Sétuval à Donna de Lorena, pour la prier d'avertir Sa Majesté du danger qui la menaçoit *au mois de Septembre*. C'est du moins avec cette extension que cette lettre est citée dans l'article 26 de la Sentence du 12 Janvier 1759, quoique, ainsi que nous l'avons observé dans le temps, il n'y fût question que du péril auquel étoit exposée la Personne du Roi, sans en fixer l'époque. Carvalho n'eut pas plutôt entre les mains cette pièce victorieuse, qu'il résolut la mort de celui qui l'avoit écrite. Il ne cessoit d'en parler au Roi, & de lui représenter combien cet exemple étoit nécessaire pour mettre un frein à l'audace des Ecclesiastiques; mais l'horreur qu'avoient inspirée à ce Prince les

terribles exécutions du 13 Janvier , la déclaration qu'il avoit faite en conséquence à Carvalho lui-même qu'*il ne vouloit plus d'effusion de sang*, un reste d'égards pour le caractère de Ministre des Autels , l'empêcherent de se rendre à ces pressantes sollicitations. Le Marquis de Pombal fut donc obligé , non de renoncer au but que s'étoit proposé sa haine, mais de prendre une autre route pour y parvenir. Il imagina de forcer l'esprit religieux du Monarque à consentir au supplice de Malagrida , en faisant condamner celui-ci comme hérétique par le Tribunal de l'Inquisition.

L'élévation de son frere Paul à la dignité de Grand-Inquisiteur sembloit lui donner pour l'exécution de ce projet, toutes les facilités qu'il pouvoit désirer ; cependant il y trouva des obstacles de la part d'un des principaux Membres du Saint-Office , le P. François de Saint-Thomas Dominicain , aussi distingué par ses lumieres que par son incorruptible probité. Dans la premiere assemblée qui se tint en présence de l'Inquisiteur-Général , & de Nugno Alvarès Pereira , & après que Malagrida eut subi son interrogatoire , le P. de Saint-Tho-

mas , à qui on n'avoit laissé ignorer , ni les intentions des deux freres , ni ce qu'il avoit à craindre de leur ressentiment , n'en déclara pas moins avec une noble fermeté » qu'il ne vouloit point courir à la condamnation de cet infatigable Jésuite , parce qu'il ne voyoit pas qu'on fournît contre lui aucune preuve des crimes dont on l'accusoit ». L'Inquisiteur Paul répondit que le Roi désireroit qu'il fût condamné comme hérétique. » Non , répliqua le Dominicain , je ne me persuaderai jamais que ce soit là l'intention de Sa Majesté , & qu'Elle veuille intervertir jusqu'à ce point l'ordre judiciaire établi dans ce Saint Tribunal ». L'imbécille Prélat , d'autant plus irrité de cette résistance , qu'il n'avoit rien de solide à y opposer , se mit à crier comme un forcené : » Le Roi le veut , le Roi le veut , il faut obéir ». Le bon Dominicain sentit bien qu'il n'empêcheroit pas un Jugement déjà porté d'avance ; mais ne voulant pas charger sa conscience d'une injustice dont les suites devoient être si funestes à celui qui en étoit l'objet , il sortit sur le champ de l'assemblée , en sorte qu'on ne put rien conclure ce jour là contre Malagrida.

L'Inquisiteur se hâta d'aller rendre compte de cette scène à son frère , & celui-ci , pour éloigner le P. de Saint-Thomas , & l'empêcher par-là de nuire à ses desseins , lui fit expédier un billet de la Secrétairerie d'État , où il étoit nommé à l'Évêché d'Angola. Le modeste Religieux voulut se dérober aux honneurs qui venoient ainsi le chercher. Il s'excusa sur son grand âge , sur sa mauvaise santé , & sur l'impossibilité d'obtenir de Rome les Bulles nécessaires. Mais Carvalho ne voulut rien entendre. Il répondit que son départ étoit utile au service du Roi ; que Sa Majesté lui donnoit , dès ce moment , toute l'autorité dont il avoit besoin pour gouverner l'Eglise confiée à ses soins , & que lorsque les différens qui divisoient les deux Cours seroient terminés , on feroit venir de Rome les Bulles qu'il désiroit. Le P. de Saint-Thomas répliqua que cette manière de penser étoit trop éloignée de ses principes , pour qu'il pût s'y conformer , & supplia de nouveau le Roi & son Ministre de ne pas lui imposer un fardeau au-dessus de son âge & de ses forces ; mais cette réponse mit Carvalho en fureur. Il lui dit » que s'il ne

» vouloit pas aller à Angola comme Évê-
 » que, il l'y enverroit comme Moine »,
 & le fit auffi-tôt embarquer fur un bâti-
 ment prêt à mettre à la voile pour ces
 contrées. L'infortuné Dominicain, épui-
 fé de fatigue , & confumé par le cha-
 grin , mourut dans la traversée même ,
 victime de fa fermeté & de fon amour
 pour la justice.

Dans l'intervalle , on donna à Mala-
 grida pour compagnon de captivité , un
 Prêtre arrêté pour des crimes infames ,
 & que l'Inquisiteur - Général chargea
 d'épier avec soin les actions de ce Reli-
 gieux , l'assurant que ses Juges lui fe-
 roient un mérite de toutes ses dénon-
 ciations. Les prisons du Saint-Office
 n'étoient pas pour ce Prêtre impudique
 un séjour nouveau. Un libertinage scan-
 daleux l'y avoit déjà conduit , pendant
 que l'Infant D. Joseph étoit Grand-
 Inquisiteur. Il essaya de corrompre Ma-
 lagrida par l'exemple & le spectacle des
 désordres les plus honteux , & courut en-
 suite l'accuser de s'être abandonné lui-
 même aux infamies qu'on peut lire dans
 le Procès-verbal de sa condamnation.

Cette dénonciation fit un plaisir extrê-
 me au Prélat-Inquisiteur. Il en récom-

penfa l'auteur par le don de la liberté ; & un Arrêt authentique qui le déclaroit innocent. Mais par un juſte jugement de Dieu , ce misérable frappé peu de mois après d'aveuglement , expia dans de longues douleurs ſes déteſtables & calomnieuſes accusations.

Cependant Paul aidé des conſeils & des lumières du fameux P. Manſilha Provincial des Dominicains , & Directeur de la Compagnie des Vins de Porto , s'occupoit avec chaleur à inſtruire le procès de Malagrida. Quel fruit pouvoit attendre le public des travaux réunis de ces deux illuſtres Perſonnages ? celui qu'on a pu voir dans le cours de cette Hiſtoire : une production où brillent à l'envi des talens ſupérieurs , une rare pénétration , une logique lumineuſe , une ſcrupuleuſe impartialité..... Quittons l'ironie dont le ton convient mal à un ſujet fait pour ſoulever toute ame honnête & ſenſible. Qu'attendre , je le répète , de deux hommes ainſi vendus à l'iniquité & à la faveur , ſi ce n'eſt un amas d'impoſtures , un tiſſu de contradictions , un recueil d'inepties & d'abſurdités , deſtinées à en impoſer au public , & à donner une apparence de juſ-

tice au supplice rigoureux , préparé depuis long-temps à l'infortuné Malagrida ; un Arrêt que nous n'avons vu lire à personne sans indignation & sans dégoût, sans qu'on s'étonnât qu'on eût osé le produire aux yeux de l'Europe éclairée ; un Arrêt enfin que Carvalho lui-même ne daigna pas insérer dans la magnifique Collection qu'il publia sous le titre de *Recueil des Décrets Apostoliques & des Ordonnances du Roi de Portugal, au sujet des crimes commis par les Religieux de la Compagnie de Jesus, extrait de la Secrétairerie d'Etat, & imprimé par l'ordre exprès de Sa Majesté*. Ce Ministre sentoît bien le tort que cette étrange piece ne pouvoit manquer de faire à sa gloire.

La Sentence rendue contre Malagrida ne fut signée que par les Inquisiteurs Ordinaire & Députés, au nombre de quatre, & non par le Tribunal entier du Saint-Office dont on craignoit que tous les Membres n'eussent pas la même docilité. On procéda sans délai à son exécution, pendant laquelle des espions mêlés dans la foule furent chargés d'observer tout ce qui se disoit, pour en rendre compte au Ministre. On ne vit pas

fans étonnement des Gentilshommes s'abaisser dans cette circonstance jusqu'à jouer l'infame rôle de délateur. Malagrida, un bâillon à la bouche, ne put jamais obtenir la permission de dire un mot pour sa défense, quoique, par ses gestes, il sollicitât, à diverses reprises, cette légère faveur. Les deux Bénédictins qui lui avoient été donnés pour l'assister, au lieu de le consoler, de soutenir, de ranimer son courage, l'accabloient de reproches continuels. L'un d'eux étoit le P. Dom Jean-Baptiste, connu en Portugal par l'approbation qu'il a donnée à l'Ouvrage très-peu catholique du P. Antonio Pereira Oratorien de Lisbonne, dans lequel on prétend démontrer l'indépendance des Métropolitains.

Quant à l'Inquisiteur Nugno Alvarès Pereira qui, le jour même de l'exécution de Malagrida, donna en signe d'alégresse, le splendide festin dont nous avons parlé dans le temps, peut-être nous fera-t-on quelque gré de tracer ici une légère, mais fidelle esquisse de son caractère. C'étoit un bâtard du Duc de Cadaval, remarquable par son ignorance, sa stupidité, son goût pour la débauche, & un embonpoint qui lui laissoit à peine

la liberté de se mouvoir. Son dévouement aux volontés des deux freres Carvalho étoit fans bornes, jusqu'à n'avoir dans les délibérations du Saint-Office, d'autre avis que celui qu'ils lui dictoient.

Peu de jours après le supplice de Malagrida, Pereira fut attaqué d'une maladie grave, triste fruit de ses dérèglemens, & qui changea bientôt tout son corps en un amas de corruption, d'où s'exhaloit une odeur insupportable. Abandonné de ses amis, & même de ses domestiques, il ne lui resta, pour le servir, qu'une femme depuis long-temps la compagne de ses désordres. Cependant le mal qui empirait à vue d'œil le réduisit en peu de temps à l'extrémité. On résolut alors d'éloigner de lui son infame concubine, pour sauver au moins les apparences, & lui administrer les derniers Sacremens. Mais ce malheureux qui, dès le commencement de sa maladie, étoit tombé dans le désespoir, & n'avoit jamais voulu entendre parler de confession, persista dans ses refus jusqu'à son dernier soupir. Déchiré par ses remords, en proie à des terreurs trop bien fondées, il expira dans des transports de rage, & avec tous les caractères

teres d'un réprouvé. Voilà ce que l'amour de la vérité exigeoit que nous ajoutassions à ce que nous avons dit ailleurs sur le procès & la mort de Malagrida.

XIII. *Réforme de l'Université de Coimbre.* Le Marquis de Pombal s'étoit proposé depuis long-temps de réformer la célèbre Université de Coimbre. On y suivoit encore dans quelques matieres de Philosophie & de Théologie des sentimens introduits ou soutenus autrefois par les Jésuites, & tout ce qui tenoit à cette odieuse Société portoit aux yeux du Ministre le sceau de la proscription. Pour préparer les esprits à l'importante révolution qu'il méditoit, il fit publier un Ouvrage intitulé : *Histoire abrégée de l'Université de Coimbre, depuis le temps que les soi-disant Jésuites s'y sont introduits, où l'on voit combien les intrigues & les innovations de ces Religieux ont été funestes aux Sciences, & aux Beaux-Arts qui fleurissoient auparavant dans cette Université.*

L'Auteur de cet Écrit opposoit l'ancienne splendeur de l'Université à l'état de décadence où elle étoit tombée depuis cette fatale époque, décadence qui devenoit chaque jour plus sensible; il nommoit

moit tous les Grands-Hommes sortis de son sein, & qui avoient répandu dans l'Europe entière les lumieres qu'ils y avoient puisées ; il détaillait sur-tout avec complaisance les manœuvres & les efforts des Jésuites pour diminuer un éclat qui bleffoit leur vue, & alarmoit leur jalousie ; il montrait comment ces Religieux avoient abusé du crédit qu'ils avoient auparavant dans le Ministère, pour faire élire Présidens & Visiteurs de l'Université des hommes indulgens & dévoués à leur Compagnie, afin que les divers Collèges qu'ils avoient dans le Royaume, mis en parallèle avec leur rivale, pussent soutenir cette comparaison.

Peut-être l'Auteur de cette nouvelle satire contre les Jésuites, eût-il trouvé une cause plus réelle de la décadence qu'il déplorait, dans l'indolence & l'engourdissement universel qui depuis long-temps sembloient caractériser la Nation. Les esprits étoient sans ressort, les talens sans émulation, les études sans encouragement. Le petit nombre de ceux qui se distinguoient encore dans les Lettres, n'obtenoient pas même du Gouvernement cette considération, la

premiere & la plus flatteuse récompense du savoir. De là l'oubli profond où toutes les sciences étoient plongées, oubli dont on eût même rougi au milieu des siècles d'ignorance. Un nouvel obstacle s'opposoit encore à leur progrès. Quoique partout ailleurs , & long-temps même avant cette époque, on eût commencé à secouer un joug ridicule , & à mettre la raison à la place de l'autorité, le Portugal voyoit toujours ses écoles asservies aux absurdes & inutiles opinions du Péripatétisme, qui sembloit s'y être retiré comme dans son dernier & plus sûr asile. L'éloignement & la crainte de toute nouveauté, peut-être même l'exemple des écarts trop réels où une fausse Philosophie avoit entraîné quelques esprits, éteignoit chez les Portugais jusqu'au désir d'apprendre ; comme si l'abus des talens devoit en faire proscrire l'usage, & que, pour aspirer à la science, il fallût nécessairement renoncer à tout principe de religion & de morale.

Après avoir répandu dans le Public l'Ouvrage dont nous venons de parler, & qui ne servit qu'à mettre dans tout son jour la haine implacable de Carvalho contre les Jésuites, il forma une assem-

blée d'Ecclésiastiques qui avoient à la vérité quelque réputation de lumieres & de savoir , mais trop jaloux de faire leur cour , trop dévoués au Ministre , pour opposer la moindre résistance à ses volontés. Il prit leur avis sur la maniere d'exécuter la réforme qu'il se propoisoit , & résolut d'aller lui-même à Coimbre pour consommer ce grand ouvrage. Le Roi , persuadé que les désordres de l'Université étoient tels qu'on les lui représentoit , & que la présence seule de son fidelle Ministre pouvoit y apporter des remedes convenables , fit expédier des Lettres - Patentes adressées au Marquis de Pombal , où il le déclaroit son Lieutenant-Général pour cette réforme , lui conféroit les pouvoirs les plus amples , & enjoignoit aux divers Membres de l'Université d'obéir aveuglément à tous ses ordres , & de se conformer sans réserve à toutes ses décisions. (*Voyez Pieces Justificatives N.º II.*)

Ainsi revêtu de toute l'Autorité Royale, Carvalho partit de Lisbonne le 15 de Septembre 1772 , suivi d'un cortege nombreux ; & arrivé à Coimbre , il changea en peu de jours toute la face de l'Université. Il priva de leurs chaires plusieurs

Professeurs qui les avoient remplies long-temps avec distinction, & leur en substitua d'autres dont les talens n'étoient pas aussi généralement reconnus. Mais son suffrage suffisoit sans doute pour donner à quiconque avoit le bonheur de lui plaire la portion de mérite qui lui manquoit.

Cependant il faut être juste : quoique, des réglemens faits dans cette occasion par le Marquis de Pombal, la plupart fussent inutiles, & quelques-uns même entièrement contraires au but qu'il se proposoit, il y en eut d'autres qui méritèrent & obtinrent l'approbation universelle. Par un abus très-condamnable, les leçons publiques ne duroient que quatre mois, sous prétexte qu'un grand nombre d'Etudiens venoient de pays éloignés. Il fut décidé que le temps des vacances seroit désormais borné à deux mois. On enjoignit aux Etudiens d'assister régulièrement à toutes les leçons : ceux qui s'absenteroient sans cause légitime devoient être punis, les deux premières fois par une amende, & la troisième par la prison. Cette utile sévérité parut d'abord insupportable à ceux qui en étoient l'objet. Plusieurs d'entr'eux ac-

coutumés à l'oisiveté, ennemis de la contrainte & de l'application, sans lesquelles cependant on ne peut faire de solides progrès dans les sciences, abandonnerent l'Université. De près de cinq mille Ecoliers qu'on y comptoit auparavant, à peine y en a-t-il eu six cents depuis la réforme. Nous devons encore un juste tribut d'éloges au statut qui défendoit d'admettre désormais au Doctorat aucun Etudiant en Théologie, à moins qu'il n'eût donné des preuves suffisantes de ses connoissances dans les Langues Latine, Grecque & Hébraïque.

Le plus grand avantage que produisit 1773. cette opération, fut de faire sentir au Marquis de Pombal combien, depuis l'expulsion des Jésuites, le Royaume étoit dépourvu de Maîtres de Grammaire, de Rhétorique & de Philosophie. En conséquence il établit quelques nouveaux droits sur divers objets de consommation, & en destina le produit à l'entretien de sept cents quatre-vingt-huit Maîtres chargés de donner des leçons publiques & gratuites. Il y en eut quatre cents soixante-dix-neuf pour apprendre à lire, à écrire & à calculer, deux cent trente-six pour la Langue La-

tine, trente-huit pour la Grecque, & trente-cinq pour la Rhétorique & la Philosophie. Par-là, après tant d'années de négligence & d'abandon, les Villes & les Lieux un peu considérables de chaque Province eurent enfin les Maîtres les plus indispensables; & quoique l'espece de léthargie où la Nation étoit plongée, ne permît pas d'attendre d'eux des connoissances bien étendues, leur présence déterminoit du moins les parens à s'occuper de l'éducation de leurs enfans, & leur faisoit supporter plus patiemment les nouveaux impôts dont on les avoit chargés.

La réforme de l'Université de Coimbre, & l'établissement des Ecoles publiques dans tout le Royaume, méritèrent au Marquis de Pombal la reconnoissance & les justes éloges de ses Concitoyens. Les Poètes s'empresèrent de les célébrer dans divers Ouvrages, & Carvalho lui-même, accoutumé à ne point confier à d'autres que lui le soin de sa renommée, n'oublia pas d'en faire répandre la nouvelle dans tous les Etats soumis à la Domination Portugaise, & jusque dans les Pays Etrangers. Il ne doutoit pas que des événemens si glorieux à sa mémoire

ne portassent au plus haut degré le respect & la vénération des Peuples envers l'incomparable Ministre , ainsi destiné par le Ciel à faire leur bonheur.

Ce fut à cette époque que Carvalho vit enfin ses vœux remplis par l'entière abolition des Jésuites. La conclusion d'une affaire à laquelle il travailloit depuis si long-temps , & avec tant de chaleur , qu'il se glorifioit d'avoir osé entreprendre le premier , & dont il n'attribuoit l'heureux succès qu'à son zèle & à son inflexible fermeté , lui causa une joie qu'il ne put contenir. Il crut que la Nation entière devoit solennellement remercier Dieu de la destruction de ses prétendus ennemis. Les autres Cours de l'Europe n'avoient guere eu moins de part que celle de Lisbonne à ce mémorable événement. Cependant Elles ne jugerent pas qu'il fût de leur honneur de se réjouir publiquement d'une victoire remportée par l'Europe entière sur des hommes sans défense. Mais le Marquis de Pombal , dont toutes les actions devoient porter l'empreinte de la singularité , ne se contenta pas de recevoir dans cette circonstance les complimens de ses amis , il voulut que toutes les Eglises

XIV;
Te
Deum
solennel-
lement
chanté à
l'occa-
sion de
l'entière
abolition
des Jésui-
tes.

rendissent au Ciel de publiques actions de graces. En conséquence le 29 Septembre, on chanta dans la Patriarcale un *Te Deum* solennel qui fut entonné par le Cardinal Patriarche, & auquel assisterent le Parlement de Lisbonne, les principaux Membres de la Noblesse, ceux du Ministère, & un concours immense de personnes de tout état. Le Parlement & le Patriarche ordonnerent de faire des illuminations publiques pendant les trois nuits suivantes, & obligerent par-là tous les habitans de Lisbonne à montrer une allégresse qu'intérieurement la plupart d'entr'eux étoient bien loin de partager. Tous les efforts du Ministre n'empêchoient pas qu'ils ne conservassent un tendre attachement pour les infortunées victimes de sa haine.

Le Cardinal Nonce voulut dans cette occasion seconder les desirs de Carvalho. Il fit illuminer son Hôtel pendant les trois soirées désignées; & chanter par une musique nombreuse & choisie, une Messe & un *Te Deum* solennels dans l'Eglise de Notre-Dame de Lorette, soumise à sa Juridiction & affectée à la Nation Italienne. Nous avons

cru que l'Edit publié par le Marquis de Pombal au sujet de l'extinction des Jésuites, & où il se déchaîne à son ordinaire contre les misérables restes de la Société, méritoit par cet acharnement même d'être conservé. Nous y avons joint la Lettre qu'écrivit le Roi Très-Fidelle au Cardinal Patriarche, pour lui annoncer cet événement, & lui ordonner d'en faire rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. (*Voyez Pièces justificatives N.º III. & IV.*)

Le Marquis de Pombal, fidelle au plan qu'il s'étoit tracé dès le commencement de son Ministère, de profiter de toutes les occasions d'abaisser l'orgueil des Grands, faisoit avec empressement celle que lui fournit la mort du Marquis d'Alvitto, arrivée le premier Juin de cette année 1773. Cette mort faisoit vaquer la charge de Commandant Général des Troupes de l'Estramadure, qui, par sa dépendance immédiate du Souverain, passoit avec raison pour un des premiers Emplois de la Monarchie. La haute Noblesse la regardoit en quelque sorte comme son apanage, & l'avoit effectivement possédée jusqu'alors. Le Marquis d'Alvitto avoit succédé

au Marquis de Marialva , un des Seigneurs les plus qualifiés du Royaume , & dont nous avons fait mention dans quelques endroits de cet Ouvrage. Tous les Grands comptoient bien qu'on la donneroit encore à quelqu'un d'entr'eux : cette attente fut trompée. Le Ministre y nomma le Lieutenant-Général Maiclanc , Officier Ecoissois , moins distingué par le vain éclat des titres que par ses profondes connoissances dans l'Art Militaire.

Il en fut de même de la Vice-Royauté des Indes. Jusques-là cette place avoit été occupée par les Grands du Royaume , qui ne manquoient pas d'y déployer une magnificence ou plutôt un faste vraiment Royal. Carvalho supprima cet usage ou cet abus. Cet Emploi important étant venu à vaquer , il choisit pour en remplir les fonctions , Dom Joseph de Gamara , avec le simple titre de Gouverneur de Goa.

XV. Il y avoit déjà quelque temps que le Marquis de Pombal s'occupoit avec chaleur d'un ouvrage qui devoit tout à la fois accroître ses richesses & sa réputation. C'étoit la construction du célèbre Canal d'Oeyras , qui fut enfin ,

*Construc-
tion du
célèbre
Canal
d'Oey-
ras.*

cette même année, achevé & rendu navigable. Cette construction, où on n'avoit rien épargné, avoit été faite toute entière aux dépens du Roi, à qui Carvalho avoit aisément persuadé qu'elle étoit nécessaire. Il est cependant vrai que lui seul en devoit retirer les plus grands avantages. Le nouveau Canal, qui, par une communication de quatre milles d'étendue, amenoit la mer jusqu'à Oeyras, lui donnoit toutes les facilités qu'il pouvoit désirer soit pour l'exportation de ses vins, soit pour l'introduction de ceux de la Compagnie de Porto. Un terrain naturellement inégal & montueux obligea souvent d'employer le secours de la mine, & l'on poussa ces travaux avec tant de vigueur, que la nuit même ne les suspendoit pas. La clarté du jour étoit remplacée par celle des flambeaux. Le Ministre enfin déploya dans cette circonstance une activité proportionnée aux grandes vues qu'il se proposoit, & qui ne tarderent pas en effet à être remplies.

Le transport des vins, rendu par cette opération plus facile & moins dispendieux, augmenta les bénéfices d'un Commerce devenu depuis long-temps

pour le Marquis de Pombal une source intarissable de richesses. On en voyoit toujours dans un vaste Magasin d'immenses provisions , mais qui causoient encore moins d'étonnement que le nombre & la grandeur des vaisseaux destinés à les contenir. Il y en avoit d'un volume si prodigieux, qu'il entroit dans chacun d'eux autant de vin que dans trente tonneaux ordinaires. Pour leur donner toute la solidité dont ils étoient susceptibles , ils étoient entourés de gros cercles de fer marqués aux armes du Ministre.

D'après cette courte description, il est aisé de juger des sommes immenses que cet établissement coûtoit à l'Etat; car lui seul en faisoit tous les frais. Aussi n'y avoit-il jamais de fonds dans le Trésor Royal pour payer les appointemens des Officiers & le salaire des domestiques attachés à la Cour , & qui souvent étoient réduits à la plus extrême misère. Nous n'en citerons pour preuve que le trait suivant choisi parmi beaucoup d'autres , & qui mérite d'être lu.

Un jour que le Roi alloit de Bélem à Mafra, le cheval d'un de ses gens

s'abattit. Le Monarque en colere reprit aigrement le cavalier de n'avoir pas su, en tenant la bride de son cheval, prévenir sa chute. » Manques-tu de forces ? » ajouta-t-il, ne manges-tu rien ? Oui, » Sire, répondit l'infortuné domestique, » je suis sans forces, parce que je suis » sans pain. Je n'ai pour me nourrir » & m'habiller d'autres ressources que » mes gages. On me doit ceux de plu- » sieurs années, & malgré mes pres- » fantes sollicitations, & mes besoins » bien plus pressans encore, je ne puis » obtenir d'en être payé ». A ces mots, pour prouver au Roi la vérité de ce qu'il avançoit, il entr'ouvrit son habit & lui montra qu'il étoit sans chemise. Joseph attendri de l'état où il voyoit ce malheureux, lui donna une piece d'or de la valeur de 6400 reis (40 liv.), en lui disant : » Tiens, mon ami, fais-toi » du moins une chemise ». Le cavalier releva son cheval, se remit en selle, & le Roi poursuivit sa route.

Ce qu'on trouvera sans doute fort extraordinaire, c'est qu'après un événement de cette nature, si propre à éclairer le Monarque, & qui sembla d'abord faire sur lui une si vive impres-

sion, il n'ait paru aucune Ordonnance destinée à corriger un abus également contraire à la justice & à l'humanité. Le domestique dont nous venons de parler & un grand nombre de ses camarades qui étoient dans le même cas, ne furent pas payés dans la suite avec plus d'exactitude, & furent encore obligés d'étouffer leurs plaintes, de peur d'irriter contre eux le Premier Ministre qui ne cessoit de vanter sa paternelle & vigilante Administration.

1774. Au commencement de 1774, on fit dans les Troupes une réforme générale qui plongea dans la misère & le désespoir une foule de malheureux. On supprima vingt hommes par Compagnie. Les Soldats hors d'état de servir par leur âge ou leurs infirmités, furent inhumainement renvoyés, sans que le Gouvernement daignât s'occuper de leur subsistance, ni leur assurer même la modique retraite des Invalides. Tous ceux qui se trouverent coupables de quelques désordres, ou de quelques fautes contre le service, furent renfermés dans d'étroites prisons, jusqu'à ce qu'on pût les transporter aux Indes, où ils devoient former les Garnisons des Places que les Portugais y possédoient.

Carvalho , également accoutumé à prouver sa puissance par l'élévation & l'abaissement de ses créatures , donna cette année un nouveau trait de ce double & singulier despotisme. Le Commandeur d'Almada , & Siabra de Sylva lui avoient rendu l'un & l'autre des services importans dont ils avoient été récompensés par d'éclatantes dignités. Mais dans le même temps que le premier fut élevé à la Grandesse sous le titre de Vicomte de Villanova de Souza qui devoit passer à son neveu Antoine d'Almada fils du Commandant de Porto , le second se vit , dans les derniers jours de Janvier 1774 , privé inopinément de tous ses Emplois , & exilé à cinquante-cinq lieues de la Cour. L'ordre du Roi étoit adressé au *Docteur Joseph de Siabra* , & le dépouilloit par-là de tous les titres dont il avoit été en très-peu de temps successivement décoré , & qui lui convenoient comme Secrétaire d'Etat & Adjoint du Premier Ministre qu'il avoit l'espoir de remplacer un jour.

XVI.

*Disgrace
& exil de
Siabra de
Sylva.*

On sent assez combien l'infortuné Siabra dut être accablé de ce coup aussi imprévu que terrible. Jamais il n'avoit

cru sa faveur plus assurée, jamais il n'avoit porté ses espérances plus loin, ni avec plus d'apparence de les voir réaliser. Mais le Marquis de Pombal qui avoit travaillé avec tant de chaleur à se l'affocier, fut bientôt offusqué de la supériorité de ses lumieres. Malgré la déférence sans bornes que Siabra affectoit d'avoir pour ses volontés, il craignit qu'il ne tentât d'éclairer le Monarque sur une affaire importante dont nous allons bientôt parler. Il chercha donc à se débarrasser d'un Adjoint qui avoit trop de talens pour son amour-propre, & trop de pénétration ou d'intégrité pour ses desseins.

Le bruit que fit dans le temps la disgrâce de Siabra, le vif intérêt que parut y prendre la plus saine partie de la Nation, l'estime sincere que nous avons pour ses talens, malgré ce que nous avons dit dans le cours de cette Histoire de l'usage que son tyrannique Protecteur exigea trop souvent qu'il en fît, & que l'amour de la vérité ne nous permettoit pas d'approuver; toutes ces raisons, dis-je, nous ont engagés à faire des recherches sur les causes de cet événement. Nous allons

rendre compte au Public de nos découvertes, après lui avoir donné quelques détails sur la naissance & la vie de cet illustre exilé. Nous aimons à croire que cette digression ne paroîtra déplacée ni à nos Lecteurs, ni à Siabra lui-même, dont elle ne peut que relever la gloire, & rendre le nom encore plus cher aux Portugais.

Joseph de Siabra & Sylva eut pour pere Luc de Siabra, Membre des Conseils du Roi & des Finances. Après avoir fini son Cours de Droit à l'Université de Coimbre, il vint à Lisbonne où, dans l'examen public qu'ont coutume de subir tous ceux qui aspirent à la Magistrature, il donna des preuves si marquées de ses connoissances & de ses talens, que le Roi ordonna qu'il seroit admis sans délai à l'examen *de jure aperto*, qui embrasse toutes les matieres de Jurisprudence. Joseph voulut y assister lui-même, & partagea l'admiration que caufoient à tout l'Auditoire la sagacité, la justesse, la clarté, la profonde doctrine qui brilloient à l'envi dans les réponses du jeune Siabra. Ce Prince conçut dès lors des espérances bien fondées qu'il pourroit devenir un Ministre très-utile à la Monarchie.

Les circonstances de la mort du pere de Siabra, arrivée précisément à cette époque , ne contribuerent pas peu à son avancement & à celui de son frere Luc. Parmi les divers artifices employés par Carvalho pour forcer le Roi d'approuver ses plus injustes projets , le suivant étoit un de ceux dont il faisoit le plus d'usage. » Que Votre Majesté, » lui disoit-il, ne s'en rapporte pas à » moi ; qu'Elle consulte ceux de ses » Conseillers qui ont le plus de sagacité » & de lumiere «. Il lui en désignoit alors adroitement quelques-uns qu'il avoit eu la précaution de prévenir. Le crédule Joseph ne manquoit pas de donner dans le piege , ni les Conseillers de répondre conformément aux instructions qu'ils avoient reçues du Ministre dont ils ambitionnoient la faveur & craignoient le ressentiment. Le Roi s'adressa dans une de ces occasions à Luc Siabra, & lui demanda son avis sur une affaire également importante & difficile. Celui-ci pria Sa Majesté de lui accorder quelque temps pour y réfléchir ; il l'obtint , & en profita pour aller prendre les ordres de Carvalho. Le Ministre , affectant pour le service

du Roi un zèle qu'il n'avoit réellement que pour ses intérêts, reprocha durement à Siabra son infidélité à révéler les secrets que lui confioit son Maître; & après lui avoir dit de répondre tout ce qu'il lui plairoit, il le congédia avec l'air du mépris & de l'indignation. Le malheureux Conseiller, qui ne comprit pas l'artifice de Carvalho, fut si étourdi & si mortifié de cet accueil, qu'en rentrant chez lui il fut saisi d'une fièvre violente qui l'emporta en peu de jours.

Carvalho instruit de son état en parut vivement touché. Il alla le voir, fit venir en sa présence ses deux fils Joseph & Luc, & pour adoucir leur douleur, les assura qu'il vouloit désormais leur servir de père. En effet, dès ce moment, il s'occupa du soin de leur fortune. Joseph fut presque aussi-tôt pourvu d'une charge de Conseiller au Parlement de Porto, & dispensé de la résidence par divers Emplois honorables qu'il obtint en même temps, & dont les fonctions l'attachoient à la Cour. Lorsqu'on établit la nouvelle *Junta* ou Chambre du Commerce, il en fut déclaré Procureur-Fiscal.

Le Ministre, qu'une haine furieuse

animoit dès-lors à la perte des Jésuites, comptant avec raison sur l'attachement & la reconnoissance de Siabra, jeta les yeux sur lui pour l'aider dans l'exécution de ses projets destructeurs. Dans cette vue, il le fit passer du Parlement de Porto à celui de la Capitale, & nommer Procureur-Général de la Couronne. Siabra revêtu de cette nouvelle Dignité ne trompa pas l'attente de celui à qui il la devoit. Il écrivit & imprima, ou plutôt laissa écrire & imprimer sous son nom divers Réquisitoires & Représentations adressées au Roi, & en particulier, le fameux *Tableau Chronologique & Analytique*. Il n'y eut personne qui ne reconnût dans ces Ouvrages la manière d'écrire de Carvalho, trop différente de celle de Siabra pour qu'on pût s'y méprendre. A l'élévation des idées, à la force des raisonnemens, Siabra joignoit un style clair & précis, qualités dont nous avons vu que le Ministre étoit bien éloigné.

Du reste, la foiblesse qu'il eut de prostituer ainsi, sinon sa plume, du moins son nom, lui valut la faveur & l'entière confiance du Marquis de Pombal, qui résolut dès-lors de ne

point mettre de bornes à son élévation. Le Roi, à la sollicitation du Ministre, nomma Siabra Membre de son Conseil, &, malgré ce nouveau titre, voulut qu'il conservât toujours celui de Procureur de la Couronne. Peu de temps après il réunit à ces divers Emplois celui de premier Garde de la Tour de Tombo, où sont les Archives de l'Etat, & la place encore plus importante de Chancelier du Parlement de Lisbonne. Siabra y fit les fonctions de Président dans l'absence du Cardinal d'Acunha, Chef suprême de la Justice. Enfin en 1771, dans la cérémonie publique du baise-main qui eut lieu le 6 de Juin, jour de la naissance du Monarque, Siabra fut nommé Secrétaire d'Etat Adjoint au Marquis de Pombal dans le Département des Affaires du Royaume.

Cette faveur qui portoit à son plus haut degré d'élévation la fortune de Siabra, devint la source de ses disgrâces. Carvalho ne pouvoit se tromper sur le caractère & les inclinations de la Princesse héréditaire & de l'Infant Dom Pedre. Il prévoyoit avec douleur que ces augustes Epoux, animés pour la Religion & la Justice d'un zèle d'autant

plus ardent, qu'il auroit été plus longtemps contenu, ne lui pardonneroient jamais ses impiétés, ses violences, ce despotisme oppresseur qu'il avoit comme érigé en système pendant sa longue Administration. Il craignoit en conséquence que leur premier acte d'autorité ne fût de l'exclure du gouvernement des Affaires. Dévoré plus que jamais de la soif de dominer, il forma le dessein de changer l'ordre inviolablement observé jusqu'alors dans la succession à la Couronne. A l'aide de ses artifices ordinaires, & de ses éternelles protestations d'attachement & de zèle pour le bien public, il étoit presque parvenu à obtenir du foible Joseph une Loi conforme à ses coupables intentions. Il fit part de ses vues à Siabra, bien persuadé qu'il y concourroit avec empressement, & lui ordonna de rédiger la Loi qui devoit les remplir. Celui-ci, quelque accoutumé qu'il fût à plier sans résistance sous les volontés d'un Ministre auteur de sa fortune, & dont le ressentiment pouvoit le perdre, n'écouta qu'avec horreur cette odieuse confidence. L'amour de la justice l'emporta dans son cœur sur toute autre considération. Il crut

qu'il ne pouvoit fans crime se dispenser d'avertir les personnes intéressées de ce qu'on méditoit contre elles. La Princesse & l'Infant se hâterent de profiter de cet avis, & parvinrent à éclairer le Monarque sur les dangers d'une innovation plus funeste encore à l'Etat, que nuisible à leurs propres intérêts.

Le Marquis de Pombal n'ignora pas long-temps ce qui avoit ainsi déconcerté ses projets, & renversé ses plus cheres espérances. Il fut que Siabra avoit parlé, & furieux de se voir trahi par un homme sur qui il croyoit avoir tant de droit de compter, il résolut sa perte. Le 18 de Janvier, jour fixé pour le voyage de la Cour à Salvaterra, où le Roi alloit chasser tous les ans, Carvalho manda l'infortuné Siabra, & lui fit lire en sa présence l'ordre du Roi qui le dépouilloit de tous ses biens, Emplois & Dignités, & l'exiloit, comme nous l'avons dit, dans un chétif Village à cinquante-cinq lieues de la Cour. Cet éloignement même ne suffit pas au ressentiment du Ministre; Siabra fut bientôt après transporté à Angola, afin qu'en le perdant de vue, la Nation n'en conservât pas même le souvenir.

Son frere Luc qui avoit partagé sa faveur , partagea sa disgrâce. Il étoit Membre du Conseil du Roi ; il fut destitué & eut ordre de quitter la Cour. Ce fut pour la Princesse du Brésil une injustice de plus à réparer , lorsqu'elle monta sur le Trône. Elle rappela les deux freres , reconnut hautement leur innocence , & tâcha par ses bienfaits de leur faire oublier les torts du Gouvernement précédent.

XVII.
*Disgrace
de l'Abbé
Platel.*

Presque à la même époque , un autre Protégé du Marquis de Pombal , à qui ce Ministre avoit donné jusqu'alors les marques les plus éclatantes de son affection , fut obligé d'abandonner le Portugal. Ce fut le faux Abbé Platel , dont il a souvent été question dans le cours de cette Histoire. Accoutumé à lire dans l'esprit de Carvalho , le changement qu'il apperçut dans sa conduite envers lui , lui fit juger que le terme de sa faveur n'étoit pas éloigné. Ne pouvant détourner l'orage , il se hâta de le prévenir , & , malgré la vigilance du Ministre , il eut le bonheur d'échapper par la fuite à son ressentiment. Il se retira en Lorraine , & de là en Hollande où il mourut peu de temps après.

Le

Le principal motif de la disgrâce de l'Abbé Platel fut un propos imprudent qui lui échappa pendant les brouilleries de la Cour de Portugal avec le Saint Siege. Il dit, dans une occasion, que si on l'eût envoyé à Rome, il auroit bientôt terminé à la satisfaction des deux Cours les différens qui les divisoient. Cette expression offensa vivement le Marquis de Pombal, qui crut y trouver une critique injurieuse de sa conduite & de celle du Commandeur d'Almada. Il commença dès-lors à ne plus faire autant de cas de la personne & des avis de Platel, à l'éloigner sous divers prétextes de sa table, & à lui fermer peu-à-peu l'entrée de sa maison.

Cet Abbé Platel, ci-devant le Pere Norbert, devenu si célèbre par l'énorme compilation qu'il dédia à Carvalho sous le titre de *Mémoires historiques concernant les entreprises des Jésuites contre le Saint Siege*, s'étoit déjà fait connoître long-temps auparavant par d'autres *Mémoires historiques concernant les Missions des Indes Orientales*, Ouvrage condamné par un Bref de Benoit XIV du 1 Avril 1745. Des Ecrivains vendus à l'iniquité ont fait de ce Moine Apostat

de magnifiques éloges, qui n'ont servi qu'à faire partager à leurs auteurs la honte & l'opprobre de celui qui en étoit l'objet. On est frappé, en les lisant, de leur contraste avec les plaintes trop bien fondées des Supérieurs Ecclésiastiques & Séculiers des Missions & des Capucins eux-mêmes; car Platel porta long-temps leur habit avec indignité, & le quitta depuis avec scandale. C'étoit un esprit entreprenant, inquiet, factieux, qui, tant qu'il fut employé aux Missions de l'Inde, ne cessa de les troubler par ses intrigues & son indocilité. Le Pere Thomas de Poitiers, Supérieur Général des Missionnaires Capucins de Madras & de Pondichery, écrivit plusieurs Lettres à M. Dumas Gouverneur de Pondichery, pour lui demander son secours contre les coupables entreprises du Pere Norbert. Voici les termes d'une de ces Lettres, en date du 21 Décembre 1739 : » J'ai reçu en dernier lieu de » notre Pere Norbert une Lettre *in-fol.* » remplie de contradictions. C'est un » homme capricieux, inconséquent, » d'une humeur intraitable, à qui l'orgueil a entièrement tourné la tête. » Si on le laisse aux Indes, il n'y cau-

» fera que du trouble, & fera échouer
 » les projets les plus utiles & les mieux
 » concertés. — Qu'attendre, (disoit le
 » même Religieux dans une autre Lettre
 » du 29 Décembre,) qu'espérer d'un
 » homme qui s'est mis dans la tête, &
 » qui le publie hautement, de ne recon-
 » noître aucun Supérieur ni Ecclésiasti-
 » que ni Séculier?.... Puisqu'il ne veut
 » reconnoître aucune Autorité spiri-
 » tuelle, il faut, Monsieur, que vous
 » ayez la bonté de lui faire sentir qu'il
 » en existe une temporelle dont vous
 » êtes revêtu & à laquelle il est sou-
 » mis. C'est ainsi que nous avons cou-
 » tume d'en user avec ceux qui, comme
 » lui, n'ont pas l'esprit de leur voca-
 » tion.... J'ai pris mes précautions pour
 » qu'on ait continuellement les yeux
 » sur lui, de peur qu'il ne nous joue
 » quelque nouveau tour, car il n'y a
 » rien dont il ne soit capable.... Il faut
 » absolument nous défaire de cet esprit
 » brouillon & entreprenant. S'il de-
 » meure ici, nous sommes perdus. J'ai
 » écrit à Rome pour y faire connoître
 » le caractère de ce bon Pere, & les
 » motifs qui nous forcent à le renvoyer
 » dans sa Province ».

Ce feroit trop nous éloigner de notre sujet que d'entrer dans le détail exact de tous les événemens de fa vie après son retour en Europe. Chassé de Rome en 1745, il parcourut l'Angleterre, la Hollande & divers autres Pays, en changeant fans cesse d'habit, de nom & d'état, au gré de ses caprices ou de ses passions. Tantôt c'étoit le Pere Norbert de Lorraine ou de Bar-le-Duc, tantôt un Abbé, un Hollandois, un Suisse, un Commerçant, un Aubergiste. Il reprenoit un jour le titre de Missionnaire, & devenoit le lendemain un Marchand de soie, un Portugais, un Anglois, &c. On ne le vit constant que dans son goût pour les plaisirs ou plutôt pour la débauche. Jamais sous ces divers déguisemens il ne parut ce qu'il devoit être. Au détachement du monde, à la vie pénitente & mortifiée qu'exigeoit de lui l'Ordre austere où il avoit fait Profession, succéderent une dissipation continuelle, une conduite souvent scandaleuse & toujours peu réguliere.

Plusieurs Evêques de France indignés de l'impudence de ce favori du Marquis de Pombal, nous ont laissé dans divers

Ouvrages une juste idée de son caractère & de ses mœurs. Nous nous contenterons de rapporter ici ce qu'en dit l'Evêque de Sisteron dans son Mandement du 24 Avril 1745 : » C'est un » rebelle, un féditieux, aveuglé par » l'orgueil, & privé de jugement ; un » de ces hommes audacieux qui n'ont » jamais eu l'esprit de leur vocation ; » un débauché qui est la honte de ses » confreres ; un fou à qui il échappe à » chaque instant de nouvelles extravagances ; un indocile qui proteste formellement qu'il ne reconnoît aucun » Supérieur ni Ecclesiastique ni Séculier ; un cœur double & faux qui n'a » ni honnêteté ni bonne-foi ; un esprit » dangereux sur qui il faut sans cesse » avoir les yeux ouverts ; un homme, » en un mot, capable de tout ». Le Pere Norbert a survécu long-temps à ce portrait peu flatteur, mais fidelle : sa conduite ne l'a jamais démenti.

Après l'entiere extinction des Jésuites XVIII.
le Conseil de Censure fut chargé de *Divers*
veiller avec soin sur tous les mouve- *Edits publiés par*
mens de leurs partisans ; mais l'activité *le Conseil de*
& l'attention continuelle de D. Manuel *Censure,*
du Cénacle, Evêque de Béja & Président

de ce Tribunal, ne purent empêcher qu'il ne se répandît furtivement deux Brochures en faveur de cette malheureuse Société ; la première intitulée : *Joie des Pasteurs* ; & la seconde : *Lettre écrite par D. Clément-Joseph Col-lazo-Leitao Evêque de Cochin, à D. Salvador de Reys Archevêque de Cranganor*. Le premier de ces Ouvrages étoit une de ces productions obscures dévouées à l'oubli dès leur naissance, & auxquelles on fait trop d'honneur en en concevant quelques alarmes ; mais le second étoit une satire amère & piquante contre le Procès & le Jugement du fameux Pere Malagrida. Carvalho persuadé que ces deux Ecrits fortoient encore de la plume des Jésuites, ne les lut qu'avec un dépit inexprimable. Le second sur-tout lui causa de véritables transports de rage, & il se hâta de faire rendre par le Conseil de Censure un Arrêt qui le condamnoit à être brûlé publiquement par la main du Bourreau, ce qui fut exécuté le 30 Avril 1774.

Il y eut également contre *la Joie des Pasteurs* un Arrêt de proscription, mais moins rigoureux. Le Conseil de Censure, après avoir déclaré cette miséra-

ble Brochure féditieufe, fchifmatique & hérétique, fe contenta de défendre à tous les Sujets du Roi d'en retenir aucun exemplaire, foit en Portugais, foit en quelqu'autre Langue. (*Voyez ces deux Arrêts, Pieces Justificatives N.º V. & VI.*)

Cette double condamnation ne furprit perfonne. Le Tribunal dont elle étoit émanée connoiffoit la haine implacable du Miniftre contre les Jéfuites, & en particulier contre la mémoire de Malagrida. On s'attendoit bien qu'il ne laifferoit pas échapper cette occafion de concourir à fes deffeins. Mais ce qui étonna tous les Politiqués, ce fut de voir le même Confeil de Cenfure déclarer nul & fubreptice un Bref du Pape Clement XIV, en date du 20 Juillet 1773, qui accordoit un Jubilé & beaucoup d'Indulgences à des Cénobites, connus fous le nom d'*Hermites du Bon Jefus*, & qui habitoient fur une montagne aux portes de la ville de Brague.

Bientôt après ce Tribunal exact & févere donna une preuve éclatante de fon attention à veiller à la confervation des bonnes mœurs & de la pureté de la Foi, en proscrivant deux productions

XIX.
*Neuvel-
 les preu-
 ves du
 peu de
 progrès
 qu'a-
 voient
 fait les
 Sciences
 sous le
 Gouver-
 nement
 de Car-
 valho.*

du XVII.^e siècle , oubliées depuis long-temps, & trop ridicules pour être dangereuses. Ces deux Ouvrages qui durent à leur condamnation l'avantage d'être ainsi tirés de leur profonde obscurité , étoient un Livre écrit en Latin sous le titre de *Anacephaleosis de Monarchiâ Lusitanâ* , & un autre en Portugais intitulé : *Triple Cordon d'amour à Jesus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie , au Roi de Portugal déjà né , mais inconnu , à son Royaume rétabli , &c.* On peut juger par ce seul exposé du goût qui régnoit dans ces étranges compositions , vrais chefs-d'œuvre d'ineptie & de puérilité. Le Conseil de Censure étoit certainement le seul Tribunal au monde dont elles pussent fixer l'attention ; mais il ne cherchoit qu'à faire sa cour au Ministre , qui , pour lui prouver sa reconnaissance , & étendre sa Juridiction , réduisit presque à rien celle de l'Inquisition & des Evêques. L'unique effet qui en résulta fut d'introduire dans le Royaume des Nouveautés dangereuses , & d'en bannir également le bon goût & la saine doctrine.

Le Marquis de Pombal aimoit à se vanter que par ses soins , & sur-tout par

son exemple , il avoit fait renâître en Portugal le goût de la belle Littérature. Il est vrai qu'il avoit lu quelques-uns des Ouvrages modernes sur la Religion , le Commerce , les Sciences & les Arts ; mais cette lecture , au lieu de l'avoir éclairé , n'avoit servi qu'à redoubler la confusion naturelle de ses idées , en sorte qu'il lui étoit impossible de soutenir pendant long-temps une conversation un peu profonde. Il avoit montré quelque amour pour les Lettres , & croyoit de bonne foi y avoir fait de rapides progrès. Ces progrès cependant bien appréciés se réduisoient à un style empoulé , à des réflexions ou triviales ou déplacées , capables tout au plus d'en imposer à des esprits superficiels. On trouve une preuve évidente de ce que nous avançons dans quelques Eloges d'Académiciens composés par ce Ministre , & qu'il lut à l'Académie Royale d'Histoire.

De là la remarque trop bien fondée d'un grand nombre de judicieux Observateurs , que malgré les Réglemens multipliés que Carvalho publia au sujet des Etudes Nationales , malgré la réforme faite avec tant d'éclat dans l'Université de Coimbre , le goût des Sciences , bien

loin de s'accroître en Portugal, y devint tous les jours plus foible, & finit par s'y éteindre presque entièrement. Certainement un Historien impartial ne regardera jamais ce long Ministère comme une époque favorable aux Lettres, & ne pourra s'empêcher d'en rejeter le blâme sur le Ministre lui-même, qui profita si peu des lumieres du siècle où il vivoit, & de l'exemple que lui donnoient à cet égard les Nations voisines. Car peut-on le louer d'avoir publiquement autorisé par son aveu, encouragé par ses bienfaits une Société d'Ecrivains, moins éclairés qu'audacieux, à traduire les Ouvrages les plus licencieux des soi-disant Philosophes de nos jours? Tels furent cependant à peu près tous les fruits que produisit la singuliere protection que le Marquis de Pombal accorda aux Lettres.

Aussi les Ecclésiastiques eux-mêmes, à qui leur état faisoit un devoir plus indispensable de l'étude, cessèrent-ils de s'en occuper. C'étoit peu de voir leurs travaux sans récompense : par une contradiction inexplicable, ce même homme qui faisoit traduire des Ouvrages enfantés par une licence criminelle plutôt que par une estimable liberté de penser,

punissoit comme hérétique tout Ecclésiastique qui osoit s'élever au-dessus des vaines subtilités de l'Ecole, & aspirer à des connoissances plus réelles & plus utiles. L'exil ou la prison étoient, en pareil cas, les moindres châtimens auxquels on dût s'attendre. Un Religieux de l'Ordre de Saint-Paul premier Hermite, en fit la triste expérience. Il présidoit à des Theses publiques qui ne contenoient pas une seule proposition contraire à la Foi, ou à la discipline de l'Eglise : il n'en fut pas moins, en descendant de chaire, arrêté par l'ordre du Conseil de Censure, & condamné à une longue captivité. Le Soutenant n'auroit pas manqué sans doute d'avoir le même sort, s'il n'eût eu le bonheur de s'y dérober par une prompte fuite. Un autre, pour avoir embrassé & défendu une opinion très-commune dans les autres Etats Catholiques, fut renfermé dans les horribles cachots de l'Inquisition.

Par un contraste bien frappant, les protégés des Censeurs, & sur-tout du Ministre, avoient le droit de publier & de soutenir les plus dangereuses nouveautés. Nous n'en citerons pour preuve que le trait suivant. Un Professeur de

Droit Civil dans l'Université de Coimbre, soutint publiquement des Theses qui n'étoient, disoit-il, qu'un extrait de la Doctrine du Marquis de Pombal à qui elles étoient dédiées. (A quels ridicules excès ne se porte pas une basse & fette adulation !) Ces Theses contenoient une foule de propositions erronées & scandaleuses qui révolterent tous les esprits. Les Membres seuls du Conseil de Censure, ou ne les comprirent pas, ou respectèrent les opinions de ce nouveau Docteur, trop puissant pour être impunément contredit. Le Nonce d'Espagne en envoya un exemplaire au Pape Clément XIV, qui les fit examiner. Ceux que le Pontife chargea de cet examen s'accorderent tous à juger les Theses insoutenables, & dignes à tous égards d'être publiquement condamnées. Cependant le Pape ne voulut point donner cette mortification à Carvalho : il suspendit l'affaire, & remit cette condamnation à un autre temps.

Mais la preuve la plus convaincante de la décadence des Sciences & des Lettres sous ce funeste Gouvernement, est la proscription des deux Ouvrages dont nous avons parlé plus haut. Il

regne dans les deux Arrêts du Conseil de Censure un style si singulier , qu'il excite à la fois la pitié & l'indignation. On y voit en même temps par quels artifices la cause de la Religion & de la Vérité peut devenir celle des passions mêmes de leurs défenseurs. C'est ce qui nous a engagés à en inférer la traduction dans cet Ouvrage. Ces Pièces importantes servoient trop à caractériser le Ministre dont nous écrivons l'Histoire, pour en priver nos Lecteurs. (*Voyez Pièces Justificatives N.º VII & VIII.*)

Après ces absurdes & inutiles condamnations, on est surpris sans doute de voir le même Tribunal porter ses regards sur des objets dignes en effet de son attention , & sévir contre des Ouvrages véritablement nuisibles au bien public. Un Arrêt du 22 Décembre 1775 proscrivit avec autant de justice que de sévérité un livre impie publié sous le nom & après la mort du célèbre Helvétius , sous le titre de *Vrai sens du Système de la Nature*.

Du reste , dans les divers écarts que l'amour de la vérité nous a forcés de reprocher au Conseil Royal de Censure, il seroit excusable, si un Tribunal pou-

voit l'être de n'agir que d'après des impulsions étrangères. Quel autre effet pouvoit-on attendre de l'influence continuelle qu'avoit sur ses décisions un Ministre également despotique & soupçonneux, un Ministre à qui tout faisoit ombrage, & que sa défiance rendoit sans cesse injuste & cruel ?

XX. *Lois & Réglemens utiles.* Cependant nous voici encore arrivés à une époque où, supérieur à lui-même, le Marquis de Pomhal sembla vouloir réparer ses torts envers la Nation en lui donnant des Lois utiles, dirigées au bien de l'Etat, & dignes en effet de sa reconnoissance. Parmi ces Lois, celle qui obtint le plus d'applaudissemens, fut un Edit destiné à faire rentrer dans les mains des légitimes possesseurs les biens que leur avoient arrachés la fraude & l'injustice. Peut-être cependant dans cet Edit encourageoit-on par des promesses trop magnifiques les dénonciateurs secrets. Il étoit à craindre que l'appât des récompenses joint au silence qu'on leur promettoit de garder sur leurs délations, n'engageât des hommes peu délicats à profiter de cette occasion pour satisfaire leurs haines particulières.

On donna aux Etabliſſemens Portugais dans les Indes Orientales une nouvelle forme de Gouvernement, qui fut alors reçue par la Nation avec de grands éloges & une vive alégreſſe. On ſupprima pour cet effet quelques Tribunaux de Goa, qu'on remplaça par d'autres. Mais le temps & l'expérience ont prouvé ſans doute que ces changemens n'étoient pas auffi avantageux qu'on l'avoit d'abord imaginé, puisſqu'un des premiers ſoins de la Reine actuelle à ſon avènement au Trône, a été de remettre les choſes dans leur premier état.

Une Loi qui a été plus durable, parce qu'elle avoit pour baſe la juſtice & l'humanité, fut celle qui défendoit de faire déſormais aucune exécution contre les débiteurs vraiment inſolvables. Pluſieurs Particuliers détenus en priſon, les uns pour cauſe d'inſolvabilité, les autres pour n'avoir pu payer quelques amendes prononcées contre eux, furent compris dans les diſpoſitions favorables de cette Loi, & obtinrent leur liberté.

Divers Edits concernant le Tabac, ranimerent le commerce de cette im-

portante denrée, en la dégageant des entraves fiscales auxquelles elle étoit plus qu'aucune autre assujettie. L'extraction & le débit en furent désormais permis à tous les Citoyens. Le Ministre remit aux Négocians en ce genre des sommes considérables dont ils étoient débiteurs envers le Trésor Royal ; & peu de temps après il déclara la sortie du Tabac pour l'Etranger franche de toute imposition. Des Lois semblables furent destinées à faire fleurir l'Agriculture dans la Province d'Alentejo, où, faute de bras ou d'activité, les meilleures terres demeuroient en friche.

Ces soins, vraiment dignes d'un Ministre éclairé & bienfaisant, firent penser à la Nation que Carvalho avoit enfin changé de caractère ; que, touché de l'état déplorable où le Portugal gémissoit depuis si long-temps, il alloit travailler sérieusement à l'en tirer, à réparer ses pertes, à y ranimer l'industrie, à y rouvrir les sources de l'opulence & du bonheur.

Tout sembloit confirmer de si douces espérances : il avoit dès 1772 établi une Foire publique dans sa Terre d'Oeyras. Il voulut cette année la rendre encore

plus célèbre & plus lucrative pour les Négocians qui s'y rendoient de toutes les Provinces du Royaume. Dans cette vue, il y invita un grand nombre de Seigneurs, auxquels il donna pendant toute la durée de la Foire des Fêtes magnifiques. Le Peuple de son côté y accourut en foule, attiré par les divertissemens & les Spectacles qui s'y succédoient sans interruption, & dont le Ministre fit presque seul tous les frais. Des Magasins amplement pourvus de toutes sortes de denrées y entretinrent l'abondance; & entr'autres marchandises, il s'y débita une quantité prodigieuse d'ouvrages en soie, en laine & en coton.

Le Marquis de Pombal donna, cette même année, une preuve encore plus frappante de l'intention où il étoit de ranimer enfin le Commerce & l'Industrie nationale. Il fit subir à deux cents jeunes Eleves, dans la Grand^e Salle du Commerce, un examen public auquel il voulut assister lui-même, ainsi que le Cardinal d'Acunha, plusieurs autres Seigneurs du premier rang, & tous les Membres qui composoient la Chambre du Commerce. Les Candidats furent

XXI.
*Examen
public
de deux
cents jeu-
nes Ele-
ves pour
le Com-
merce.*

interrogés sur les points les plus difficiles de l'Arithmétique politique & mercantile , sur le Change des différentes Places , sur la maniere de tenir les Livres , sur la Navigation & d'autres objets relatifs au Commerce. On leur fit tirer au fort divers problèmes sur ces matieres , qu'ils résolurent tous avec une exactitude & une intelligence peu communes.

Cette utile Ecole fondée en 1765 , est sans doute un des Etablissmens les plus propres à immortaliser leur auteur. Il n'est pas douteux qu'avec d'excellens Maîtres , elle n'eût fourni à l'Etat des Sujets distingués pour ses Comptoirs , pour ses Maisons de Commerce , & même pour tous les Emplois qui ont rapport à l'Administration des Finances. Cependant il faut convenir que , quelle qu'en soit la cause , les avantages qu'on en a retirés , n'ont pas encore répondu aux espérances qu'on en avoit conçues.

La paix qui se conclut cette année entre le Roi de Portugal & celui de Maroc , offrit au Commerce de nouvelles ressources qu'il se hâta de mettre à profit. Après de longues négociations , les deux Cours parvinrent enfin à se rapprocher , & on vit arriver à Lisbonne un Amba-

fadeur Marocain chargé de riches présens pour Sa Majesté Très-Fidelle.

Parmi tant de Réglemens dirigés au bien public, on est fâché d'en trouver un qui ne paroît pas avoir eu le même but. C'est celui qui étendoit la Jurisdiction des Officiers chargés d'empêcher la contrebande. On enjoignit à chaque Employé de veiller avec soin sur toutes les fraudes qui pouvoient se commettre, même pour les objets qui ne seroient pas de son département. On encouragea les délateurs, en leur promettant un secret inviolable, & le tiers des confiscations (1).

Cependant il est vraisemblable que le Marquis de Pombal ne tarda pas à reconnoître les inconvéniens ou l'injustice de cette Loi fiscale, puisque, immédiatement après sa publication, c'est-à-dire dans les premiers jours de 1775, nous le voyons traiter avec une dou-

(1) Au moment où nous écrivons ceci, nous apprenons que le Grand-Duc de Toscane, Prince né pour le bonheur de ses Sujets, vient d'abolir la Loi qui privoit de tous leurs biens les malheureux Contrebandiers. Il n'a pas cru que cette peine rigoureuse fût proportionnée à un délit si léger de sa nature.

ceur inattendue plusieurs infortunés renfermés dans les prisons pour cause de contrebande. Ainsi, par une singularité bien digne de son caractère, tandis qu'il poursuivoit sans pitié, qu'il punissoit sans ménagement des actions regardées par-tout ailleurs comme innocentes, il affectoit de n'avoir que de l'indulgence pour un délit auquel les autres Etats infligent quelquefois des châtimens trop sévères. Il suspendit ou annulla les procédures faites contre la plupart de ces malheureux, & leur rendit la liberté.

1775. C'est au commencement de cette
 XXII. même année 1775, que se répandirent
 les premiers bruits des nouveaux diffé-
 rens qui s'étoient élevés dans l'Amé-
 rique Méridionale entre l'Espagne & le
 Portugal, différens qui fournirent aux
 Politiques une ample matiere de rai-
 sonnemens & de conjectures, sans qu'on
 ait été mieux instruit de leurs véritables
 causes. Ces divisions, secrètement fo-
 mentées par Carvalho qui avoit ses
 vues particulieres, éclaterent enfin en
 une guerre ouverte entre les Sujets
 des deux Couronnes qui habitoient cette
 Partie du Monde. Le Marquis de Pombal

*Commencemens
 des troubles de
 l'Amérique Méridionale.*

se hâta de faire les préparatifs nécessaires pour la pousser avec vigueur. Il compléta les Régimens, donna ordre d'armer plusieurs vaisseaux, & d'y embarquer des Troupes & des munitions de guerre destinées pour l'Amérique. On travailla à réparer les fortifications, & les marchandises venant d'Espagne furent assujetties à de nouveaux droits.

D'après ces dispositions, tous les Politiques crurent la rupture inévitable entre les deux Cours; ils se tromperent. Dom François de Souza fut nommé Ambassadeur en Espagne, à la place de Dom Ayres de Saà & Mello, que le Marquis de Pombal avoit choisi, après la disgrâce de Siabra, pour son Adjoint dans l'Emploi de Secrétaire d'Etat des Affaires du Royaume. L'arrivée à Madrid de ce nouvel Ambassadeur dissipa tous les bruits qui s'étoient répandus d'une guerre prochaine. Les deux Nations continuèrent à vivre en Europe avec tous les dehors d'une parfaite intelligence; mais elles ne cessèrent pas de se battre en Amérique, où les Cours de Lisbonne & de Madrid, amies de près, & cherchant de loin à s'écraser, faisoient passer à l'envi des armemens considérables.

Un abus criant, né de l'ignorance & d'une piété mal-entendue, fixa à cette époque l'attention du Marquis de Pom-bal. Il ne fit cependant que suivre à cet égard l'exemple des autres Etats de l'Europe qui déjà depuis long-temps avoient commencé par des Lois sages à en arrêter les progrès. En Portugal, comme ailleurs, les Gens de main-morte envahissoient presque toutes les propriétés. Le Ministre publia le 21 Février un Edit qui permettoit à la vérité de tester en faveur de la Maison de Miséricorde de Lisbonne & des Hôpitaux publics, exhortoit même les Citoyens à cette bonne œuvre ; mais restreignoit à l'avenir les legs faits en faveur de tous les autres lieux pieux, ou Gens de main-morte, au tiers des biens du testateur.

Nous avons vu le vif intérêt que Carvalho avoit pris dans tous les temps à sa chere Compagnie des Vins. Son affection pour elle ne s'étoit jamais démentie, & il n'avoit laissé échapper aucune occasion d'accroître ses privilèges & d'étendre ses bénéfices. Il lui donna cette année un nouveau gage de son utile protection, en ordonnant d'arracher toutes les vignes plantées dans

le territoire de Sima. Le prétexte de cet Edit étoit fans doute très-spécieux. Le vin, disoit le Ministre, abondoit en Portugal, & le bled y manquoit; il étoit juste de prendre une partie du terrain destiné à la premiere de ces cultures, & de le consacrer à la seconde, celle de toutes dont on peut le moins se passer. Mais le véritable motif de cette innovation étoit l'avantage qu'en devoit retirer la Compagnie de Porto, par la nécessité où seroient désormais les Propriétaires de ces vignes arrachées de recourir à elle pour leur approvisionnement.

Par un emploi qu'on ne sauroit assez
louer, le Marquis de Pombal avoit, comme nous l'avons dit, donné au grand Hôpital de Lisbonne les bâtimens de la principale Maison qu'occupoient les Jésuites dans cette Capitale. Après qu'on y eut fait les réparations convenables, les malades y furent transportés dans les premiers jours d'Avril avec un appareil extraordinaire & un concours immense de personnes de tout état. La plus haute Noblesse, les Citoyens les plus distingués, plusieurs Corps de Religieux se firent un devoir d'y assister,

XXIII.

*Ouverture
re du nou-
vel Hô-
pital.*

& de conduire eux-mêmes dans leurs carrosses & dans leurs chaises les pauvres malades au nombre de plus de huit cents. Leur zèle ne se borna pas là ; ils firent porter au nouvel Hôpital une grande quantité de linge & d'autres effets destinés à rendre ce séjour plus commode & plus utile aux malheureux qui l'habitoient. Pombal anima par sa présence ce noble enthousiasme de bienfaisance & de charité. Il reçut avec complaisance les applaudissemens qu'on s'empressa de lui prodiguer , & qu'il méritoit sans doute pour un Etablissement si précieux à l'humanité & à la Religion.

XXIV. Ce Ministre désiroit depuis long-temps de signaler son Administration par quelque grand monument qui pût faire passer son nom à la postérité , & rendre sa mémoire moins odieuse à une Nation dont ses violences & ses cruautés lui avoient trop justement attiré la haine. Pour remplir cet objet , il résolut d'ériger en bronze une magnifique Statue au Roi son Maître & son Bienfaiteur , à ce Prince qui, dès les premiers jours de son regne , n'avoit cessé de le combler de biens & de se conduire par ses conseils.

*Statue
équestre
érigée au
Roi avec
le Mé-
daillon
de Car-
valho.*

feils. Il chargea de cet ouvrage Barthélemi de Costa Lieutenant-Général d'Artillerie, qui par ses talens & son activité conduisit, en peu de temps, au point d'être mise en place, une grande & belle Statue équestre de 32 palmes de hauteur (1). On y employa 83,100 livres de métal, & la fonte fut achevée en huit minutes.

Le Roi voulant récompenser le zèle & l'habileté que Costa avoit montrés dans cette importante opération, le fit Brigadier avec double paye, c'est-à-dire 2800 cruzades d'appointemens. Il joignit à cette faveur la Croix de l'Ordre de Christ, une pension de 800 cruzades & la Surintendance générale de toutes les fonderies du Royaume. Joachim Machado, Sculpteur Portugais, qui avoit fait le modele de la Statue, & l'Architecte Rainaldi, furent décorés de la même Croix, & obtinrent chacun une pension de 400 cruzades.

Lorsqu'on eut mis la dernière main à la Statue, ainsi qu'à divers emblèmes

(1) Nous supposons qu'il s'agit ici du palme romain, qui, comparé au pied de Roi, a 8 pouces 3 lignes & demie de longueur. Ainsi les 32 palmes font 22 pieds 1 pouce 4 lignes.

qui devoient en orner le piédestal , & parmi lesquels étoit un superbe Médail-
lon de Carvalho , elle fut élevée dans
la grande Place du Commerce , & décou-
verte au Public le jour même de la nais-
sance du Roi , c'est-à-dire , le 6 de Juin.
Cette inauguration se fit avec beaucoup
de magnificence & de solennité. Il y eut
pendant trois jours des réjouissances
publiques , des feux d'artifice , des illu-
minations , & une course de chars de
triomphe représentant divers person-
nages emblématiques. Le Parlement
donna dans une des salles du Palais un
Concert public , suivi d'un splendide
festin auquel assistèrent le Marquis de
Pombal , les Ministres Etrangers & la
principale Noblesse. On distribua une
grande quantité de médailles frappées à
l'occasion de cet événement , & desti-
nées à en perpétuer la mémoire ; & ,
afin que tout le monde pût prendre
part à la commune allégresse , on accorda
une amnistie générale à tous les malheu-
reux , innocens ou coupables , renfer-
més dans les prisons. On n'excepta de
cette grace que les Criminels d'Etat qui ,
à la vérité , étoient encore en grand
nombre , & qui furent resserrés aussi
étroitement que jamais.

Le Marquis de Pombal étoit au comble de ses vœux. L'inauguration de la Statue qu'il venoit d'élever au Roi avoit fait sur les esprits toute l'impression qu'il s'en étoit promise. Il aimoit à se contempler dans ce Médaillon qui devoit éterniser sa mémoire , & le placer au-dessus des Ministres les plus célèbres. Combien il étoit loin de prévoir que , peu d'années après , le Gouvernement le feroit ignominieusement enlever , aux acclamations de ce même Peuple qui avoit paru voir avec des applaudissemens si universels ériger à sa gloire ce superbe monument.

Cependant , même alors , sa joie n'étoit pas sans quelque mélange de trouble & d'inquiétude. Quelques jours avant l'inauguration , un certain Louis-Joseph de Figuéreido étoit venu l'alarmer , en lui dénonçant un malheureux Genoïs nommé Jean-Baptiste Pele. Cet homme , jusqu'alors inconnu , avoit , disoit son accusateur , formé le dessein d'attenter à la vie du Ministre , & devoit l'exécuter par le moyen d'une mine secrètement pratiquée au fond du carrosse dont Carvalho devoit se servir le jour de la cérémonie. Il fut arrêté sur le champ & subit un long interrogatoire.

XXV. Au bout de quatre mois des traitemens les plus rigoureux, le Tribunal de l'Inconfiance le condamna à être écartelé, après qu'on lui auroit coupé les deux mains. Cette terrible Sentence fut exécutée le 9 Octobre 1775.

Punition terrible d'un malheureux accusé d'avoir voulu attenter à la vie de Carvalho.

L'impitoyable Ministre vit avec joie périr dans ces affreux tourmens un malheureux qui, s'il eut en effet de coupables desseins, ne les avoit pas mis du moins à exécution, n'avoit pas été pris sur le fait; nous osons ajouter, n'en avoit pas même été pleinement convaincu. De simples conjectures, de vagues probabilités appuyées sur des faits indifférens de leur nature, forment la base de cet étrange procès. Lorsqu'on pèse au poids de l'équité & de la raison les preuves qui en résultent contre l'accusé, on ne peut s'empêcher de souhaiter que cette Sentence, également injuste & cruelle, soit à jamais effacée de la mémoire des hommes, de peur qu'en y pensant, on ne se croie encore rappelé à ces temps de barbarie où d'exécrables tyrans se jouoient, au gré de leurs caprices ou de leurs passions, de l'honneur & de la vie de leurs semblables.

Ce qui mérite d'être remarqué, c'est que

tandis que l'infortuné Pele subissoit un supplice infiniment plus rigoureux que celui auquel avoient été condamnés les prétendus auteurs de l'horrible attentat du 3 Septembre 1758, on laissoit sans punition, comme nous l'avons dit ailleurs, deux scélérats dont le crime étoit incontestable, le sacrilege Assassins qui avoit voulu tuer le Roi à coups de bâton, lorsqu'il alloit à la chasse, & celui qui avoit attaqué à coups de pierre Carvalho lui-même. Nouvelle preuve de l'opinion où étoit ce Ministre que les Lois ne servoient à rien, & que dans l'administration de la Justice, on ne devoit suivre pour regles que ses volontés: nouveau sujet aux Politiques de penser que, pour comprendre le caractère du Marquis de Pombal, il falloit d'abord écarter de son esprit toutes les idées communes de justice, de sagesse & de raison. (*Voyez l'Arrêt rendu contre Pele, Pieces justificatives N.º IX.*)

Du reste, si cet événement ne rendit pas Carvalho plus cher à la Nation qu'il gouvernoit, il servit du moins à le rendre plus redoutable. Personne n'osoit plus prononcer son nom, dans la crainte que de vils délateurs ne courussent en

instruire le Ministre , & n'eussent l'art de trouver dans les propos les plus indifférens la preuve d'une nouvelle conspiration.

Ces terreurs trop bien fondées s'accruent encore par la certitude qu'on eut alors que le Marquis de Pombal étoit accoutumé depuis long-temps à ouvrir sans scrupule les lettres de la poste , à quelques personnes qu'elles fussent adressées. Il en analysoit toutes les phrases , en commentoit toutes les expressions. La moindre proposition équivoque suffisoit pour exciter ses soupçons , & lui donner lieu d'exercer ses vengeances. Cette découverte éclaira le Public sur les véritables causes de la détention & de l'exil des personnes de tout état que le Gouvernement faisoit chaque jour disparaître. Et , à ce propos , nous ne devons pas passer sous silence la disgrâce de deux Evêques , arrivée à cette époque , & dont on ne connut jamais les motifs. Le premier de ces Prélats étoit un Augustin Evêque du Maragnon , & nommé Antoine de Saint-Joseph. Il fut rappelé en Portugal par les ordres du Ministre , & renfermé à Leiria dans une Maison de son Ordre. Le second , Mineur Obser-

vantin & Evêque de Faro, s'appeloit Longin de Sainte-Marie. On le traita avec un peu moins de rigueur : on se contenta de le suspendre de ses fonctions, & de lui ôter le gouvernement de son Diocèse.

Outre l'inquiétude que causa au Mar- XXVI.
quis de Pombal la découverte du pré- *Mort de*
tendu complot tramé contre sa vie par *D. Louis*
le malheureux Pele, il eut encore, pen- *d'Acun-*
dant les fêtes de l'Inauguration, un *ha, Sec-*
autre sujet de chagrin & d'armes. *rétaire*
Dom Louis d'Acunha fut attaqué d'une *d'Etat.*
dangereuse maladie, qui après plusieurs
jours de souffrances très-aiguës l'emporta
vers la fin du mois de Juin. Carvalho sentit
vivement cette perte. Acunha avoit toute
sa confiance, & la méritoit par son
entier dévouement. Cet ami fidelle &
sur l'avoit servi vingt ans dans l'Emploi
de Secrétaire d'Etat des Affaires Erran-
geres, avec une soumission à ses volon-
tés, un attachement à ses maximes qu'il
lui étoit difficile sans doute de retrouver
dans un autre. Il lui donna pour succes-
seur Dom Ayres de Saà & Mello.

Cependant les Espagnols & les XXVII.
Portugais continuoient à se faire en *Suite des*
Amérique une guerre très-vive, au *troubles*
de l'A-

*mérique
Méristio-
vale.*

XXVIII.

*Arme-
mens de
l'Espa-
gne & du
Portu-
gal.*

grand étonnement des Politiques, qui ne pouvoient concilier les continuelles protestations d'amitié du Cabinet de Lisbonne avec les justes plaintes des Espagnols. Tandis qu'on amusoit la Cour de Madrid par la promesse de mettre fin à ces hostilités, elle apprit que les Portugais faisoient dans ces Contrées de nouveaux préparatifs pour s'emparer de quelques Forts, & que le Marquis de Pombaly avoit envoyé des secours considérables. Voyant alors que l'affaire devenoit tous les jours plus sérieuse, elle arma une flotte respectable, destinée à réprimer les insultes des Portugais, & donna ordre à quelques Régimens de s'avancer vers les Frontières. Une division de cette Flotte, composée de quatorze vaisseaux de ligne, sous le Commandement de Dom Michel Gaston, parut à la vue de Lisbonne dans les premiers jours de Juillet, & fut reçue avec tous les témoignages d'amitié que se doivent réciproquement deux Peuples unis par une ancienne alliance. Le Commandant & tous les Officiers furent présentés au Roi & à la Reine qui leur donnerent des marques particulieres d'estime & de bienveillance. Rien ne

transpira dans le Public des motifs qui avoient amené cette Escadre à Lisbonne. Elle n'y demeura que quelques jours, après lesquels elle retourna à Cadix.

Carvalho de son côté ne négligeoit rien pour se mettre en état de résister à l'orage qui le menaçoit. Il exerçoit les Troupes, complétoit les Régimens, & équipoit une Flotte très-inférieure à la vérité à celle d'Espagne, mais avec laquelle cependant il espéroit de lui faire tête. Il ne cessoit d'envoyer en Amérique de nouvelles munitions de guerre, & d'expédier aux Commandans de ces Contrées des ordres dont il étoit impossible de pénétrer le secret. 1776.

Au milieu de tous ces préparatifs, on parloit toujours d'accommodement, mais sans pouvoir ou vouloir rien conclure. Chaque jour on faisoit de nouvelles propositions, & on élevoit de nouvelles difficultés. Les Ambassadeurs des deux Puissances avoient avec les Ministres des Cours où ils résidoient des conférences continuelles dont on ignoroit le résultat. Tout ce qu'on savoit, c'est que l'Espagne demandoit une satisfaction authentique, & la punition des Officiers qui avoient donné naissance

aux hostilités, & que le Portugal rejetoit hautement cette proposition.

La conduite du Marquis de Pombal dans cette circonstance fut une énigme politique qu'on chercha vainement à expliquer. Les Troupes Portugaises consistoient alors en trente-six mille hommes d'Infanterie & quatre mille de Cavalerie. Toute la Marine se réduisoit à douze vaisseaux de ligne, avec un nombre proportionné de frégates & d'autres moindres bâtimens. Comment avec ces foibles moyens de défense, Pombal pouvoit-il se flatter de résister à l'Espagne, que ses Forces de terre & de mer mettoient au rang des premières Puissances de l'Europe ?

Quoi qu'il en soit, la Cour de Madrid indignée du peu d'égard qu'on continuoît d'avoir à Lisbonne pour ses justes représentations, & instruite de l'accord secret qui régnoit entre les Officiers Portugais d'Amérique & le Ministère, pour la continuation des hostilités, fit partir de Cadix six vaisseaux de ligne, huit frégates, deux galiotes à bombes & deux brûlots, formant avec les bâtimens de transport cent vingt-deux voiles, chargées de dix mille hommes de Troupes de

terre, de deux mille Soldats de Marine, d'armes & de munitions en abondance, & de vivres pour fix mois. Cette puissante Escadre mit à la voile dans les premiers jours de Novembre 1776, sous le Commandement de Dom Pedre de Cevallos que le Roi Catholique nomma Vice - Roi & Capitaine Général de toute la Province de Buenos - Ayres, avec ordre de faire respecter le nom Espagnol dans ces Contrées, & de réprimer les insultes des Portugais. Ce brave Officier répondit parfaitement aux vues & à la confiance de son Souverain. Il vengea avec éclat les Espagnols des premiers échecs qu'ils avoient reçus, par la prise de toutes les Places qui leur avoient été enlevées, & la défaite de toutes les Troupes qui osèrent lui faire face en diverses rencontres. Ces revers, dont la nouvelle se répandit bientôt en Portugal, y causerent une vive douleur à la partie la plus éclairée de la Nation, qui ne pouvoit comprendre les motifs de cette guerre.

La santé de Joseph, chancelante depuis long-temps, le devenoit tous les jours davantage. Il prenoit des bains continuels, changeoit fréquemment

XXIX.
*Dépériss-
ement de
la santé
du Roi,*

d'air, & consultoit fans cesse de nouveaux Médecins. Mais tous les efforts de l'art ne purent arrêter les progrès du mal. La Nation qui aimoit ce Prince, flotta quelques mois entre la crainte de le perdre, & l'espérance de le conserver; & tout le monde remarqua qu'à mesure qu'il tendoit à sa fin, Carvalho travailloit avec plus d'activité à augmenter les Troupes, laissant soupçonner à ses ennemis que ce n'étoit pas sans des desseins secrets qu'il faisoit ces armemens extraordinaires.

XXX. Ce Ministre perdit le 10 de Novembre
Mort du un ancien & fidelle ami dans la per-
Cardinal sonne du Cardinal Patriarche François
de Sal- de Saldanha, qui lui avoit donné en
danha. tant d'occasions des preuves éclatantes
 de son zele & de son attachement. Le
 Roi nomma à cette éminente Dignité
 le Prélat de Sylva & Péreira des Comtes
 de Santiago, Vicaire Capitulaire de la
 Patriarcale.

Il est vraisemblable que la mort du Cardinal contribua beaucoup à aggraver les maux du Roi, qui avoit pour ce Prélat une singuliere affection, & vouloit l'avoir sans cesse auprès de lui. En effet, deux jours après, c'est-à-dire le 12 de Novembre, il eut une

attaque d'apoplexie qui lui ôta l'usage de la parole, qu'il ne recouvra plus depuis. Mais il conserva toute sa tête, & voulut qu'on continuât à lui rendre un compte exact de toutes les Affaires. Il sembla même s'en occuper avec plus d'ardeur qu'il n'avoit fait depuis qu'il étoit monté sur le Trône. Comme il ne pouvoit s'expliquer de vive voix, il le faisoit par écrit. Il signa le 29 Novembre un Edit qui fut publié le 4 Décembre suivant, & par lequel il déclaroit la Reine Régente du Royaume pendant sa maladie. (*Voyez Pieces Justificatives N.º X.*)

C'est à cette époque qu'il faut rap- XXXI.
porter le déclin de la faveur & de l'au- *La Reine*
torité du Marquis de Pombal, parce *est déclai-*
que, quelque opinion qu'eût la Reine *rée Ré-*
des talens de ce Ministre & de son zele *gente du*
pour le service du Roi, elle céda au *Royau-*
désir si naturel de gouverner seule, & *me.*
de jouir dans toute leur étendue des
droits & des douceurs de la Souverai-
neté. Sans le heurter de front, elle fut
adroitement éluder tous ses projets. Elle
défendit entr'autres choses aux deux
Médecins (1) qui traitoient le Roi,

(1) MM. Laurent Huet Anglois, premier Médecin, & O-Parmbo Portugais,

d'instruire Carvalho du danger que couroit ce Prince : elle leur ordonna de l'assurer au contraire qu'il pouvoit vivre encore long-temps.

Le motif de ces précautions étoit fans doute un bruit qui s'étoit répandu (1), que le Marquis de Pombal n'avoit d'autre but , dans les armemens auxquels il travailloit, que de placer sur le Trône le jeune Prince de Beira, pour continuer à gouverner sous son nom, & de priver ainsi des droits de sa naissance la légitime Héritière de la Couronne. Quoique plusieurs personnes n'aient pas balancé à attribuer à Carvalho cet odieux projet, nous n'osons assurer qu'il l'ait en effet formé. Tout ce que nous voyons de certain , c'est que dans cette occasion , comme dans une infinité d'autres, il manqua de prudence ou de pénétration. Son ambition même exigeoit qu'il s'attachât sur-tout à se rendre

(1) » Des avis de Madrid lui attribuent le dessein
» d'élever au Trône le Prince de Beira, fils de la
» Reine régnante. Ils prétendent que ce Ministre
» avoit déjà mandé à Lisbonne plusieurs Régimens
» pour l'exécution de ce projet, qui n'a manqué
» que par la mort du Roi, arrivée quelques jours
» plutôt qu'on ne s'y étoit attendu ». *Nouvelles
extraordinaires du Mardi 1 Avril 1777, N.º XXVI,
dat. de Leyde 31 Mars.*

agréable à une Princeſſe que la nature & les Loix appeloient au Trône, & qu'il devoit bien prévoir que tous ſes efforts ne ſauroient en écarter. Il comptoit ſur le nombre & la reconnoiſſance de ſes créatures : il avoit eu ſoin d'en remplir les premières places de l'Etat, & il ne doutoit pas que leur attachement ne lui fût d'un grand ſecours, au cas que, ſous un nouveau Gouvernement, la fortune ceſſât de lui ſourire; mais, quand cette eſpérance auroit été fondée, combien d'ennemis plus nombreux & non-moins puiffans n'avoit-il pas intéreſſés à ſa perte par ſes vexations & ſa tyrannie!

Pour ſ'afſurer de nouvelles reſſources en multipliant ſes bienfaits, il engagea la Reine, ſur la fin de Janvier 1777, à ſignaler ſa Régence par une Promotion générale tant dans le Civil que dans le Militaire, & eut grand ſoin d'y faire comprendre ceux dont l'appui pouvoit lui devenir un jour plus utile. Le Comte de Prado fut fait dans cette occaſion Marquis de la Mina, & Dom Antoine de Marialva, Comte d'Atalaya. Le Comte de Baron prit le titre de Marquis d'Alvitto qu'avoit eu ſon pere; le Comte de Calafchede obtint celui de

XXXII.
Grande
Promo-
tion Ci-
vile &
Militai-
re.

Marquis de Marialva avec une riche Commanderie, & on en donna un autre de 4000 cruzades au Marquis de Valenza. Du reste, l'expérience de tous les temps & de toutes les Cours auroit dû éclairer le Marquis de Pombal sur l'espece d'attachement qu'inspirent d'ordinaire les bienfaits d'un Ministre à ceux qui en sont l'objet, sur la reconnoissance qu'il peut en attendre, dès que sa fortune est changée, & qu'il ne leur reste plus rien à espérer de sa faveur ou à craindre de son ressentiment.

Le Roi eut le 4 de Février une nouvelle attaque qui annonça qu'on ne le conserveroit pas long-temps; mais on continua à cacher soigneusement son état à Carvalho. Ce Prince se sentant affoiblir de jour en jour, fit appeler la Reine dans la matinée du 20 Février, & lui témoigna l'ardent désir qu'il avoit de voir, avant de mourir, le mariage de son petit-fils le Prince de Beira, avec sa fille l'Infante Donna Marie-Bénédictine; mariage pour lequel il avoit eu soin d'obtenir de Rome les dispenses nécessaires. La Reine lui répondit que ses volontés étoient les siennes, & qu'il n'avoit qu'à fixer le jour. Joseph indiqua le lendemain même. La Reine donna sur

le champ les ordres convenables; & le
 jour suivant, sur les trois heures après
 midi, les augustes Epoux reçurent la
 Bénédiction Nuptiale des mains du nou-
 veau Patriarche D. de Sylva, dans la
 Chapelle domestique du Palais, en pré-
 sence des Ambassadeurs, des Ministres
 & des principaux Membres de la No-
 blesse. Ils passèrent ensuite dans la
 grande Chapelle Royale, où ils assiste-
 rent à un *Te Deum* solennel qui fut
 chanté au son des cloches, & au bruit
 de plusieurs décharges d'Artillerie. De
 là ils se rendirent dans la chambre du
 Roi dont cette vue parut ranimer les
 forces, & qui les reçut avec toutes
 les marques de satisfaction que son état
 pouvoit lui permettre.

XXXIII.
*Mariage
 du Prince
 de Beira
 avec l'In-
 fante
 Donna
 Marie-
 Bénédic-
 tine.*

Les Politiques s'accorderent à regar-
 der ce mariage inattendu comme l'ou-
 vrage de la Reine. Cette Princeesse,
 disoient-ils, avoit eu autrefois des su-
 jets personnels de plainte contre la Cour
 de France; elle ne les avoit point ou-
 bliés, &, dans son ressentiment, elle se
 hâta de profiter du court intervalle de
 sa Régence pour renverser les projets du
 Ministère François qui vouloit faire épou-
 ser au Prince de Beira Madame Elisabeth
 sœur de Louis XVI. Nous nous gar-

derons bien de décider jusqu'à quel point pouvoient être fondées ces conjectures.

XXXIV.

*Mort du
Roi.*

Le 23, le Roi se trouva à l'extrémité, & après avoir reçu la Bénédiction Apostolique du Nonce du Pape, qu'il fit lui-même appeler, il rendit le dernier soupir, à une heure du matin, entre les bras du Patriarche. Ce Prince étoit né le 6 de Juin 1714; ainsi il étoit âgé de soixante-deux ans huit mois & dix-sept jours. Il avoit régné un peu plus de vingt-six ans & demi.

Dès que le Marquis de Pomбал fut instruit de cette nouvelle, il courut au Palais, & fit de vifs reproches aux deux Médecins, qui s'excusèrent sur les ordres supérieurs qu'ils avoient reçus. Cette réponse annonça à l'ambitieux Ministre le sort qui l'attendoit, & lui causa une douleur mortelle. Il vit qu'il touchoit au terme de sa puissance, & qu'il falloit qu'il renonçât à l'exécution de ses vastes desseins. Dès-lors son esprit ne s'ouvrit plus qu'à des idées tristes, & à de funestes pressentimens. L'orage en effet ne tarda pas à fondre sur lui, & sa disgrâce fut aussi éclatante que l'avoit été sa faveur.





M É M O I R E S

D U

MARQUIS DE POMBAL.

L I V R E O N Z I E M E.

*Retraite du Marquis de Pombal,
& autres Événemens jusqu'à la
Révision du Procès du Duc
d'Aveiro.*

LES événemens dont jusqu'à présent nous avons rendu compte, en piquant la curiosité du Lecteur, ont trop souvent fait gémir sa sensibilité; ceux qui nous restent à raconter ne méritent pas moins d'attention, & sont plus consolans. C'est avec une douce satisfaction

que nous nous voyons parvenus à la dernière époque des Mémoires que nous écrivons ; époque où ont enfin commencé à se fermer les plaies sanglantes faites à la justice & à l'humanité par l'iniquité & la tyrannie. Aussi avons-nous redoublé de soins & d'activité pour nous procurer des détails exacts & aussi sûrs qu'il étoit possible d'en attendre des récits contradictoires publiés à dessein par les amis & les ennemis du Marquis de Pombal.

1777. Dès que le Roi eut expiré, son Confesseur remit entre les mains de la Princesse du Brésil l'Ecrit suivant, contenant quelques Avis dictés à ce Prince par sa tendresse paternelle & la bonté naturelle de son cœur.

A V I S D U R O I

*A sa Fille bien-aimée LA PRINCESSE
DU BRÉSIL.*

1. EN PREMIER LIEU, j'attends de ses
Avis laif- sés par le Roi à la Princesse du Brésil. lumieres & de ses vertus qu'elle gouvernera mes Peuples avec douceur, sagesse & justice ; qu'elle s'occupera du soin de leur bonheur temporel & éternel, en veillant avec zèle à l'exacte

observation des Loix divines & humaines ; qu'elle protégera la véritable Religion ; qu'elle conservera les droits de ma Couronne ; qu'elle maintiendra constamment la paix entre l'Empire & le Sacerdoce.

II. Je compte également qu'elle continuera à traiter la Reine sa mere avec respect, & ses sœurs avec amour, & qu'elle leur fera le même bien qu'elles avoient droit de se promettre de la tendre affection que je leur ai toujours portée.

III. Je lui recommande d'achever la construction de l'Eglise que j'ai commencée, en reconnoissance du bienfait éclatant que Dieu a daigné m'accorder, & dont le Royaume entier a eu connoissance.

IV. Qu'elle ait soin de payer mes dettes, ce que la perspective d'une guerre prochaine & les préparatifs immenses qu'elle a occasionnés ne m'ont pas permis de faire jusqu'à présent.

V. Qu'elle n'oublie pas mes Domestiques, ceux sur-tout qu'elle fait m'avoir servi avec plus de zele & de fidélité.

VI. Qu'elle fasse grace aux Criminels d'Etat qu'elle jugera dignes de sa clé-

mence. Quant à l'offense dont ils se sont rendus coupables envers ma Personne, je la leur ai déjà pardonnée, pour obtenir de Dieu la même indulgence.

LE ROI.

La Reine lut avec un respect filial ces dernières volontés d'un Pere mourant, & résolut de n'en pas différer d'un moment la ponctuelle exécution. Elle y étoit encore portée par cet esprit de bienfaisance, de justice & d'humanité qui la caractérise & qui rend son Gouvernement si cher aux Portugais.

II. En conséquence, elle ordonna qu'on rendît sur le champ la liberté à tous les prisonniers d'Etat. A la vue de ces illustres infortunés, soustraits depuis si longtemps à tous les yeux, le Peuple ne put contenir son indignation. Il éclata en murmures, & demanda hautement vengeance contre l'auteur de tant d'injustices & de cruautés. L'état sur-tout où fut trouvé D. Michel de l'Annonciation, cet Evêque de Coimbre que sa naissance, sa Dignité & ses vertus rendoient également respectable, fit sur tous les cœurs une impression profonde d'horreur & de pitié. Un obscur &

*Liberté
rendue à
sous les
Prison-
niers
d'Etat.*

étroit cachot lui servoit moins de prison que de tombeau ; le désordre de ses vêtemens, une longue barbe, un visage pâle & défiguré, une foiblesse qui lui permettoit à peine de se soutenir, annonçoient combien il avoit souffert. La Reine voulut qu'on lui rendit tous les honneurs dus à son rang, l'accueillit, ainsi que son auguste Epoux, avec des témoignages particuliers d'estime & d'affection, & donna ordre qu'on n'épargnât rien pour rétablir sa santé & lui faire oublier ses malheurs.

Le Comte de Saint-Laurent & Antoine Freire d'Andrada d'Enferrabodès, personnages chers à la Nation, & qui depuis tant d'années gémissaient dans d'indignes fers, reparurent enfin aux yeux du Public, & lui inspirèrent le même intérêt.

Mais de tous les infortunés dont cet heureux jour brisa les chaînes, celui dont la vue causa le plus d'émotion & d'attendrissement fut le jeune Marquis de Gouvea, D. Martin Mascarenhas fils du feu Duc d'Aveiro. Les cœurs les plus durs ne purent refuser des larmes au sort de cet unique rejeton d'une tige illustre, renfermé dès sa plus tendre

enfance dans une horrible prison, pour les prétendus crimes de son pere; crimes dont il n'avoit point eu connoissance, & auxquels son âge même le rendoit incapable de prendre part. Il y avoit passé dix-huit ans privé de tout secours, de tout commerce humain, & ce long intervalle n'avoit laissé subsister dans son esprit presque aucune trace de sa première éducation. L'ame compatissante de la Reine fut vivement touchée de ce spectacle, & non-moins indignée contre l'auteur de tant de barbarie. Elle assigna à l'infortuné Marquis, pour son entretien, une pension annuelle de 600,000 reis (3750 liv.)

On ne vit pas sans une agréable surprise reparoître plein de vie le Chevalier Gonzales de Mélo, que tout le monde croyoit mort depuis long-temps, & dont nos Lecteurs n'ont pu oublier l'innocent badinage sur l'*Ours Portugais*; badinage qui eut pour lui des suites si sérieuses. Quoique d'un âge déjà avancé, nous savons qu'il a épousé depuis une Dame d'une naissance illustre, avec laquelle il s'est retiré à Villa-Reale où il vit encore, & qu'il en a eu un fils héritier de ses grands biens.

Le

Le nombre des malheureux qui ce premier jour furent rendus à leur famille & à l'Etat, se montoit à près de cinq cents. Il fut bientôt porté jusqu'à huit cents qui remplirent tout Lisbonne du récit de leurs souffrances, & de leurs justes plaintes contre leur barbare persécuteur. Leur vue devint pour lui un tourment inexprimable. Cet altier Despotte s'étoit si fort accoutumé à se débarrasser par la prison ou l'exil de tous ceux qui lui faisoient ombrage, qu'il y en avoit plusieurs dont il avoit oublié le nom & jusqu'à l'existence. La crainte d'en rencontrer quelqu'un sur ses pas, le dépit & la confusion que lui caufoit cet odieux spectacle, l'empêchoient de se montrer en public. Il étoit encore retenu par l'horreur qu'inspiroit sa présence, & qu'on ne se donnoit plus la peine de dissimuler. Ce même Peuple qui, peu de jours auparavant, soumis & prosterné, trembloit à son moindre signe, laissoit librement éclater son mépris & son indignation. De toutes parts s'élevoient des cris contre l'ennemi commun de l'honneur & de la liberté des Citoyens. Les Grands qu'il avoit cherché tant de fois à humilier, avoient

III.
Nombre
prodigieux de
ces infortunés.

repris à son égard toute la fierté qu'ils tenoient de leur naissance, & ne daignoient pas même le saluer.

Carvalho furieux de voir échapper à sa vengeance tant d'illustres victimes de sa haine ou de ses soupçons, le fut bien davantage lorsqu'il fut que de ce nombre étoient les PP. Clément & Illuminé, ces deux Capucins Italiens, arrêtés en 1757 avec Martin de la Rocca, pour les raisons que nous avons exposées dans le temps. Mais ce qui mit le comble à sa rage, ce fut la liberté qu'obtinent à leur tour de la clémence ou de la justice de la Reine soixante Jésuites que le Ministre regardoit comme ses mortels ennemis, & à qui il pouvoit, avec assez de vraisemblance, supposer l'intention de se venger de tout ce qu'il leur avoit fait souffrir. On a peine à concevoir à quel excès de barbarie il s'étoit porté contre eux. Une éternelle obscurité étoit la moindre incommodité des horribles cachots qu'ils habitoient. L'humidité, l'infection, mille insectes dégoûtans en rendoient le séjour aussi nuisible que désagréable. Le temps avoit usé leurs habits qu'on ne s'étoit pas donné la peine de remplacer. Ils paru-

rent à demi-nuds , fans autres vêtemens que la paille qui leur servoit de lit , le teint livide , le corps enflé , si foibles qu'ils ne pouvoient ni marcher , ni presque se soutenir ; plusieurs privés de l'usage de la vue par les ténèbres profondes où ils avoient été plongés , & de celui même de la parole par le silence forcé auquel ils étoient condamnés depuis si long-temps. Des gardiens aussi féroces , aussi impitoyables que le Ministre dont ils servoient la vengeance , au lieu d'adoucir leur misere , ne cherchoient , pour faire leur cour , qu'à la rendre chaque jour plus insupportable.

Telle étoit la déplorable situation de ces infortunés , dont plusieurs par leur naissance , non-moins que par leur innocence & leurs vertus , méritoient un meilleur sort. De ce nombre étoient le P. François de Portogallo fils du Marquis de Valenza , que nous avons vu dans un temps l'ami le plus chaud & le protecteur le plus ardent de Carvalho ; le P. Diego de Camera , oncle du Comte de Ribeira , mort lui-même en prison ; le P. Jean de Noronha , de la Maison d'Arcos ; & le P. Timothée Oliveira , ci-devant Précepteur & Con-

feffeur de la Reine. La vue de ces illustres malheureux fit une vive impression sur tous les Portugais. Elle réveilla dans le cœur de leurs partisans des sentimens que dix-huit ans entiers de calomnies & de persécutions n'avoient pu éteindre. Leurs parens, leurs amis les accueillirent avec transport ; les Grands eux-mêmes leur donnerent à l'envi des marques publiques d'estime & d'affection , dans le dessein d'accroître le dépit du Marquis de Pombal, à qui la place de Premier Ministre dont il étoit toujours revêtu, rendoit ces mortifications encore plus sensibles.

Malgré la soif de dominer dont il étoit dévoré plus que jamais, il auroit dès-lors renoncé à tous ses Emplois ; mais la Reine voulut qu'il continuât du moins pendant quelque temps à en remplir les fonctions , & qu'il vînt chaque jour au Palais recevoir ses ordres. C'est-là qu'en butte aux mépris d'une Cour dont jusqu'alors il avoit semblé être l'idole, son plus cruel supplice étoit de voir l'estime particuliere que la Reine affectoit d'avoir pour D. Ayres de Saà & Mello. Elle écoutoit avec plaisir ses conseils, les suivoit de préférence, &

se servoit de son organe pour faire part aux autres Ministres de ses volontés.

Un des premiers soins de cette sage Princesse, fut de remettre les choses dans l'état où elles étoient avant l'indigne abus qu'avoit fait Carvalho du pouvoir sans bornes que le Roi son Pere lui avoit confié. Ce Ministre Despote, dont les caprices étoient l'unique loi, avoit tout interverti dans l'ordre judiciaire. Il avoit dépouillé les anciens Tribunaux de leur Jurisdiction, pour en revêtir de nouveaux qui, plus dociles à ses impulsions, pouvoient mieux servir ses desseins. Tel étoit entr'autres ce fameux Tribunal destiné par le Ministre à mettre à l'Autorité Pontificale des bornes jusqu'alors inconnues, & à l'examen duquel devoient être d'abord soumis tous les Papiers relatifs à la Nonciature. La IV. Reine l'abolit, rendit solennellement *La Reine rend aux Tribunaux leur première autorité,* au Nonce tous les droits anciennement attachés à sa place, & voulut que le premier usage qu'il en feroit fût de sévir contre deux des plus chers confidens de Carvalho. C'étoient deux Religieux dont il a déjà été question dans cet Ouvrage, D. Emmanuel de Mendoza Supérieur-Général des Bénédictins, parent & ami

intime du Ministre, & le P. François de Manfilha Provincial perpétuel des Dominicains. Ces deux Moines, que le crédit de leur Protecteur avoit rendus tout-puissans dans leur Ordre, ne se contentoient pas d'en vendre publiquement les Charges & les Dignités, au grand scandale de tous les gens de bien; quiconque osoit blâmer leur conduite, ou résister à leurs volontés, étoit sûr d'éprouver leur vengeance. Ils furent l'un & l'autre dépouillés de leurs Emplois. Nous avons vu qu'au titre de Supérieur de toutes les Maisons de son Ordre dans le Royaume, Manfilha en avoit joint un autre moins conforme sans doute à la sainteté de sa profession, mais infiniment plus lucratif, celui de Directeur des Vins de la Compagnie de Porto. Cette place lui valoit des sommes immenses, & ce ne fut pas celle dont la perte lui causa le moins de regrets.

On renouvela pour Mendoza un genre de punition, usité jadis dans les Cloîtres, & qui fournit une ample matière aux plaisanteries des Courtisans. On le relégua dans un petit Couvent de Province, où les plus humbles fonc-

tions de la vie monastique devoient être son partage , & où il lui fut enjoint d'assister une fois par semaine à une leçon qu'on lui feroit sur le catéchisme. Cette peine , sous une apparence de modération & de douceur , étoit peut-être la plus cruelle qu'on pût infliger à ce Moine altier & ambitieux , honoré du titre de Grand-Aumônier du Roi , accoutumé à voir ses inférieurs plier sans résistance sous ses volontés , & à disposer , au gré de ses caprices , de tous les biens de son Ordre.

Le Nonce traita avec la même rigueur , ou plutôt avec la même justice , la Mere Donna Marie-Magdelaine sœur du Ministre , & Supérieure-Générale de toutes les Maisons des Dominicaines de Lisbonne. Il y avoit long-temps que les infortunées soumises à son gouvernement gémissaient sous son odieux despotisme ; mais la crainte de s'exposer au ressentiment du plus implacable des hommes les avoit forcées d'étouffer leurs plaintes. Elles osèrent enfin les faire entendre , & furent écoutées. On dépouilla la Mere Magdelaine d'une autorité dont elle avoit fait un si étrange abus.

Le Provincial des Franciscains eut le

même fort. Il étoit frere de l'Evêque de Béja Précepteur & Confesseur du Prince du Bréfil : ils eurent tous les deux ordre de quitter la Cour.

Le Nonce déposa encore quelques autres Supérieurs élevés à ces places, non par leurs vertus ou leurs talens, mais par la faveur du Ministre qui récompensoit ainsi les services de ses créatures. Il y avoit peu de Communautés où des esprits entreprenans, ennemis du joug monastique, ne se fussent emparés du gouvernement, pour vivre à leur mode, & se venger de ceux qui, par leur exactitude à remplir les devoirs de leur état, sembloient être de tacites mais importuns censeurs de leur conduite. L'élection de nouveaux Supérieurs, plus conforme aux regles de l'Eglise, rétablit dans la plupart de ces Maisons la discipline & la régularité.

On rendit aux Missionnaires & aux Peres de Saint-Philippe le libre exercice des fonctions de leur ministere. Les derniers sur-tout avoient été cruellement persécutés par Carvalho qui avoit poussé la vexation jusqu'à faire fermer leurs Eglises. Une haine si furieuse n'avoit pas une cause proportionnée à ses ter-

ribles effets. Un de ces Peres avoit eu l'imprudence, lors du Tremblement de Terre de 1755, de blâmer quelque nouveau Règlement publié par le Marquis de Pombal. Ce Ministre en avoit conservé un vif ressentiment, & avoit enveloppé dans ses projets de vengeance tous les Confreres du prétendu coupable. Les Peres de Saint-Philippe avoient gagné, sous le Regne de Jean V, un procès important : Pombal obtint qu'il seroit revu, & fit tant par ses intrigues, que ces infortunés Religieux furent condamnés à une restitution de 200,000 cruzades, ce qui les ruina sans ressource. Il ne les avoit pas toujours ainsi traités en ennemis. Dans le temps que, tourmenté par son ambition, il cherchoit à la Cour des appuis & des protecteurs, l'estime singuliere que Jean V faisoit de ces Peres l'avoit engagé à cultiver avec soin leur amitié; mais il ne s'en souvint plus dès qu'il fut en place.

Aussi-tôt que la rupture avoit été décidée entre la Cour de Lisbonne & le Saint Siege, Carvalho avoit ordonné qu'on effaçât du Calendrier Portugais le Pape Grégoire VII, Saint Ignace de

Loyola, Saint François Xavier, & Saint François de Borgia; le premier, pour avoir défendu avec trop de chaleur les droits & l'autorité de l'Eglise; & les trois autres, parce qu'ils avoient été Chefs ou Membres d'une odieuse Société. La Reine, non-moins jalouse de signaler les commencemens de son Regne par sa piété que par sa bienfaisance & sa justice, se hâta de replacer au rang des Saints ces noms chers à la Religion, que l'Eglise elle-même avoit inscrits dans ses Fastes, & qu'un impie & ridicule acharnement avoit pu seul en ôter. Elle fit encore déclarer nuls par le Nonce plusieurs mariages que Carvalho, guidé par ses vues particulières, avoit forcé divers Seigneurs de contracter.

Après avoir ainsi rétabli dans tous ses droits le Tribunal de la Nonciature, Marie travailla à rendre au Parlement son ancienne Juridiction. Dans cette vue, elle supprima le Tribunal de l'Inconfiance, créé par le Marquis de Pombal pour juger les crimes de lèse-majesté, & composé de personnes dévouées sans réserve aux volontés de ce Ministre. Cette suppression priva le Cardinal d'Acunha de l'autorité dont il

étoit revêtu , en qualité de Chef fuprême de la Juſtice. A cette éclatante Dignité, ce Prélat en joignoit une autre dont tout le monde s'attendoit qu'il feroit de même inceſſamment dépouillé : c'étoit celle de Grand - Inquiſiteur , poſſédée autrefois par l'Infant D. Joſeph. Ce Prince, ainſi que ſon frere l'Infant D. Antoine , étoit demeuré juſqu'alors dans l'affreux défert de Boſſaco , où nous avons vu que les intrigues de Carvalho les avoient fait reléguer ; mais la Reine les avoit rappelés à la Cour, & on ne doutoit pas qu'Elle ne leur rendît tous leurs Emplois. Cependant le Cardinal conſommé dans la politique, fit tête à l'orage, &, malgré des obſtacles ſans nombre, ſe maintint dans ſon poſte, qu'il conſerve encore.

Marie ne ſe contenta pas de ſupprimer l'odieux Tribunal de l'Inconfiance : Elle ſ'occupa du ſoin de réparer ſes injuſtices. Il avoit peuplé les Garniſons d'Amérique, d'Afrique & d'Aſie d'une foule de malheureux immolés aux ſoupons ou à la vengeance du Miniſtre. La Reine donna des ordres pour leur retour. Elle en fit expédier un particulier en faveur du célèbre Joſeph Siabra

de Sylva. Cet ordre, adressé au Gouverneur d'Angola, lui enjoignoit de briser sans délai les fers de cet illustre exilé, & de le traiter avec les égards dus à son mérite.

Dom Juan de Bragance, éloigné depuis si long-temps de sa Patrie, obtint enfin à cette époque la permission d'y rentrer. La Reine le rappela avec d'autant plus d'empressement, que ses profondes connoissances, fruits de son application & de ses voyages chez les Nations les plus éclairées de l'Europe, pouvoient le rendre plus utile à ses Concitoyens (1).

V. C'étoit beaucoup sans doute pour
tant de malheureux, d'avoir recouvré

*Sages
Régle-
mens de
la Reine.*

(1) Dom Juan de Bragance étoit alors à Vienne. L'Impératrice-Reine, qui avoit bientôt connu son mérite, avoit voulu se l'attacher, & lui avoit offert un Régiment. La crainte d'irriter Carvalho, le désir & l'espoir qu'il conservoit toujours de rentrer dans sa Patrie, l'avoient empêché d'accepter cette obligeante proposition. Marie-Thérèse avoit eu la bonté de se prêter à ses vues, & avoit daigné le recommander elle-même au Marquis de Pombal, qui ne lui avoit point répondu. Quelque temps après, elle fit demander à ce Ministre, par son Ambassadeur à la Cour de Lisbonne, les revenus des Commanderies de l'Ordre de Christ qui appartenoient à Dom Juan. Pombal promit de les envoyer par le premier Courrier; mais cette promesse demeura sans effet.

une liberté qu'ils n'osoient presque plus espérer : Marie ne crut pas que ce fût assez pour sa justice. Elle ordonna qu'ils feroient rétablis dans leurs Emplois, & remis en possession de tous leurs biens. Parmi eux se trouverent sept Magistrats, non-moins recommandables par leurs lumieres que par leur intégrité, & que la Nation vit, avec une satisfaction infinie, reprendre leurs importantes fonctions. Le Chevalier de Miranda à qui Carvalho avoit ôté l'Emploi de Lieutenant-Colonel, en fut amplement dédommagé par le Régiment de Cascaës que la Reine lui donna. Le Curé de Sainte - Elisabeth, contre qui le même Ministre avoit fait rendre une Sentence infamante, obtint des Lettres de réhabilitation conçues dans les termes les plus honorables. Il fut rappelé à la Cour, & rentra dans tous les droits de Citoyen dont il avoit été injustement dépouillé.

La Reine, toujours animée du même esprit de bienfaisance & d'humanité, fit démolir les horribles cachots où avoient été renfermés le Duc d'Aveiro & les autres Seigneurs complices de sa prétendue conjuration. Elle donna le même

ordre à l'égard des nouvelles prisons que le Marquis de Pombal avoit commencé à faire construire peu de temps avant la mort du Roi. Cette Princesse éclairée crut avec raison que ces odieux monumens de despotisme & de cruauté étoient moins propres à faire respecter la Puissance Souveraine, qu'à imprimer au nom Portugais une tache ineffaçable.

Elle ordonna encore que l'administration des revenus de la Patriarcale, réunie par Carvalho à celle des Finances, en feroit de nouveau séparée, & remise comme auparavant entre les mains du Chapitre.

On conçoit aisément l'effet que durent produire sur l'esprit du Marquis de Pombal des changemens si contraires à ses vues. En voyant ainsi renverser ses établissemens les plus chers, il craignoit, avec beaucoup de fondement, qu'on ne laissât subsister aucun de ceux qu'il avoit pris tant de soin à former, & que leur chute ne fût bientôt suivie de celle de ses meilleurs amis. Déjà dépouillé du pouvoir sans bornes dont il avoit joui pendant si long-temps, il ne pouvoit se dissimuler qu'il touchoit au moment où il devoit l'être encore

de ses nombreux & brillans Emplois. Jamais Sujet n'en avoit réuni de plus honorables tout ensemble & de plus lucratifs. Il étoit Conseiller d'Etat, Surintendant-Général des Finances & de la reconstruction de Lisbonne, Protecteur de la Compagnie des Vins de Porto, Lieutenant-Général de Sa Majesté pour la visite & la réforme de l'Université de Coimbre, Chef de toutes les Troupes Portugaises, Secrétaire d'Etat des Affaires du Royaume, Premier Ministre pour l'expédition générale des Affaires, possesseur de plusieurs Commanderies de l'Ordre de Christ, &c. &c.

La Reine commença par lui ôter la VI.
 Surintendance générale des Finances. *Carvalho*
 Cette Princesse trouva dans ses coffres *commen-*
 quarante-huit millions de cruzades, & *ce à être*
 trente millions dans la caisse des Décimes. *dépoüillé*
 Il semble d'abord qu'une somme aussi *de ses*
 considérable dût faire honneur à l'Ad- *princi-*
 ministration de Carvalho ; mais elle ne *paux*
 servit qu'à aigrir encore davantage les *Emplois.*
 esprits contre ce Ministre, en mettant
 dans tout son jour la fausseté des pré-
 textes qu'il ne cessoit d'alléguer depuis
 seize ans pour se dispenser de payer les
 appointemens des personnes attachées

à la Cour, & les pensions accordées par l'Etat aux veuves & aux enfans des Officiers morts à son service. Peu touché de la misère où sa dureté les réduisoit, il répondoit constamment à leurs sollicitations qu'il n'y avoit point de fonds dans le Trésor.

Pombal eut bientôt une nouvelle mortification. Nous avons vu l'intérêt secret, mais très-vif qu'il prenoit à la guerre inexplicable que se faisoient en Amérique les Espagnols & les Portugais, avec quel soin il travailloit à la prolonger, malgré les vœux de la plus saine partie de la Nation. La Reine fit faire à la Cour de Madrid des propositions d'accommodement, & pour en prouver la sincérité, elle commença par rappeler les Troupes qui étoient sur les Frontières. Elle écrivit au Roi Catholique son oncle une Lettre affectueuse, où elle lui témoignoit l'ardent désir qu'elle avoit de voir renaître la bonne intelligence entre les deux Couronnes. Elle s'en remettoit à lui pour le rétablissement de la paix, & blâmoit ouvertement la conduite qu'on avoit tenue jusqu'alors; conduite, disoit-elle, qu'il ne falloit attribuer qu'aux desseins impénétrables du Ministre.

Tant de fujets de mécontentement accroissoient chaque jour le dépit de Carvalho , qui commença à s'occuper sérieusement des moyens de faire la retraite la plus honorable qu'il lui seroit possible. Il craignoit avec raison que , pour peu qu'il différât , la fureur du Peuple ne se portât contre lui à de funestes excès. Déjà , plus d'une fois les cris répétés de *Meure le Tyran* avoient frappé ses oreilles. Son médaillon placé aux pieds de la Statue du Roi avoit été couvert de boue , & il avoit fallu y mettre des gardes pour empêcher qu'on ne l'enlevât avec ignominie. Mais les outrages d'une multitude , toujours extrême dans ses mouvemens , n'étoient pas ce qui lui causoit le plus d'inquiétude & d'alarmes. Il avoit soulevé contre lui tous les Ordres de l'Etat. Grands , Nobles , Ecclésiastiques , tous avoient presque également souffert de ses injustices & de ses violences , & quoique leur ressentiment éclatât moins au dehors , il n'en étoit que plus profond & plus dangereux. Leur libre accès auprès du Trône les mettoit à portée d'y faire entendre leurs justes plaintes , & la Reine avoit , dès le premier jour , accueilli

avec bonté celles de tous ses Sujets contre leur commun oppresseur.

VII.

*Il donne
sa démission.*

Ces considérations suffisoient sans doute pour déterminer le Marquis de Pombal à hâter le moment de sa retraite ; mais on ne lui laissa pas la liberté de délibérer plus long-temps. On lui insinua qu'il falloit donner sa démission & quitter incessamment la Cour. En conséquence il demanda à la Reine la permission de se retirer à sa Terre de Pombal, pour y terminer paisiblement ses jours, loin du tumulte & de l'embarras des affaires. Cette permission lui fut sur le champ accordée par un acte conçu en termes plus honorables qu'il ne devoit naturellement s'y attendre. La Reine lui conserva les appointemens de Premier Secrétaire d'Etat, & y joignit la Commanderie de Saint-Jacques de Lanuzho de l'Ordre de Christ. (*Voyez Pièces justificatives N.º XI.*)

VIII.

*Joie universelle
que cette
nouvelle
cause à la
Nation.*

Cette nouvelle causa à tous les Portugais une joie inexprimable. La Nation respira en voyant enfin briser le joug de fer sous lequel la tenoit assujettie depuis tant d'années un Despote qui ne respectoit ni Lois Divines ni humaines, & accoutumé à se faire un jeu des droits les plus saints

de l'humanité. Elle espéra trouver le dédommagement de ce qu'elle avoit souffert pendant ce long & odieux Ministère, dans le Gouvernement d'une Reine également juste & bienfaisante, qui avoit signalé les premiers jours de son Administration par des traits si éclatans de modération, de clémence & d'équité, & dont toutes les actions annonçoient un ardent désir de faire oublier à ses Sujets leurs calamités passées.

La retraite de Carvalho ne fut un événement désagréable que pour le petit nombre des favoris de ce Ministre qui, imbus de ses principes, & fidèles imitateurs de sa conduite, n'avoient fait servir la portion d'autorité qu'il leur avoit confiée, qu'à fouler les Peuples, & à satisfaire leurs caprices, leur ambition & leur cupidité.

Après avoir donné sa démission, & IX.
remis en d'autres mains les papiers rela- *Retraite*
tifs à son Ministère, Pombal disposa tout *de Car-*
pour son départ prochain, & quitta, *valho à*
deux jours après, Lisbonne, avec sa *sa Terre*
femme & sa famille. La Reine voulut *de Pom-*
bien lui permettre de se faire escorter
pendant son voyage par sa garde ordi-
naire, pour le mettre à l'abri des insul-

tes de la populace. L'événement prouva combien cette précaution étoit nécessaire. Le jour même du départ du Ministre, cette multitude irritée de voir échapper sa personne à sa vengeance, chercha à s'en dédommager sur son Hôtel. Elle tenta d'y mettre le feu, & y auroit réussi, si le Gouvernement n'eût fait marcher des Troupes pour dissiper ces furieux. Carvalho arrivé à Pombal, renvoya son escorte, & comme il n'avoit point dans cette Terre de maison qui lui appartînt, il se logea dans celle du Comte de Caglietta.

L'aîné de ses fils, Comte d'Oeyras, demeura seul à Lisbonne. Son caractère le faisoit regarder avec indifférence des deux Partis, qui le jugeoient également incapable & de les servir [& de leur nuire. On crut d'abord qu'on lui ôteroit sa place de Président du Conseil; mais la Reine voulut qu'il continuât à en remplir les fonctions jusqu'au temps où la Loi prescrivoit de lui donner un successeur. Il n'en fut pas de même de son frere, le Comte de Redinha, Gentilhomme de la Chambre; il eut ordre de quitter la Cour avec son pere.

Ainsi dépouillé des titres éclatans qui, pendant plus de vingt années, avoient fixé sur lui les regards de toute l'Europe, réduit désormais à la condition de simple particulier, il semble que Carvalho n'eût plus rien à attendre de la renommée, & que son nom dût demeurer enseveli dans l'asile obscur qu'il s'étoit choisi. Mais ce qui est arrivé à tant d'autres Ministres non-moins puissans que le Marquis de Pombal, & déplacés comme lui avant le terme de leur carrière, n'a point eu lieu pour celui dont nous écrivons l'Histoire. Jeté par la destinée hors de la route commune, il a joui jusqu'à la fin de cette singulière prérogative. Sa célébrité l'a suivi jusque dans sa retraite. Déjà plus de cinq ans se sont écoulés depuis qu'il vit éloigné de la Cour & des affaires; & loin que cet éloignement ait éteint ou refroidi la curiosité du Public, de nouveaux événemens l'ont rendu plus que jamais l'objet de l'attention universelle. Ce sont ces événemens qui nous restent à raconter; &, indépendamment de l'impartialité dont nous avons fait jusqu'ici profession, les égards que nous devons aux personnes qu'ils intéressent, feront pour nos Lecteurs un sûr garant

de l'exaëtitude de nos recherches & de la fidélité de notre récit. Les faits publics en formeront la bafe ; quelques circonftances-moins connues, mais non moins certaines, leur ferviront de preuves & de développemens : heureux, fi placés à une plus grande diftance du temps où ils fe font paffés , un voile politique ne nous en cachoit pas les détails les plus curieux !

X. Pombal eut bientôt dans fa retraite

*Les di-
vers Em-
plois de
Carvalho
font par-
tagés en-
tre plu-
sieurs per-
sonnes
refpecta-
bles.*

la douleur d'apprendre que la Reine avoit partagé entre fes rivaux les nombreux Emplois que fon ambition avoit réunis. Le Public n'étoit pas encore d'accord fur le choix de fon fuccelfeur dans le Miniftère des Affaires du Royaume. Les uns croyoient que ce choix ne pouvoit regarder qu'Ayres de Saà , pour qui la Reine avoit , comme nous l'avons dit, une eftime & des bontés particulières. D'autres le faisoient tomber fur Oliveira Leitao , Secrétaire du Roi Dom Pedre. Ils fe tromperent tous dans leurs conjectures. Marie nomma à cette Place importante le Vicomte de Villeneuve de Cerveira , Gentilhomme de la Chambre du feu Roi , & qui réuniffoit au plus haut degré toutes les qualités néceffaires

à un Premier Ministre. Ce Seigneur étoit fils de l'infortuné Vicomte de Ponte-Lima (1) dont nous avons parlé au Livre Septieme de cette Histoire, & que son importune probité avoit rendu, comme tant d'autres, victime de la haine & de la vengeance de Carvalho.

Ce choix fut reçu par la Nation avec des applaudissemens universels. Elle fonda dès-lors sur les talens & les vertus du nouveau Ministre de vastes espérances que le temps a réalisées. La sagesse & la douceur de son Administration, les utiles Réglemens qui l'ont signalée, ont assuré au Vicomte de Cerveira, encore aujourd'hui à la tête de la Monarchie, les plus flatteuses récompenses qu'un

(1) C'est sous ce nom, plus que sous celui de Vicomte de Villeneuve de Cerveira, que ce Seigneur a été connu en Portugal, quoique ce dernier soit le vrai titre de sa Maison qui est une des plus illustres & des plus anciennes du Royaume. L'erreur du Peuple à cet égard vient de ce que les Cerveira ont été de temps immémorial Seigneurs & Grands Alcades de Ponte-Lima. Le Ministre actuel est le quatorzieme Vicomte de Villeneuve, & les Portugais attachent à ce titre une si haute considération, que le Roi d'Espagne Philippe IV ayant proposé aux Seigneurs de cette Maison de leur donner le titre de Comte, ils remercièrent ce Prince, & ne voulurent point quitter le leur.

Sujet puisse attendre de ses travaux ; l'estime & la confiance de son Maître , & l'amour & la reconnoissance de ses Concitoyens.

Les Portugais apprirent avec la même satisfaction que la Reine avoit donné au Marquis d'Angeya la Surintendance générale des Finances , & celle de la reconstruction de Lisbonne au Comte de Ponte , distingué par ses lumieres & son zele pour le bien public. Les deux Secrétaires d'Etat, Dom Martin de Melo & Castro , & Ayres de Saà & Melo , furent confirmés dans leurs Emplois , & conserverent les départemens , le premier de la Marine , & le second des Affaires Etrangères.

La Reine continua les jours suivans à remplir les premiers Postes de la Monarchie par des choix peu conformes aux anciennes vues & aux sentimens actuels de Carvalho. Le Prince Dom Juan de Bemposta fils de l'Infant Dom François-Xavier , fut fait Grand-Maître de la Maison de Sa Majesté , & la Marquise Aja sœur du Vicomte de Villafior , sa première Dame d'honneur. On ôta au Cardinal d'Acunha la Présidence du Tribunal suprême de Grace & de Justice , & on la donna, avec les pouvoirs les plus étendus,

étendus, au Comte de Valdereis Gentilhomme de la Chambre, que de rares connoissances, & une intégrité peut-être encore plus rare, rendoient digne plus que personne de cette éminente Dignité.

Dom Juan d'Almada frere du Commandeur, jouissoit à Porto, depuis la fédition de cette malheureuse Ville, d'une autorité presque sans bornes, & l'exerçoit avec le plus odieux despotisme. Il étoit tout à la fois Président du premier Tribunal de la Province, & Commandant Général des Troupes, au grand mécontentement de tout le Militaire qui, de simple Cadet dans un Régiment, l'avoit vu rapidement porté à ce haut point d'élévation. La Reine le dépouilla de ces deux Emplois, dont le premier fut donné au frere du Comte de Caglieta, Seigneur d'une prudence consommée & d'une probité à toute épreuve; & le second à Dom Emmanuel de Menezès, de la Maison de Marialva : Dom Joseph-François de Mendoza, des Comtes de Valdereis, Doyen de la Patriarcale, & qui à beaucoup d'esprit naturel joignoit un savoir profond, fut nommé Réformateur & Président de l'Université de Coimbre.

Lorsque la Reine eut appris que son ancien Confesseur & Précepteur, le P. Timothée Oliveira, vivoit encore, quoiqu'affoibli par l'âge & par tout ce qu'il avoit souffert dans son affreuse prison, elle lui fit dire avec bonté qu'elle seroit bien aise de le revoir, & il lui fut présenté au sortir de l'Eglise. L'ame compatissante de cette Princesse fut vivement attendrie de l'état où elle vit cet infortuné vieillard : elle eut avec lui un entretien d'un quart d'heure, & lui dit en le quittant qu'elle l'enverroit chercher quelquefois.

XI.

Le Marquis d'Alorna & les trois freres Tavora obtiennent, avec la liberté, la permission de se justifier.

Quoique les ordres qu'avoit donnés Marie, dès le premier jour de son avènement au Trône, d'ouvrir les prisons d'Etat, s'étendissent indistinctement à tous ceux qui y étoient renfermés, quelques-uns cependant n'avoient pas voulu profiter de la grace qui leur étoit offerte. Le Marquis d'Alorna, sa femme, Dom Juan-Gaspard, Dom Emmanuel, & Dom Nugno de Tavora, freres du malheureux Marquis Dom François (1),

(1) Nous continuons à donner aux Seigneurs de la Maison de Tavora le titre de *Dom*, quoique l'Auteur nous assure, dans une Note, qu'ils n'en jouis-

avoient refusé obstinément de quitter leurs fers , & demandoient avant tout d'être jugés selon les Lois du Royaume. Cette juste demande fut accueillie par Sa Majesté avec la faveur qu'elle méritoit. La Reine donna ordre à ces Seigneurs de sortir de prison , de s'éloigner de vingt lieues de la Cour , & y joignit la promesse de faire travailler sans délai au Jugement qu'ils sollicitoient. Ils sortirent en effet le 31 Mars ; & Marie forma sur le champ , pour examiner les accusations portées contre eux , un Tribunal composé des trois Juges , Romain-Joseph , Emmanuel-Joseph de Sama , & Joseph-Albert Leitao , du Procureur - Général Joseph de Souza & Vasconcelos fils du Comte de Castel Melhor , & de l'Avocat

sont pas en Portugal , où l'on est à la vérité bien plus scrupuleux que par-tout ailleurs sur les qualifications. Plusieurs autres Familles , revêtues comme celle de Tavora de la Grandesse , sont , nous dit-il , dans le même cas. Il n'y a que les femmes à qui personne ne refuse le titre de *Donna*. Le seul rejeton qui reste aujourd'hui de l'illustre Maison de Tavora est Donna Juanna , née le 14 Novembre 1747 du Marquis Dom Louis & de sa femme Donna Theresa fille du Comte d'Albor : Donna Juanna est par-là unique héritière des deux Maisons de Tavora & d'Albor.

Enferrabodès. Nous verrons plus bas quel fut le résultat de cet examen.

Cependant on faisoit pour le Couronnement de la Reine de magnifiques préparatifs, dont le détail n'entre point dans notre plan, & nous écarteroit trop de notre objet. Nous dirons seulement que les fêtes extraordinaires auxquelles cette solennité donna lieu, furent des preuves non-équivoques de l'alégresse inexprimable qu'éprouva la Nation, en voyant enfin succéder au Despotisme oppresseur du Marquis de Pombal une Administration plus régulière & plus douce. Mais avant le jour fixé pour cette cérémonie, on enleva, par ordre du Gouvernement, le superbe Médaillon de Carvalho, placé aux pieds de la Statue du feu Roi. La haine des Portugais contre ce Ministre, qui devenoit à chaque instant plus animée & plus furieuse, les déclamations continuelles, les satires sanglantes qu'on se permettoit sans scrupule contre sa personne, les fréquens outrages dont son image étoit l'objet, firent craindre avec raison que le Peuple ne se portât dans cette circonstance à de nouveaux excès. Pour prévenir même le désordre que cet enlèvement auroit

XII.

*Le Gouverne-
ment fait
enlever
le Mé-
daillon
de Car-
valho.*

pu occasionner s'il s'étoit fait en plein jour , la Reine ordonna qu'on prît pour ôter ce Médaillon le temps de la nuit. On le remplaça par les Armes de la Ville.

Cet événement fut un nouveau sujet de triomphe pour les nombreux ennemis de Carvalho. Ils le regarderent comme un présage certain des peines plus graves que l'équité de la Reine réservait à ce Ministre détesté, & se flatterent que pour donner plus d'éclat à sa condamnation, cette Princesse alloit le faire juger pendant les fêtes même de son Couronnement. Mais soit que Sa Majesté crût devoir différer la punition jusqu'à ce qu'elle eût interrogé le coupable sur quelques points importants, soit qu'elle eût égard à son âge avancé, à l'estime & aux bontés dont l'avoit honoré le Roi son Pere, soit enfin qu'elle ne fût déterminée que par sa clémence naturelle, ces conjectures ne furent point réalisées.

La Reine fut couronnée le 3 de Mai avec les cérémonies prescrites par les Lois du Royaume. On assure que les dépenses faites à cette occasion se monterent à deux millions de cruzades. Mais

ce qu'il y eut dans cette solennité de plus digne de fixer notre attention, fut l'éloquent Discours qu'adressa à la Reine le Conseiller François Coelho de Silva. Ce Discours, qui renferme un parallèle touchant de l'état déplorable où la tyrannie du Marquis de Pombal avoit réduit la Monarchie, avec les heureux commencemens du regne actuel, mérita à son Auteur les applaudissemens de toute la Nation. Nous aimons à penser que nos Lecteurs n'en porteront pas un autre jugement. (*Voyez Pieces Justificatives N.º XII.*)

Marie avoit signalé l'époque de son avènement au Trône par des actes de clémence & de justice ; elle voulut que ses bienfaits gravassent à jamais dans le cœur des Portugais celle de son inauguration. Elle crut sur-tout qu'elle devoit à la Noblesse, objet particulier de la haine & de l'oppression de Carvalho, plus de dédommagemens & de faveurs. En conséquence, elle accorda à divers Membres de cet Ordre illustre, persécutés par ce Ministre, dont la jalousie les avoit éloignés de la Cour & tenus dans un abaissement indigne de leur naissance, de nouveaux honneurs & de

nouvelles pensions. Dom Juan de Bragança fut déclaré Duc de Lafoens, & remis en possession de tous les biens & Commanderies de sa Maison. D. Michel de Mélo fut fait Duc de Cadaval; le Comte de Vidiguerra, Marquis de Nizza; D. Joseph de Portogallo, Comte de Lumiares; D. Joseph Mascarenhas, Comte d'Obidos; D. Salvador Correa de Sà, Vicomte d'Asséca; D. Antoine d'Almeida fils du Marquis de Lavradrio, Comte d'Avintes; D. Pedre d'Almeida fils du Marquis d'Alorna, Comte d'Assumar, & D. François Furtado de Mendoza, Vicomte de Barbacena. Les fils aînés des Comtes de Saint-Payo, de Saint-Laurent, de Saint-Michel, de Rezende, de Redondo, de Villanuova, de Villafior & du Vicomte de Cerveira obtinrent le titre de leur pere. Sa Majesté donna à D. Fernando de Mélo deux Commanderies & la Charge de Grand-Veneur; à D. Philippe de Souza Calharis, celle de Capitaine des Gardes & les Commanderies de sa Maison; plusieurs autres Commanderies aux Marquis de Marialva & d'Alvito, au Comte de Virimiero, à D. Joseph de Camera Continho, & au frere du Comte de Rezende.

XIII.
Promo-
tion de
plusieurs
Grands
du
Royaume

Les Marquis de Pensalva & de Nizza ; les Comtes de Catanheda , d'Arcos , d'Atalaya , de Valdereis , de Saint-Laurent & de Povolide furent nommés Gentilshommes de la Chambre , & le Comte de Ponte , Grand-Maître de la Maison du Roi.

La nouvelle de cette Promotion , portée au Marquis de Pombal dans sa retraite , lui causa un violent chagrin ; mais la faveur dont continuoît de jouir à la Cour son fils le Comte d'Oeyras , qui , en qualité de Président du Conseil , avoit reçu le serment prêté à leur Sacre par le Roi & la Reine , fut pour lui un puissant motif de consolation. Cependant un bruit qui se répandit les jours même qu'on avoit fixés pour les fêtes du Couronnement , vint bientôt renouveler

XIV. toute sa douleur. On apprit que l'Espagne avoit enlevé au Portugal l'Isle de Sainte-Catherine. Les détails de cet événement exciterent la surprise & l'indignation universelle. Les ennemis avoient à peine débarqué dans l'Isle , que le Gouverneur D. Antoine-Charles Furdado , & la Garnison composée à peu près de quatre mille hommes de Troupes réglées , avoient pris honteusement la

Prise de l'Isle de Sainte-Catherine & de la Colonie du Saint-Sacrement , attribuée à Carvalho.

fuite, & abandonné, fans coup férir, les Places qu'ils étoient chargés de défendre. Tous les reproches tomberent d'abord fur la conduite du Gouverneur; mais on découvrit bientôt que cette fuite précipitée, ou plutôt cette lâche défection, avoit été concertée avec le Marquis de Pombal lui-même, qui, pour ses fins particulieres, avoit voulu livrer l'Isle aux Espagnols.

Quelles pouvoient être les raisons d'une politique si contraire aux vrais intérêts de la Nation? c'est ce qu'il n'est pas facile de deviner. Les troubles de l'Amérique, secrètement fomentés par Carvalho, avoient été dès leur origine, pour les spéculateurs, une énigme inexplicable: la découverte dont nous venons de parler donna naissance à de nouvelles conjectures, & aigrit plus que jamais tous les esprits contre la personne & l'odieuse administration de Pombal.

L'indignation générale fut portée à son comble, lorsqu'on apprit que l'importante Colonie du Saint-Sacrement s'étoit également rendue sans résistance le 4 de Juin, quoiqu'abondamment pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour une vigoureuse défense. Une Garnison

de mille hommes de Troupes choisies cent vingt-quatre canons ou mortiers de tout calibre, environ huit cents barils de poudre, devoient sans doute faire espérer qu'elle tiendrait plus long-temps. On répandit encore dans le Public que le Gouverneur de la Colonie avoit reçu de Carvalho des ordres secrets de ne point se défendre.

Il arrive souvent qu'un Historien, dans l'impossibilité de lever aux yeux de ses Lecteurs le voile mystérieux qui enveloppe les intrigues des Cours & les opérations des Cabinets, tâche de suppléer à la certitude par des probabilités, & cherche dans ses conjectures la cause cachée des événemens qui le frappent. Mais qui osera se flatter, dans cette circonstance, de pénétrer les motifs d'une conduite toute irrégulière, de saisir la liaison & l'ensemble d'une suite d'actions presque toujours contradictoires? On a pu voir, dans le cours de cet Ouvrage, combien de fois Carvalho porta dans son Administration ce caractère d'inconséquence & d'obscurité, soit qu'on doive l'attribuer au nombre de ses projets, & sur-tout au peu de soin qu'il avoit de les digérer; soit qu'il faille

en rejeter la faute sur la confusion naturelle de ses idées, & l'inquiétude de son esprit ; soit enfin qu'on doive en faire honneur à la profondeur de sa politique. Mais, ainsi que nous l'avons remarqué, jamais il ne fut plus inexplicable que dans cette demi-rupture avec l'Espagne.

La cessation de ces singulieres hostilités, les avantages que retira la Cour de Lisbonne du Traité qui les termina, devinrent pour le Public un nouveau sujet d'étonnement. On chercha vainement à concilier la fierté Espagnole, les justes prétentions du Ministère de Madrid avec sa condescendance pour une Puissance inférieure dont il avoit réellement à se plaindre, & qui, dans cette occasion, avoit été la première à demander la paix. C'est ce qui fit croire alors assez généralement qu'il y avoit dans le Traité des articles secrets dont on vouloit dérober la connoissance à la Nation.

Quoi qu'il en soit, Carvalho, instruit de la double perte que venoit de faire le Portugal, & du soulèvement général qu'avoit excité contre lui cette fâcheuse nouvelle, ne vit pas sans une

vive douleur exposer ainsi au grand jour ses coupables desseins contre une Monarchie qu'il se vantoit d'avoir élevée au plus haut point de prospérité & de grandeur. Plongé dans une mélancolie profonde, en proie à des craintes trop bien fondées, déchiré sans doute par ses remords, il affectoit en vain de paroître tranquille. Ses discours déceloient bientôt le trouble de son esprit & l'agitation de son ame. Il chercha au sein de la Religion des consolations qu'il ne pouvoit plus espérer du monde. Il se livra à des pratiques de dévotion qu'il avoit jusqu'alors fort négligées ; il commença à faire d'abondantes aumônes, & à fréquenter assidument l'Eglise & la Maison des Religieux Observantins. Il tâchoit dans leurs pieux entretiens d'oublier ses chagrins ; mais les nouvelles qu'il recevoit sans cesse de la Cour ne lui en laissoient pas le temps.

XV.

Justification publique du Marquis d'Alorna & des trois freres Tavora.

Il fut sur-tout vivement affecté des deux Décrets qui déclaroient innocens & rétablissoient dans tous leurs biens, honneurs & prérogatives le Marquis d'Alorna & les trois freres du feu Marquis de Tavora. (Voyez, *Pieces Justificatives* N.^o XIII, celui de ces deux actes con-

cernant le Marquis d'Alorna, & auquel le second est entièrement conforme.)

Ces Décrets furent rendus ensuite de la décision unanime des Juges que la Reine avoit chargés d'examiner les accusations formées contre ces quatre Seigneurs. Marie ne se contenta pas de leur rendre leurs premiers Emplois, elle y en ajouta de nouveaux. Des trois freres Tavora, deux obtinrent le grade de Maréchal de Camp, D. Nugno fut fait Gouverneur d'Evora, & D. Juan, Commandant d'Elvas & du Royaume d'Algarve; juste dédommagement de ce qu'avoient souffert ces deux illustres personnages, & récompense non-moins juste de leurs services & de leurs talens.

On se rappelle que ces Seigneurs avoient été arrêtés, sous le Ministère de Carvalho, pour le même motif qui conduisit au supplice leur malheureuse famille. Si leur sang n'avoit pas coulé sur le même échafaud, ils ne devoient en remercier que le Roi qui avoit mis des bornes aux barbares fureurs de son Ministre. La déclaration publique de leur innocence acheva de lever les doutes que conservoient encore quelques esprits sur l'irrégularité & l'injustice de

l'esprit du foible Monarque, qu'il réussit à en arracher l'ordre de le faire arrêter. Nous ignorons sur quoi portèrent ses accusations ; mais l'estime universelle dont jouissoit Enferrabodès avant sa détention, celle qu'il s'est acquise dans l'exercice de ses nouveaux Emplois, prouvent combien peu ces imputations étoient fondées.

XVII. Un personnage encore plus illustre, & non-moins cruellement persécuté, le respectable Evêque de Coimbre, obtint bientôt après la même faveur ou plutôt la même justice. La Reine, pleinement informée de son innocence, crut qu'il étoit de son devoir de lui rendre un témoignage authentique, & d'effacer de tous les esprits les impressions qu'y avoient pu laisser les odieuses calomnies dont ce Prélat avoit été l'objet. Dans cette vue, elle lui écrivit & lui ordonna de faire transcrire sur ses Registres une Lettre conçue dans les termes les plus affectueux & les plus honorables, & qui prouveroit seule combien l'auguste Princesse qui l'a soufcrite est digne par sa bienfaisance, par son amour pour ses Sujets, de leur tendresse & de leur reconnoissance. La fidé-

L'Evêque de Coimbre est déclaré innocent, & rétabli dans son Siege.

lité du Prélat envers ses Souverains n'y est pas moins louée que son zele & sa vigilance pastorale. (*Voyez Pieces Justificatives N.º XV.*)

Marie, après cette Lettre écrite, se fit apporter les Registres de l'Evêché de Coimbre, où étoit inscrite l'Ordonnance du Roi son Pere, qui déclaroit ce Siege vacant, & Dom Michel de l'Annonciation criminel de lèse-majesté. Elle daigna l'effacer de sa propre main, en présence du Secrétaire d'Etat le Vicomte de Villeneuve, & ordonna à ce Ministre d'écrire en son nom au Chapitre de Coimbre, pour lui faire part de cette radiation. (*Voyez Pieces Justificatives N.º XVI.*)

Le Pape se joignit à la Reine pour dédommager de ses longues souffrances un Prélat qui honoroit l'Episcopat par ses vertus & un zele vraiment Apostolique. Il écrivit à son Nonce d'aller en cérémonie visiter l'Evêque de Coimbre, de l'assurer de l'estime particulière qu'il avoit pour sa personne, & de la part qu'il prenoit à la justice que la Reine venoit de lui rendre.

Après des témoignages si éclatans, qui ne fera indigné de lire dans deux

Ouvrages modernes (1), que cet Evêque, traité par le Marquis de Pombal de Criminel de lèse-majesté & de Perturbateur du repos public, privé ignominieusement de son Siege, renfermé dans une horrible prison, n'étoit qu'un *fanatique* digne de son sort par ses téméraires entreprises & sa coupable résistance aux ordres de son Souverain ? Cette étrange assertion, si authentiquement démentie par les autorités les plus respectables, prouve le degré de foi que méritent certains Critiques qui ont avancé que notre Histoire n'étoit d'un bout à l'autre qu'un incroyable Roman. *Crimine ab uno disce.....* Nous ne nous arrêterons point à combattre une imputation suffisamment détruite par des faits incontestables & la conduite publique d'une grande Reine. Encore moins chercherons-nous à tirer ces injustes détracteurs d'une erreur volontaire & réfléchie : aveuglés par la passion, ils ferment trop obstinément les yeux à la lumière, pour que nous puissions espérer de les éclairer.

(1) Lettres sur l'état ancien & moderne du Portugal, & Annales Ecclésiastiques de Florence.

Dom Michel de l'Annonciation ne fut pas le seul Evêque que l'équité de Marie remplaça honorablement sur son Siege : ceux de Faro & de Saint - Louis du Maragnon furent rendus comme lui aux vœux de leurs Diocésains, & rétablis dans tous les droits de leur Dignité.

Ces actes de justice donnerent à tous ceux qui , sous le gouvernement de Carvalho , avoient été l'objet de ses calomnies & de ses persécutions , l'espoir de recouvrer un jour l'honneur que ce Ministre leur avoit enlevé. La Reine ne tarda pas à réaliser cette douce espérance. De nouveaux Décrets justifient la personne du Comte de Saint-Laurent , & la mémoire du Vicomte de Villeneuve de Cerveira, & du Comte d'Ega ci-devant Vice-Roi des Indes, morts l'un & l'autre dans les fers. Cette justification fut bientôt suivie de celle du Comte de Saint-Vincent neveu du Cardinal d'Acunha. Ce Seigneur avoit été dans un temps très en faveur auprès du Marquis de Pombal qu'il avoit utilement servi dans quelques circonstances ; mais ayant été fausement accusé d'avoir fait assassiner un Colonel de Milices dont on le supposoit jaloux,

XVIII.
Justification de plusieurs autres Seigneurs.

le Ministre, sans autre information, l'avoit exilé de la Cour, & relégué sur les Frontières d'Espagne. Il obtint enfin de prouver son innocence, fut rappelé à la Cour, & reprit auprès de l'Infante Donna Marianna, au service de laquelle il étoit attaché, l'exercice de ses fonctions. Deux Bas-Officiers & quelques-uns de ses Domestiques, arrêtés comme ses complices, furent élargis & déchargés de toute accusation.

1778. Quelque temps après revinrent en Portugal ces nombreux exilés de tout rang & de tout état, dont un Ministre ombrageux & vindicatif peuploit depuis tant d'années l'Afrique, l'Amérique & les Indes. La vue de ces malheureuses victimes de l'oppression & de la tyrannie souleva de nouveau la Nation contre leur persécuteur. La Reine les accueillit avec bonté, reconnut hautement leur innocence, & les rétablit dans tous leurs Emplois. Les gens de bien ne virent pas sans une vive satisfaction rendus enfin à leur Patrie tant d'illustres Citoyens, qui presque tous avoient par d'importans services mérité sa reconnoissance, & qu'un aveugle despotisme avoit pu seul en arracher. On publia par ordre

du Gouvernement une Lettre écrite de la Baye de Tous les Saints par le célèbre Joseph de Siabra de Sylva, en réponse à celle que lui avoit adressée le Secrétaire d'Etat D. Martin de Mélo, pour lui annoncer la fin de son exil. Cette Lettre, où Siabra peint d'une maniere touchante les injustices qu'il a essuyées & les maux qu'il a soufferts, nous a paru trop intéressante pour en priver nos Lecteurs. (*Voyez Pieces Justificatives N.º XVII.*)

Après les fatigues & les périls insépa-
rables d'une longue navigation, Siabra,
parti du lieu de son exil dans les pre-
miers jours d'Octobre 1777, arriva à
Lisbonne le 28 Août de l'année suivante.
Il y fut reçu avec un empressement
universel. Les Grands eux-mêmes alle-
rent à l'envi féliciter sur son retour un
homme dont ils honoroient le mérite,
& dont plusieurs d'entr'eux avoient par-
tagé la disgrâce. La Reine voulut le
voir, lui donna des marques particu-
lières d'estime & de bienveillance, &
ne négligea rien de ce qu'elle crut pro-
pre à lui faire oublier ses ma'heurs.

L'arrivée de ce Seigneur avoit été
précédée de celle des trois Infans, Dom

XIX:
*Arrivée à
Lisbonne
de Siabra
de Sylva,
& des
trois In-
fans, fre-
res natu-
rels du
feu Roi.*

Joseph, Dom Antoine & Dom Gaspard, oncles naturels de la Reine. Les deux premiers de ces Princes, rappelés immédiatement après la mort du Roi, du désert de Bossaco où le Marquis de Pombal les avoit tenus si long-temps confinés, étoient demeurés jusqu'alors à Coimbre avec leur frere D. Gaspard Archevêque de Brague. Leur retour dans la Capitale y causa une joie inexprimable. Ils y entrèrent au milieu des acclamations du Peuple, & reçurent de la Reine & de son auguste Epoux l'accueil le plus gracieux & le plus tendre. Marie se hâta de les rétablir dans tous les honneurs & prérogatives attachées à leur naissance; & quoiqu'il n'y eût aucun Décret publié pour leur justification, personne ne douta de leur innocence, assez clairement prouvée par leur conduite irréprochable avant & depuis leur exil.

Joseph Siabra, & son frere Luc qui entre autres Emplois avoit été dépouillé par Carvalho de celui de Secrétaire du Tribunal de la Supplique, avoient obtenu la permission de se justifier des crimes dont on les avoit accusés. Ils y avoient pleinement réussi, & deux

Décrets honorables donnerent à cette justification tout l'éclat dont elle étoit susceptible. (Voyez , *Pieces Justificatives N.º XVIII*, celui qui concerne Joseph, auquel la bienfaisante Marie joignit le brevet d'une pension de 400,000 reis.)

Dans le même temps que la Reine XX.
s'appliquoit avec tant d'ardeur à réparer les injustices du Ministère précédent, *Disgrace de quelques-unes des principales créatures de Carvalho.*
& donnoit à ses fidèles Sujets des marques si touchantes de sa bonté , elle éloignoit de son service quelques créatures du Marquis de Pombal, animées de son esprit, imbues de ses principes, & que leur conduite rendoit indignes des Postes éminens où la faveur seule de ce Ministre les avoit élevés. De ce nombre fut Saà Capitaine-Général & Gouverneur du Brésil, accusé de despotisme & de divers autres crimes. Il fut destitué, & exilé de la Cour.

Le Commandeur d'Almada, Ministre Plénipotentiaire en Cour de Rome, fut aussi privé de son Emploi ; mais, plus heureux dans sa disgrâce, il obtint une pension qu'il a toujours conservée.

Almada fut remplacé par le Commandeur Dom Henri de Menezès, depuis

Marquis de Lourical, qui a exercé jusqu'à présent cet important ministère, à la satisfaction mutuelle des deux Cours. Au moment où nous écrivons, il vient d'être nommé Ambassadeur en Espagne, au grand regret de la Cour & du Peuple Romain, à qui les vertus & les qualités aimables du Marquis de Lourical l'ont rendu également cher & respectable.

Le Commandeur d'Almada s'étoit toujours flatté qu'il ne seroit point déplacé. La nouvelle du départ de son successeur le plongea dans l'abattement & la consternation. Ses confidens cherchèrent à le consoler : quelques-uns d'entr'eux l'assurèrent qu'il pouvoit être tranquille, & qu'ils tenoient d'une devineresse que le Commandeur de Menezès n'arriveroit point en Italie. Le crédule & ambitieux Almada n'hésita pas à ajouter foi à cet étrange oracle : transporté de joie, il courut chez sa femme Flavia, & s'écria, en l'abordant : » Je suis encore » Ministre, je le ferai jusqu'à ma mort «. Cependant Menezès, en débarquant à Genes, avoit fait prendre les devants à l'Intendant de sa Maison, pour lui préparer le premier appartement du Palais de Saint-Laurent *in pane e perna*. L'arrivée

vée de cet Intendant , qui démentoit avec tant d'évidence la prétendue prophétie sur laquelle Almada avoit compté , lui causa une si furieuse colere , qu'il fit fermer à cet Officier les portes de son Hôtel. Celui-ci fut obligé de chercher un logement chez Joseph Péreira Santiago.

L'espoir qu'avoit conçu le Commandeur de conserver sa place n'étoit pas sans quelque fondement. Quoique la disgrâce du Ministre son parent & son protecteur dût lui annoncer que la sienne n'étoit pas éloignée , il étoit parvenu , à force d'instances , & grace aux recommandations d'un personnage respectable , à obtenir de la Reine qu'elle le confirmât dans son Emploi. Mais le Pape Pie VI ayant prié Marie de le rappeler , cette Princeesse qui avoit été mal instruite des sentimens de Sa Sainteté à l'égard d'Almada , nomma sur le champ un successeur à ce Ministre.

Du reste , pour diminuer son chagrin , Sa Majesté lui accorda , comme nous l'avons dit , une pension de quatre mille cruzades , & la permission qu'il lui fit demander d'établir son séjour à Venise. Almada n'en profita pas ; il changea d'avis & se fixa à Rome , où il se crut plus en

sureté contre les desseins de ses ennemis. Cependant il n'est pas entièrement tranquille : il craint sans cesse d'être empoisonné par quelque *Tiergaire* de la Société que son dévouement aux volontés de Carvalho lui a fait poursuivre avec tant d'acharnement. Cette crainte est le sujet ordinaire de ses entretiens avec ses domestiques, & sur-tout avec son favori le P. Monsanto qui lui rend de fréquentes visites dans sa maison de *Grotta Ferrata*, où il passe la plus grande partie de l'année.

La vie du Commandeur d'Almada a été semée de beaucoup d'événemens. Son nom est très-connu en Italie, & sur-tout à Rome, mais son caractère ne l'est peut-être pas autant. Il est né à Monfam en Portugal, d'un pauvre Gentilhomme, qui n'avoit pour vivre d'autre ressource que les appointemens de Colonel de Cavalerie. Le jeune Almada servit lui-même quelque temps dans cette Troupe; mais l'espoir de trouver plus d'avantages dans la carrière de l'Eglise que dans celle des Armes, le déterminâ bientôt à changer d'état. Les Jésuites jouissoient alors en Portugal d'un crédit presque sans bornes : Almada leur fit

assidument la cour , & se promettant tout de leur protection , il alla chercher à Rome quelque Bénéfice. Il en obtint effectivement un en 1740 , dont le revenu annuel étoit de trois cents écus Romains ; mais comme son pere ne lui donnoit d'ailleurs que vingt écus par mois , il étoit obligé de vivre avec une extrême économie. Il étoit réduit à un seul domestique , & à un très-petit appartement sur la Place Barberin.

La recommandation du P. d'Ebora , alors Ministre de Portugal , & depuis Evêque de Porto , le fit mettre par le Pape Benoit XIV , au nombre des Prélats Domestiques de sa Maison. Dans l'impossibilité de fournir aux dépenses qu'exigeoit de lui sa nouvelle Dignité , il eut recours à un Architecte Portugais , nommé Emmanuel d'Azévêdo , & cet obligeant compatriote lui prêta huit cents écus pour acheter un carrosse & des chevaux , & l'aider la première année à subsister. Il vécut quelque temps avec ce secours ; mais la Cour Romaine ne lui payant pas avec exactitude les appointemens de sa Place , il fut contraint d'y renoncer & de vendre son carrosse & ses chevaux , dont le dispendieux entre-

tien l'avoit déjà forcé à contracter des dettes considérables. Au lieu de travailler à éteindre ces dettes , pour lesquelles il avoit été assigné plus d'une fois devant l'Avocat Riozzi Auditeur du Cardinal Colonne Majordome de Sa Sainteté , le désir de confirmer par sa dépense ce qu'il avoit avancé sur le rang & les richesses de sa famille , lui en fit faire de nouvelles qui le réduisirent en peu d'années à la plus fâcheuse extrémité.

Il étoit en 1750 sur le point de quitter Rome , lorsqu'il y fut retenu par une lettre de son cousin Carvalho , qui , à force d'intrigues , étoit enfin parvenu à entrer au Ministère , & qui lui promettoit de ne rien épargner pour son avancement. Cependant , malgré cette promesse , ce ne fut , comme nous l'avons vu , qu'au mois de Mai 1756 qu'Almana fut nommé Ministre Plénipotentiaire à la place d'Andrada d'Enferrabodès. Quelque incapable qu'il fût de remplir ce poste difficile & important , il y auroit de l'injustice à faire un crime de ce premier choix à Carvalho , qui n'avoit pas vu son cousin depuis l'enfance , & lui croyoit , sinon les talens d'un habile Négociateur , du moins assez de prudence

pour jouer en public le rôle de Représentant & en soutenir déceimment le caractère. Ce Ministre ne le connut parfaitement qu'à son retour à Lisbonne, après la rupture avec le Saint Siege. Malgré le penchant qui l'aveugloit en sa faveur, il vit, dès la première conversation, jusqu'à quel point cet homme, chargé de la conduite des affaires les plus délicates, manquoit de lumieres & de discernement, & ne put s'empêcher de lui témoigner à lui-même le mépris que lui inspiroient son ignorance & son incapacité. Ce mépris alla jusqu'au point de ne pas daigner lui adresser la parole lorsqu'il l'avoit à sa table. Il ne chercha à lui procurer aucun emploi, pas même une pension qui pût le faire vivre avec l'éclat convenable au caractère dont il avoit été revêtu.

Le premier usage qu'Almada, devenu Ministre Plénipotentiaire, fit à Rome de son autorité, fut d'ôter la place d'Architecte de la Nation Portugaise à Emmanuel d'Azévédo, cet ami qui l'avoit si généreusement aidé dans sa détresse. Peu de mois après, comme si sa nouvelle dignité eût fait évanouir sa vocation à l'état Ecclésiastique, il en quitta

toutes les marques , & prit le titre de Commandeur. Mais quelles raisons l'autoriserent à le porter ? c'est ce que nous n'avons pu découvrir. Nous savons seulement que son cousin , qu'il n'avoit point consulté pour changer ainsi d'état & de titre , ne lui donna jamais de Commanderie , & qu'il ne daigna pas même lui envoyer la Croix de l'Ordre de Christ.

Peu de Peuples en Europe ont autant de peine que les Portugais à apprendre les Langues étrangères , à cause de quelques vices de prononciation dont il leur est presque impossible de se défaire. Almada à qui la confusion naturelle de son esprit & son peu de pénétration rendoient cette étude encore plus difficile , après avoir passé à Rome une grande partie de sa vie , ne put jamais se familiariser assez avec son idiome , pour le parler & l'écrire correctement. Un langage mêlé d'Italien & de Portugais , un organe sourd & désagréable , rendoient souvent ses discours intelligibles à ses compatriotes eux-mêmes. Les Ministres Etrangers , les Cardinaux , tous ceux avec qui sa Place le mettoit dans l'obligation de traiter , étoient presque tou-

jours réduits à deviner ce qu'il vouloit leur dire. Le Cardinal Cavalchini ne pouvant plus supporter le travail & l'ennui de ces pénibles conférences , pria , quelques mois avant la rupture , un ami d'Almada d'engager ce Ministre à lui envoyer désormais le P. Antoine Rodriguez Mineur Observantin , qui du moins se faisoit entendre.

A cette inconcevable difficulté de parler s'en joignoit une d'écrire née de la stérilité , & sur-tout du peu d'ordre qui régnoit dans ses idées. Un seul trait fera juger de ses talens à cet égard. De toutes les lettres qu'il a adressées à sa mere , il n'y en a peut-être pas une dont la minute ne lui ait été fournie par quelque ami.

L'impuissance d'agir par lui-même forçoit souvent Almada de recourir ainsi à des secours étrangers. Le Pere Rodriguez que nous venons de citer fut son conseil ordinaire jusqu'à l'époque de la rupture. C'est lui qui dirigea toutes les négociations qui la précéderent , & qui , par l'abus intolérable qu'il ne cessa de faire du nom d'Almada , donna dans cette occasion à la Cour de Rome les sujets de mécontentement que nous avons

rapportés. Ce Religieux étoit fils d'un Payfan des environs de Coimbre. Obligé de quitter fa Patrie où on le pourfuivoit comme fauffaire , il passa en Espagne & entra à Valladolid au service de Donna Maria de Pegna de Francia Dame Portugaife. Après y avoir demeuré quelque temps , il vint à Rome où il changea d'état , & prit l'habit de Saint-François , habit qu'il quitta depuis sous de faux prétextes , pour devenir Chapelain de l'Ordre de Malthe. Une ambition démesurée , une audace excessive , un front que rien ne faisoit rougir , l'engagerent souvent dans les plus téméraires entreprises. A une crasse ignorance il joignoit une vanité insupportable , jusqu'à s'attribuer publiquement des Livres auxquels tout le monde savoit qu'il n'avoit pas eu la moindre part. C'est ainsi que , pour faire sa cour à Carvalho , il mit les lettres initiales de son nom A. R. à la tête de quelques Ouvrages imprimés à Rome contre le Saint Siege & les Jésuites , & qu'il n'oublia rien pour persuader qu'il en étoit l'Auteur.

Ce Moine intrigant trouva le moyen de s'introduire auprès d'Almada , gagna

sa confiance , & le domina bientôt au point de lui rendre sa personne & ses conseils absolument nécessaires. C'étoit lui qui rédigeoit les dépêches & les autres Ecrits Ministériels , recevoit les instructions , dictoit les réponses , faisoit en un mot , sous le nom d'Almada , toutes les fonctions d'un Ministre Plénipotentiaire. Le Commandeur , trop occupé du soin de son cabinet pour s'amuser à ces bagatelles , ne s'en réservoit que le nom & les honneurs. Ce merveilleux Muséum étoit bien digne en effet de toute son attention. Almada y avoit rassemblé à grands frais une foule de raretés qu'il montroit avec complaisance aux curieux , & qui ne pouvoient que donner une haute idée de son goût & de ses connoissances. C'étoient de petits poissons sautillans , de jolies marionnettes qui paroïssent animées , & d'autres figures semblables dont les mouvemens inattendus surprenoient agréablement les spectateurs. Des colliers , des bracelets , des pendans d'oreilles ajoutoient à cette précieuse collection , de nouvelles richesses , & une piquante variété. C'étoit à arranger & déranger sans cesse de si belles choses qu'Almada consacroit

toutes les heures que lui laissoient le jeu & ses autres plaisirs. Cependant arrivoit le moment d'une Audience indispensable, & le Commandeur alloit y répéter ce que lui avoit dicté le P. Rodriguez.

La rupture qui paroissoit inévitable entre Rome & le Portugal, avoit fait former à l'ambitieux Observantin de nouveaux projets de fortune & d'élévation. Il étoit persuadé que si elle avoit lieu il deviendrait un personnage nécessaire, & que les deux Cours ne pourroient plus se rapprocher que par son moyen. Plein de cette idée, il se servit de l'ascendant qu'il avoit sur Almada, pour l'engager dans les démarches violentes & précipitées dont nous avons rendu compte, & fit si bien par ses perfides insinuations qu'il le détermina contre sa propre volonté, à l'éclat qu'il désiroit. C'est du moins ce que nous pouvons conclure du propos que tint ce Ministre à un de ses Officiers, en revenant de chez le Cardinal Corfini qui lui avoit communiqué la dernière réponse du Pape : » Enfin, dit-il, le P. Rodriguez a voulu à toute force la rupture «.

Dès qu'elle fut déclarée, le Commandeur, obligé de quitter Rome, emmena

dans son carrosse son favori Rodriguez. Ils traverserent la Place Colonne , au milieu des huées de la populace & des reproches amers de leurs compatriotes. Ceux-ci étoient violemment irrités contre Almada de l'ordre qu'il leur avoit signifié , au nom du Roi, de sortir dans trois mois des Etats du Pape, sans aucun égard pour le tort inestimable que ce déplacement devoit faire à leur fortune. Les Gouverneurs & Députés de la Maison de Saint-Antoine adresserent une Requête publique au Secrétaire d'Etat Dom Louis d'Acunha, & une particuliere au Comte d'Oeyras , dans laquelle ils supplioient Sa Majesté de leur permettre de séjourner à Rome , à l'exemple des Députés Espagnols , qui lors de la derniere rupture avoient continué d'y demeurer. Cette Requête fut approuvée par le Cardinal Corsini, qui expédia lui-même le courrier chargé de la porter à Lisbonne. Acunha dans sa réponse fit de vifs reproches aux Députés de leur attachement pour Rome , leur accorda seulement un mois de délai , & ajouta que le Commandeur d'Almada avoit reçu à Florence des ordres précis sur cet objet. Le Comte d'Oeyras se contenta de répon-

dre qu'il ne pouvoit rien changer à une résolution décidément prise par Sa Majesté. Almada piqué de ce qu'on ne s'étoit pas adressé à lui, mit dans l'exécution des ordres dont il étoit chargé une hauteur & une dureté insupportable. Il alla jusqu'à dire à ses confidens que les Députés n'étoient redevables qu'à sa considération pour le Cardinal Corfini, de ce que leurs biens n'avoient pas été confisqués.

Ce Ministre retiré à Florence voulut y faire imprimer quelques Ouvrages contre la Cour de Rome. Le Gouvernement lui en refusa d'abord la permission, qu'il accorda ensuite à ses instances réitérées, à la charge de soumettre son Manuscrit à l'examen des Censeurs. Cette condition déplut à Almada ; il passa à Genes, & de là à Turin où ses imprudences & les graves sujets de plainte qu'il donna à divers particuliers, obligèrent le Roi de Sardaigne de demander son rappel à la Cour de Portugal.

Nous ne dirons rien de sa conduite à Rome lorsqu'il y retourna sous le Pape Clément XIV. Le détail que nous avons fait de la disgrâce du Chevalier Verney doit suffire pour fixer à cet

égard le jugement du Lecteur que nous craindrions de fatiguer par une longue digression.

Presque dans le même temps qu'Almada fut privé de son Emploi, on renvoya le fameux Nicolas Pagliarini que le Marquis de Pombal avoit honoré d'une si éclatante protection. Après lui avoir ôté la Direction de l'Imprimerie Royale, on lui insinua qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de retourner dans sa Patrie. Quelques amis qui lui restoient lui obtinrent de la Cour le brevet d'Agent de Sa Majesté ; mais Pie VI, instruit du titre avec lequel il se proposoit de reparoître à Rome, ne voulut pas le lui permettre. Pagliarini fut obligé de s'arrêter à Bologne, & de là dans une maison qu'il avoit à quelque distance de Rome où il obtint enfin de rentrer, mais sans caractère public. Il y reprit son premier état de Libraire.

A ce que nous avons dit de Pagliarini dans divers endroits de cette Histoire, nous allons joindre quelques détails sur les causes qui ont donné à ce fameux Imprimeur une célébrité que sa naissance, sa profession & ses talens ne sembloient pas lui promettre. Il vivoit à Rome

sa Patrie, en 1759, des reffources que pouvoit lui procurer une boutique de Libraire qui portoit son nom. Almada qui cherchoit à faire imprimer quelques Ouvrages contre les Jéfuites, & par-là peu agréables à Clément XIII, propofa à Pagliarini de s'en charger. Celui-ci lui repréfenta d'abord les rifques qu'il couroit dans cette entreprife; cependant, déterminé par la promeffe d'une magnifique récompense & d'un fecret inviolable, il établit fes preffes dans le rez-de-chauffée de l'Hôtel même de l'Ambaffadeur. Cet afile le mettoit à l'abri de toutes les recherches: il y travailla avec tout le myftere & toute la fureté qu'il pouvoit defirer. Mais Almada, pour faire fécher fes feuilles plus promptement, ordonna qu'on les expofât fur une terraffe extérieure où elles furent apperçues par les Religieufes du Monaftere de Saint-Laurent *in pane e perna*. Celles-ci frappées de ce fpectacle, en parlerent à tous ceux qui vinrent les voir. Le Gouvernement en fut auffi-tôt inftruit, & ne douta plus d'où partoient cette foule de Libelles dont Rome fut alors inondée, tels que les *Réflexions fur le Mémemorial des Jéfuites*, par le Pere

Tosetti ; les Loups démasqués , par le Pere Dinelli Dominicain ; la Critique du Bot-tari , &c. Le Prélat Caprara Gouverneur de Rome, fit faire des perquisitions pour en découvrir l'Imprimeur. On fut bientôt que c'étoit Pagliarini. Il fut arrêté, convaincu, & sur ses propres aveux jugé par le Tribunal du Gouvernement. Dans ce Tribunal se trouvoient alors les Prélats Origo & Cioja, qui y faisoient les fonctions d'Assesseurs. Sa Sainteté y joignit les Prélats Braschi, aujourd'hui Pape, Mannelli & Francéschi. Ces Juges ne furent pas d'accord sur la peine qu'on infligeroit au coupable. Quelques-uns opinèrent pour la potence, d'autres pour les galeres. Le Pape se déclara pour le dernier avis, comme le plus doux ; & Pagliarini fut condamné aux galeres où cependant il n'alla point. Il s'en racheta à prix d'argent, & se retira à Naples.

Carvalho instruit par Almada de la disgrâce de Pagliarini & du motif qui l'avoit occasionnée, écrivit au Ministre de Portugal résidant à Naples d'accueillir avec distinction ce précieux fugitif. Il lui fit remettre de sa part des Lettres de Noblesse, le brevet de Secrétaire

de Légation, celui d'une pension annuelle de 1200 écus, & une somme de 6000 écus une fois payée. Ainsi comblé d'honneurs & de biens, Pagliarini vint s'établir à Lisbonne, où il ne cessa de jouir auprès du Ministre de la plus haute faveur, ni de la mériter par son empressement à seconder ses intentions. C'est de ses presses que sortirent tant d'Ouvrages satiriques contre la Cour de Rome, & une foule d'autres également contraires à la Religion & aux bonnes mœurs. Ces fruits de la moderne Philosophie se répandirent avec rapidité dans tout le Royaume, & surtout à Coimbre, où plusieurs Etudians en sucèrent imprudemment le poison. Nous ne rappelons qu'en frémissant les détestables erreurs dont ces pernicieuses lectures ont été la source. Le Tribunal du Saint - Office, rétabli par la Reine dans tous ses droits, condamna le 26 Août de l'année dernière 1781, vingt personnes » pour avoir blasphémé contre » la Sainte Trinité, Jesus-Christ & sa » Mere, mutilé leurs images, nié plusieurs Sacremens, reçu l'Eucharistie » après avoir mangé, attaqué la pureté de Marie, prétendu que la for-

» nication n'étoit point un mal », & d'autres semblables impiétés, difficiles fans doute à concilier avec la vigilance & la délicateffe d'un Ministre que l'idée seule d'un péché véniel alarmoit. Mais cette vigilance, cette délicateffe que Carvalho affectoit dans ses discours, & que prouvoit si peu sa conduite, forment en effet le caractère de la pieuse Princesse assise aujourd'hui sur le Trône. Ses premiers soins en y montant ont été de remédier aux funestes atteintes portées à la pureté des mœurs & de la Foi, & de purger ses Etats du dangereux levain dont une licence criminelle les avoit infectés.

C'est ainsi que dans l'espace d'un an & quelques mois furent rendus à leur Patrie, remis en possession de tous leurs biens, rétablis dans leur honneur & leurs Emplois tant d'illustres innocens immolés à l'aveugle fureur d'un Despote ; & déplacés ou punis, les odieux ministres de ses cruautés. Mais la joie que causa aux Portugais cette heureuse révolution ne fut pas sans un mélange d'amertume. La Reine avoit commis trois Magistrats pour recevoir les plaintes de ses Sujets contre le Marquis de

XXI. Pombal. Ils publièrent une liste des per-
Nombre sonnes que ce Ministre avoit fait mou-
*prodi-*rir, emprisonnées ou reléguées dans les
gieux des Colonies, qui pénétra tous les bons
*person-*Citoyens de douleur & d'indignation.
*nes em-*Le nombre de ces déplorables victimes
*prison-*de la tyrannie se montoit à neuf mille
*nées ou*fix cents quarante, dont à peine huit
*exilées*cents avoient survécu à leurs malheurs,
sous le& parmi lesquelles il y en avoit trois
*Ministère*mille neuf cents soixante & dix à qui on
*de Car-*ne pouvoit reprocher aucun crime.
*valho,*On lut avec attendrissement, sur cette
liste fatale, les noms de D. Emmanuel
de Souza Calharis, du Comte d'Obidos,
du Comte de Ribeira, d'Antoine Costa
Frère, de l'Abbé de Mendoza Corte-
Real, de D. Joseph Botelho Arche-
vêque de la Bahia, des Prélats Sampajo
& Aguilar, des PP. Chevalier & Macedo
de l'Oratoire, & d'une infinité d'autres
qui avoient honoré leur Patrie par leurs
vertus & leurs talens. Ce qui redou-
bloit l'étonnement, c'est que, malgré
leurs recherches, les Magistrats chargés
de cet examen n'avoient pu pénétrer les
motifs qui avoient attiré à la plupart
de ces infortunés des traitemens si ri-
goureux. Les ordres en vertu desquels

ils avoient été enlevés, étoient fouscrits, fans autre explication, par le Tribunal de l'Inconfidance, aveugle exécuteur des volontés de Carvalho. Nous paffons fous filence quelques nouveaux traits de fes injuftices & de fes cruautés, dont la Nation ne fut inftruite qu'à cette époque, mais qui n'ajoutèrent rien à l'idée qu'elle avoit de fon perfécuteur.

Les Commiffaires dont nous venons de parler, ôterent la garde des prifons d'Etat à un certain Machado qui exerçoit cet emploi avec une barbarie inconcevable, & lui firent rendre un compte rigoureux de fa conduite. On lui imputoit, entre autres vexations, d'avoir laiffé mourir plufieurs prifonniers privés des fecours fpirituels qu'il leur avoit conftamment refusés. Le Comte de Ribeira s'étant mis un jour à une petite fenêtre, fut apperçu par Machado qui le couvrit d'injures & le fit charger de fers. Cet indigne traitement eut pour le malheureux Comte les fuites les plus funeftes. Accablé fous le poids de fes chaînes, & épuifé par le fentiment de fon infortune, il fut faifi d'une fièvre violente qui l'emporta en peu de jours.

Du reste, c'est peut-être moins Machado qu'il faut accuser de cet excès, que Pombal lui-même de qui il tenoit sa place, & dont il ne faisoit qu'exécuter les ordres.

XXII. De tous les Portugais exilés sous le Ministère de Carvalho, les Ex-Jésuites étoient les seuls que Marie n'eût pas rappelés; ce qui n'empêchoit pas ceux qui, comme les autres prisonniers d'Etat, avoient obtenu leur liberté, d'en jouir paisiblement au sein de leurs familles. Les Etrangers, au nombre de trente, avoient été renvoyés dans leur Patrie, avec une somme suffisante pour fournir aux frais de leur voyage. On avoit assigné au P. Oliveira une pension de 300,000 reis (1875 liv.), & à chacun des trois qui appartenoient à des Maisons distinguées, une de 250,000 reis (1562 liv. 10 f.) Quant à ceux qui demeuroient dans l'Etat Ecclésiastique, la Reine avoit envoyé à la Chambre Apostolique 400,000 cruzades, pour l'indemniser de ce que lui avoit coûté jusqu'alors l'entretien de ces Religieux.

On étoit du reste fort incertain sur le parti que la Cour prendroit à leur égard. Leurs partisans & eux-mêmes

se flattoient que la Reine ne les traiteroit pas moins favorablement que ses autres Sujets, & leur accorderoit bientôt la permission de rentrer en Portugal. Dans cette confiance, quelques-uns d'entr'eux, plus hardis que leurs compagnons, quitterent l'Italie & s'embarquerent pour Lisbonne. Ils arriverent à la vue de cette Capitale au nombre de six, dans les premiers jours de 1779, 1779. & y causerent une surprise universelle. Quoique la Cour n'approuvât pas leur entreprise, elle ne s'opposa point à leur débarquement; mais elle leur enjoignit de se retirer dans le Monastere Royal des Bénédictins de Bélem, pour y vivre sous les ordres de l'Abbé. Celui-ci leur permit bientôt d'aller librement dans la Ville, à la seule condition de revenir coucher dans le Monastere. Enfin, sur les bons témoignages qu'il rendit d'eux à la Reine, cette Princesse ne mit plus de bornes à leur liberté, & les rétablit dans tous les droits de Citoyens. Le Décret qu'elle publia à ce sujet, est adressé à l'Abbé des Bénédictins de Bélem, & daté du 11 Mars 1779. Des six Ex-Jésuites, il n'y en a que cinq de nommés, parce que le sixieme, Emmanuel

de Rocha Cardoso, dont l'esprit avoit souffert quelque altération, avoit déjà été remis entre les mains de sa famille. (*Voyez Pièces Justificatives N.º XIX.*)

L'heureux succès qu'avoit eu la démarche de ces six Religieux, enhardit leurs Confreres, dont quelques-uns ne tarderent pas à reparoître publiquement dans la Capitale en habits d'Ecclésiastiques. La condescendance de la Cour dans cette occasion, engagea tous ceux qui avoient des parens Ex-Jésuites, à présenter des Requêtes pour obtenir leur rappel. Marie prit le parti de ne répondre à aucune. Cependant les plus courageux continuerent à revenir à Lisbonne & dans les autres Villes du Royaume, sans la permission du Gouvernement qui fermoit les yeux sur cette violation d'une Loi non-abrogée. Cette tolérance dura jusqu'à ce que le Gouverneur de Bragance se plaignit à la Cour qu'il en étoit arrivé trois dans cette Ville qui avoient été reçus par leurs partisans avec des applaudissemens extraordinaires. La Reine ordonna de les renfermer dans un Couvent, ce qui fut rigoureusement exécuté.

La subite apparition de ces malheu-

reux proscrits, malgré les précautions que Pombal avoit prises pour rendre leur retour à jamais impossible, lui causa un violent dépit & une égale inquiétude. L'impression que pouvoit faire sur l'ame compatissante de la Reine la présence de ces hommes si cruellement persécutés, n'étoit pas le seul objet de ses craintes : il trembloit sur-tout qu'ils ne parvinssent à obtenir de la justice de Marie la révision de l'étrange Procès qui avoit eu pour eux des suites si funestes. Mais ces alarmes se trouverent alors sans fondement. Les mouvemens que se donna Oliveira pour appuyer le Mémoire adressé à la Reine par les Jésuites de l'Etat Ecclésiastique, ne produisirent aucun effet, & les choses demeurèrent toujours dans le même état.

Marie, en s'occupant à réparer les injustices particulières dont tant de Citoyens avoient été les victimes, ne négligeoit pas les désordres publics introduits dans l'Etat par l'administration de Carvalho. D'utiles Réglemens donnerent bientôt au Commerce intérieur & extérieur une nouvelle vie; & le système de neutralité, si sagement adopté

XXIII.
*Idee du
Gouver-
nement
actuel.*

par la Reine, ne peut que le rendre encore plus florissant. Tandis que les autres Puissances de l'Europe combattent pour le vain empire de la mer, le Portugal jouit seul des avantages réels de la Navigation. Ses Ports ouverts aux deux partis s'enrichissent également de leurs gains & de leurs pertes. Lisbonne voit tous les jours arriver des Armateurs qui viennent y vendre à vil prix les prises qu'ils ont faites dans leurs courses.

L'industrie nationale n'a pas été moins encouragée. Divers impôts ont été abolis ; un, entr'autres, sur le sel de Sétuval qui avoit mis au commerce de cette denrée importante de funestes entraves. On a resserré dans de justes bornes les énormes prérogatives de la Compagnie des Vins de Porto. On a supprimé quelques autres privileges exclusifs, destinés à enrichir un petit nombre de personnes protégées par Carvalho, & à augmenter la misere commune.

Mais de toutes ces suppressions, aucune n'a été reçue des Commerçans Portugais avec plus de plaisir & de reconnoissance que celle de la fameuse Compagnie du Maragnon & du Grand-Para.

Para. On peut se rappeler l'aveugle prédilection que Pombal avoit montrée pour cet Etablissement, avec quelle chaleur il l'avoit soutenu contre les justes plaintes de la Nation entiere, & de combien de particuliers cette obstination avoit causé la ruine. Les Négocians ont voulu témoigner d'une maniere éclatante la joie que leur inspiroit cet heureux événement. Ils ont fait chanter un *Te Deum* solennel, pour remercier le Ciel d'avoir donné au Portugal une Reine tout à la fois si bienfaisante & si éclairée.

Nous nous contentons d'indiquer ici ces utiles changemens; nous en passons sous silence une infinité d'autres, non-moins propres à porter la Monarchie à un haut point de prospérité & de grandeur, & qui signalent chaque jour la sage Administration de Marie. Plus fortunés que nous, forcés d'offrir sans cesse à nos Lecteurs un affligeant tableau de cruautés & d'injustices, les Historiens de ce Regne mémorable n'auront à transmettre à nos neveux que des traits de bienfaisance & d'équité. Nous ne parlerons ni de cette Assemblée composée de Magistrats également instruits & vertueux, & chargés par la Reine

de travailler à la réforme des Lois; ni de l'Académie Royale des Sciences, établie par les soins & sous la direction de D. Juan de Bragance Duc de Lafoens, & dont la Nation entiere a déjà commencé à recueillir les précieux avantages. Ce qu'a fait à Lisbonne, pour l'embellissement & la sureté de cette Capitale, M. de Manique Lieutenant-Général de Police, suffiroit seul pour immortaliser le nom d'une Princesse capable de choisir des Ministres aussi vigilans & aussi éclairés. Grace à leur activité & à leurs lumieres, les Arts, le Commerce, les Sciences, tout renaît en Portugal, tout sort de la funeste léthargie où le gouvernement du Marquis de Pombal avoit plongé ce malheureux Royaume.

Ce Ministre continuoit à vivre dans sa retraite avec une apparente tranquillité, & se flattoit d'y terminer ses jours au sein de sa famille. Cependant, malgré l'indifférence, la gaieté même qu'il affectoit quelquefois, l'opprobre qu'imprimoit à son nom ce qu'on découvroit à chaque instant de ses violences & de ses déprédations, ne pouvoit manquer de lui causer de vives inquiétudes. Le

Capitaine d'un navire venant des Indes, fit à la Secrétairerie d'Etat un rapport qui excita universellement la surprise & l'indignation. Il déclara dix-neuf caisses, à l'adresse du Marquis de Pombal, pleines d'argenterie & de pierres précieuses enlevées à Goa, du riche Tombeau de Saint François-Xavier. Ce sacrilege enlèvement pénétra d'horreur les Portugais, qui n'avoient rien perdu de leur tendre dévotion envers le glorieux Apôtre des Indes. La Reine sur-tout en fut vivement irritée : elle frémit de voir l'avarice & l'irrégion franchir ainsi toutes les bornes, & destiner à des usages profanes les dons sacrés de la piété & de la reconnoissance. Elle ordonna que ces caisses fussent incessamment renvoyées à Goa, & qu'on rendit au Tombeau du Saint les richesses dont on l'avoit si injustement dépouillé.

XXIV.
La Reine fait rendre au Tombeau de Saint François-Xavier les richesses dont l'avoit dépouillé l'avarice de Carvalho.

Carvalho, pour faire diversion à ses chagrins, ou du moins pour les dissimuler, avoit entrepris de vastes bâtimens, non-seulement pour lui, mais encore pour les autres : car, quel qu'en fût le motif, il commençoit enfin à se montrer bienfaisant & libéral. Il fut cependant forcé de ralentir un peu ces

XXV. travaux par des remboursemens considérables auxquels il fut condamné. La permission accordée par la Reine à tous ses Sujets de présenter leurs griefs contre ce Ministre, avoit mis au grand jour toutes ses usurpations. En peu de temps, son Agent reçut ordre de payer à la Communauté des Fabricans en soie 20,000 cruzades, 150,000 aux Directeurs des Lagunes, & presque autant aux Peres de Saint-Philippe. Carvalho s'étoit fait prêter ces sommes sous différens prétextes, & n'avoit jamais songé à les rendre. Ces restitutions particulières furent bientôt suivies d'une de 250,000 cruzades dont il étoit débiteur envers l'Etat. Il y avoit une caisse d'impositions spécialement destinées à la reconstruction des bâtimens publics. Pombal, qui en avoit la surintendance, en avoit détourné la somme dont nous venons de parler, & l'avoit employée à faire bâtir en son nom plusieurs maisons, dont il conservoit encore la propriété.

Ces faits incontestables furent, pour les plus incrédules, une preuve évidente des principes de Gouvernement que Carvalho avoit constamment suivis.

*Rem-
bourse-
mens con-
sidérables
auxquels
le Mar-
quis de
Pombal
est con-
damné.*

L'empire absolu qu'il avoit pris sur le foible Joseph, & l'Administration des Finances qu'il avoit eu l'art de s'approprier, le rendoient, dans l'exécution de ses desseins, parfaitement indépendant des autres Secrétaires d'Etat. Il ne connoissoit de regle & de lois que son intérêt ou ses caprices. Le Roi n'écoutoit que ses conseils. Tous les autres lui étoient suspects, sur-tout s'ils étoient contraires à ceux de son fidelle Ministre. Les plus justes représentations étoient rejetées, & le plus léger murmure rigoureusement puni. De là le silence forcé que gardoient sur ses plus violentes usurpations les infortunés dont elles caufoient la ruine. Mais lorsque la sagesse de la Reine eut renversé ces indignes barrières élevées entre l'équité du Trône & les plaintes des Sujets, que d'odieux monopoles, que de vexations criantes, que d'abus d'autorité ne découvrit-on pas! Nous n'aurions jamais fini, si nous voulions en mettre le détail sous les yeux de nos Lecteurs. Chaque jour paroissoient de nouveaux opprimés qui dévoiloient de nouvelles injustices, & demandoient hautement

vengeance contre leur commun persécuteur.

Parmi les divers Ecrits publiés à cette époque contre le Marquis de Pombal, celui dont ce Ministre parut le plus offensé, fut un Mémoire en faveur de François - Joseph Caldeira Galbardo Mendanha. Celui-ci, victime comme tant d'autres de la fureur de Carvalho, avoit été relégué dans un des Etablissements les plus éloignés de la Domination Portugaise. Rappelé ensuite dans sa Patrie avec les autres exilés, il avoit voulu réclamer contre l'acquisition que Pombal lui-même avoit faite pendant son absence de plusieurs Terres qui lui appartenoient. L'Avocat chargé de rédiger son Mémoire, au lieu de se renfermer dans la question qu'il avoit à traiter, fit une violente sortie contre la personne & l'administration du Marquis. C'étoit une injure grave & déplacée dont Carvalho pouvoit sans doute solliciter juridiquement la réparation. Mais, accoutumé à ne pas confier à d'autres qu'à lui le soin de ses vengeances, il engagea un de ses Avocats à répondre à ce Mémoire, & lui fournit lui-même les matériaux nécessaires.

Le résultat de ce travail fut une longue apologie de sa conduite, à laquelle personne n'ajouta foi, & qui irrita vivement la Reine par les expressions peu ménagées que l'Auteur s'y étoit permises contre les Ministres en place, & la témérité qu'il avoit eue de calomnier de nouveau des personnes que Sa Majesté avoit déclarées innocentes. Les éloges excessifs qu'on lisoit dans cet Ecrit du Marquis de Pombal, le tableau qu'on y présentait des prétendus avantages que le Commerce & les Arts avoient trouvés sous son Ministère, le but qu'on sembloit s'y être proposé de rendre le Gouvernement actuel odieux à la Nation, souleverent tous les esprits.

La Reine, après s'être fait rendre un compte exact de toute cette affaire, supprima, de l'avis de son Conseil, les deux Mémoires de Caldeira & de Carvalho, défendit à tous ses Sujets d'en conserver des copies, ordonna que les originaux en seroient brûlés en présence du Juge du procès & de deux Notaires, & condamna à la prison les deux Avocats qui les avoient signés. Cet Edit de proscription est du 3 Septembre 1779. (Voyez *Pieces Justificatives N.º XX.*)

XXVI.
Suppression d'un Mémoire Apologétique en faveur de Carvalho.

Peu de jours après , la Reine en publia un second , par lequel elle ordonnoit de nouveau à tous ses Sujets sans exception , de remettre au Greffe tous les exemplaires qu'ils auroient de ces deux Mémoires. Dans les Assemblées qui se tinrent pour discuter cette importante affaire , il fut décidé qu'on feroit subir à Carvalho un interrogatoire juridique pour éclaircir certains faits qu'il avoit avancés dans son Ouvrage. Pour cet effet , on envoya à Pombal deux Juges revêtus des pouvoirs nécessaires. Le choix de ces Commissaires , victimes l'un & l'autre des injustices & des vexations du Marquis , ne devoit pas être fort agréable à ce Ministre. Ils arrivèrent à Pombal dans les derniers jours de Septembre , & se rendirent sur le champ chez Carvalho qui étoit encore au lit. Il les fit entrer dans sa chambre , & leur demanda s'ils venoient simplement pour le voir , ou s'ils étoient chargés de quelque ordre de la Reine. Sur leur réponse qu'ils étoient envoyés par Sa Majesté , le Marquis se leva , se fit habiller , & vint retrouver ses Juges. Ils lui présentèrent l'ordre de la Reine qu'il reçut avec respect. Après

XXVII.
Interro-
gatoire
subi par
Car-
valho.

L'avoir lu à genoux , il assura les Commissaires qu'ils pouvoient l'exécuter au moment même , & qu'il étoit prêt à répondre à leurs questions ; mais ils lui dirent qu'ils ne vouloient pas le fatiguer , & qu'ils reviendroient le lendemain. Le Marquis qui avoit coutume de sortir tous les jours après son dîner , fit sa promenade ordinaire , & ne laissa échapper aucune marque d'inquiétude ni d'altération.

Le lendemain matin les deux Magistrats commencerent à remplir l'objet de leur mission. Cette premiere séance fut de trois heures : ils continuerent les jours suivans cet Interrogatoire qui dura jusque vers le milieu de Novembre. A cette époque Pombal tomba dangereusement malade , & les Commissaires furent obligés de suspendre leur opération.

Cependant rien ne transpiroit dans le Public de cette procédure intéressante. On ignoroit également sur quoi rouloient les questions , & quelles étoient les réponses. La Reine avoit ordonné aux Commissaires de ne rien négliger pour rendre leur secret impénétrable. En conséquence ils envoyoient à la Cour

leurs paquets cachetés, & par des Courriers exprès.

Ces précautions servoient encore à redoubler la curiosité & l'impatience des Politiques. Jamais Carvalho n'avoit plus fixé leur attention que depuis l'arrivée des Commissaires à Pombal. Ceux-ci après y avoir demeuré jusqu'à la fin de 1780. Janvier 1780, se rendirent à Salvaterra où étoit la Cour, pour rendre compte à Sa Majesté de leur commission. Ils y eurent avec le Premier Ministre une conférence qui dura une journée entière, & revinrent ensuite reprendre à Lisbonne, dans les Tribunaux dont ils étoient Membres, l'exercice ordinaire de leurs fonctions.

XXVIII. La Cour continua à garder le même silence sur le résultat de cet interrogatoire, dont nous verrons bientôt quels furent les effets. On débita seulement dans le Public que Carvalho s'étoit d'abord tenu ferme sur la négative, & qu'à chaque explication qu'on lui demandoit il se contentoit de répondre : » Le » Roi le vouloit ainsi ; je n'ai fait qu'exécuter ses ordres. — Ce n'est pas, » ajoutoit-il quelquefois, cette tête » blanchie par l'âge qui portoit la Cou-

*Bruits
répandus
au sujet
des aveux
de ce Mi-
nistre.*

» bonne, mon devoir étoit d'obéir ». Il tâchoit par ces vains détours, d'éluder les questions pressantes de ses Juges ; mais lorsqu'en suite on lui eut produit des Lettres écrites de sa main, où il se van toit d'avoir enfin obtenu tout pou voir pour agir contre les Grands & les Jésuites qu'il haïssoit presque également, il fallut bien céder à l'évidence de ce témoignage. On prétendit qu'entre autres aveux que lui avoit alors arrachés la force de la vérité, il étoit convenu d'être l'auteur de quelques Ecrits calomnieux qui avoient servi de base à la condamnation des malheureuses victimes de sa haine.

On répandit encore, & ce fait nous paroît un peu mieux prouvé, que huit jours avant le départ des Commissaires le Marquis de Pombal leur avoit dit qu'il étoit bien fâché de la peine qu'il leur donnoit depuis si long-temps ; mais qu'elle touchoit à son terme, & que dans huit jours ils seroient certainement rappelés : prédiction vérifiée par l'événement, & qui peut fournir une ample matière aux conjectures des Politiques.

Ce que nous venons de dire des prétendus aveux de Carvalho, quoique uni-

quement appuyés sur des bruits populaires, fut avidement recueilli par les ennemis de ce Ministre. Le trouble visible du petit nombre de ses partisans, la tristesse & la consternation de la plupart d'entr'eux, les mouvemens qu'ils se donnerent pour étouffer ces bruits, parurent une preuve évidente qu'ils étoient en effet fondés. Pour nous, nous convenons de bonne foi que nous n'y avons pas trouvé la même certitude ; & jaloux de n'offrir à nos Lecteurs que des faits incontestables, nous ne chercherons pas à leur dévoiler un mystère que nous n'avons pu pénétrer. Nous observerons seulement que le Jugement rendu quelque temps après en faveur des Seigneurs exécutés, & l'Arrêt de mort prononcé à la même époque contre le Marquis de Pombal, suffissent sans doute pour fixer notre opinion, sinon sur les détails, du moins sur la nature de ces aveux.

XXIX.

*Grave
maladie
du Mar-
quis de
Pombal.*

La maladie de ce Ministre devenoit tous les jours plus sérieuse. C'étoit un abcès dans la poitrine, dont les symptômes fâcheux faisoient tout craindre pour sa vie. Son âge avancé, le chagrin de son Interrogatoire, la crainte des

suïtes funestes qu'il pouvoit avoir, rendoient le mal encore plus grave, & ne laissoient pas croire qu'il pût y résister. De fréquens Courriers apportoint à la Cour des nouvelles de son état, & toutes l'annonçoient comme désespéré. Il écrivit au Comte d'Oeyras une Lettre qui fut recherchée avec empressement. Persuadé qu'il lui restoit peu d'instans à vivre, il y donnoit à son fils quelques avis sur sa conduite, & lui défendoit sur-tout de quitter Lisbonne. La piété filiale ne permit pas au Comte d'Oeyras d'exécuter ce dernier ordre. Il se rendit à Pombal accompagné d'un Chirurgien, qui, malgré ses soins & son habileté, ne put vaincre la force du mal. Carvalho fut encore assez long-temps dans le plus grand danger, & son fils reprit le chemin de Lisbonne avec peu d'espérance de le revoir. Cependant sur la fin de Février son état commença à devenir meilleur : on essaya de nouveaux remèdes qui eurent enfin tout le succès qu'on s'en étoit promis.

On lui avoit conseillé, pour achever de se rétablir, des eaux situées dans le voisinage d'Oeyras ; mais il fut qu'il ne pouvoit y aller sans l'agrément de la

Cour, & il ne voulut pas le demander. Il montra d'abord la même répugnance à l'égard des eaux de Coimbre, dont ses Médecins & ses amis ne cessoient de lui vanter les salutaires effets. Vaincu à la fin par leurs instances réitérées, il fit solliciter auprès de la Reine la permission d'aller à Coimbre, dont les eaux, disoit-il, étoient nécessaires à son entière

XXX. guérison. Cette Princesse, qui, instruite de son état, ajoutoit peu de foi à cette nécessité, lui fit répondre qu'elle lui défendoit expressément de sortir, sous aucun prétexte, de Pombal, où il devoit se regarder comme Prisonnier d'Etat.

La Reine lui refuse la permission d'aller prendre les Eaux de Coimbre.

La santé de Carvalho s'étant en effet parfaitement rétablie sans le secours de ces eaux, les deux Commissaires revinrent à Pombal pour continuer l'Interrogatoire qu'ils avoient suspendu sur la fin de Janvier. Il dura encore plusieurs jours, sans que le Public fût mieux instruit de son objet & de son résultat. Les conjectures des Politiques sur les réponses de Carvalho, n'eurent pas des fondemens plus solides qu'auparavant, & par cette raison ne méritent pas de fixer l'attention de nos Lecteurs. Ce qui les intéressera davantage, c'est d'ap-

prendre que l'équitable & bienfaisante XXXI.
 Marie rendit bientôt après un témoi- *Justifica-*
 gnage éclatant à l'innocence de la Com- *tion de la*
 tesse d'Atonguya, épouse de D. Jérôme *Comtesse*
 Ataide, Comte d'Atonguya, exécuté *d'Aton-*
 avec le Duc d'Aveiro, & fille de la *guya.*
 Marquise Donna Eléonor de Tavora.
 (Voyez le Décret publié à cet effet
 le 1.^{er} Juillet 1780, *Pieces Justificatives*
N.º XXI.)

La justification authentique de cette
 Dame infortunée, d'abord condam-
 née à mort, & renfermée ensuite par
 grace dans le Monastere de Sachavenz,
 où elle passa dix-huit ans, causa
 à sa famille une joie que partagerent
 avec transport tous les gens de bien.
 Ils se flatterent que le temps n'étoit
 pas loin, où la mémoire de tant d'il-
 lustres malheureux dont Carvalho avoit
 versé le sang & flétri la réputation,
 obtiendrait la même justice. L'innocence
 publiquement reconnue de la Comtesse
 d'Atonguya étoit un préjugé bien avan-
 tageux en faveur de celle du Duc
 d'Aveiro & de ses prétendus complices.
 Comme eux, la Comtesse est déclarée,
 dans la Sentence du 12 Janvier 1759,
 article X, coupable du plus horrible

attentat ; & cependant , après un rigoureux examen , on ne trouve rien dans sa conduite qui puisse autoriser *même le plus léger soupçon*. Si , au défaut d'autres preuves , nous voulions employer ici le grand argument de Carvalho , *Quiconque a été méchant une seule fois , est justement présumé l'être toujours* , & que nous disions à ce Ministre , Celui qui a évidemment calomnié la Comtesse d'Atonguya , peut bien en avoir fait autant à l'égard de tous ceux qu'il a chargés du même crime ; quelle seroit sa réponse ?

La Comtesse parut publiquement à la Cour avec le fils dont elle étoit enceinte lorsqu'elle fut arrêtée. La Reine lui fit l'accueil que méritoient sa naissance , ses vertus & ses malheurs. Elle n'oublia rien pour l'en dédommager , & lui assigna sur sa cassette une somme considérable , jusqu'à ce qu'elle fût rentrée en possession de tous ses biens.





M É M O I R E S

D U

MARQUIS DE POMBAL.

LIVRE DOUZIEME.

*RÉVISION du Procès du Duc
d'Aveiro : derniers Événemens.*

LA conduite de la Reine envers la Comtesse d'Atonguya, engagea le Marquis d'Alorna à redoubler de zèle & d'efforts pour faire réhabiliter la mémoire de ses infortunés parens. Convaincu de leur innocence, & décidé à tout mettre en œuvre pour obtenir la cassation de l'injuste Arrêt qui les avoit conduits à une mort ignominieuse & cruelle, il avoit déjà présenté une 1780.

premiere Requête , où il demandoit avec instance la révision de cet odieux Procès. L'obstacle qu'avoit mis à cette révision le fameux Alvara du 17 Janvier 1759 , n'étoit pas peut-être la plus grande difficulté que le Marquis eût à vaincre dans cette entreprise. Il y en avoit d'autres qu'il ne s'étoit pas dissimulées. Il connoissoit l'étroite liaison de cette affaire avec celle des Jésuites , sur laquelle il n'étoit pas si facile de revenir. Cette considération n'avoit pas arrêté ses démarches , mais elle avoit empêché qu'elles n'eussent le succès qu'il

- I. devoit en attendre. Encouragé cependant par l'événement dont nous venons de parler , & plein d'une juste confiance en l'équité de Marie , il renouvela sa demande , & l'appuya de toutes les raisons qui pouvoient en assurer l'effet. Il supplia Sa Majesté d'ouvrir enfin l'oreille aux cris du sang innocent versé avec tant de barbarie sur un infame échafaud , & de ne pas refuser à des familles jusqu'alors illustres , & qu'une accusation atroce avoit couvertes d'un opprobre éternel , la légère faveur d'examiner du moins les preuves de leur crime , & les motifs de leur condamnation.

*Nouvelle
Requête
du Mar-
quis d'A-
lorna ,
pour ob-
tenir la
révision
du procès
du Duc
d'Aveiro
& des
Marquis
de Tavo-
a.*

La Reine vivement attendrie du tableau touchant que traçoit le Marquis d'Alorna des désastres de sa malheureuse famille, & non-moins frappée de la justice de sa demande, l'accueillit avec bonté. Elle ordonna sur le champ à son Conseil d'Etat & à celui du Roi (1) de la prendre en considération. Ces deux Tribunaux, après plusieurs séances & le plus mûr examen, convinrent tout d'une voix que la Requête du Marquis d'Alorna étoit fondée; que les nullités évidentes, & les monstrueuses irrégularités de la Sentence du 12 Janvier 1759, autorisoient Sa Majesté à en permettre la révision. Marie, en conséquence de cette décision que les mouvemens de son cœur bienfaisant avoient déjà prévenue, publia un Edit en date du 10 Octobre 1780, où elle ordonnoit que le procès du Duc d'Aveiro & des autres Seigneurs exécutés, seroit revu par des Juges choisis dans les premiers Tribunaux du Royaume. Sa Majesté dérogeoit pour cet effet à toute Loi contraire, & nommément à l'Alvara du 17 Janvier 1759. (*Voyez Pieces Justificatives N.º XXII.*)

II.

*Edit qui
ordonne
cette ré-
vision.*

(1) El Desembargo do Paço.

Cet Edit fut reçu de l'Europe entière avec des applaudissemens universels. Un voile impénétrable , répandu à dessein sur les causes & les détails du tragique événement qui avoit rempli l'Univers d'horreur , avoit tenu jusqu'alors tous les esprits dans l'obscurité & l'incertitude. Les Politiques espéroient que des Juges aussi distingués par leurs lumieres que par leur intégrité , éclairciroient enfin leurs doutes , & fixeroient leur opinion. Les Portugais sur-tout, témoins plus immédiats des injustices du Gouvernement , & plus directement intéressés à leur réparation, virent avec transport leur auguste Souveraine ouvrir par-là sa brillante carrière , & cet heureux début assurer à la fois la gloire de son regne , & la félicité de ses Sujets.

Nous laissons au Lecteur à imaginer quel effet dut produire sur le Marquis de Pombal ce dernier coup , le plus terrible qu'on lui eût encore porté. Ce qu'il avoit fait pour le prévenir montre assez combien il le redoutoit. Ses précautions n'eurent pas le succès qu'il s'en étoit promis ; & peut-être , par les soupçons qu'elles confirmerent sur l'irrégularité de sa conduite dans cette impor-

tante affaire , furent-elles pour la sage Marie , un motif de plus d'en ordonner la révision.

Du reste plusieurs raisons concouroient à rendre cette révision nécessaire. Ce que des hommes recommandables par leurs vertus & leurs lumieres, des Ecrivains judicieux & désintéressés avoient dit hautement du fameux Arrêt de l'Inconfidence lorsqu'il devint public, exigeoit qu'on en démontrât la justice, ou qu'on en réparât l'iniquité. Il avoit paru dès-lors appuyé sur des preuves si foibles , si évidemment dicté par la haine & la calomnie, qu'il avoit universellement excité la surprise & l'indignation. M. Shirley, dans son *Magasin de Londres*, du mois de Mars 1759, dit : » Que l'Arrêt » du Tribunal de l'Inconfidence ne peut » être regardé , ni comme concluant » pour le Public, ni comme juste à » l'égard des accusés. ... De quel poids , » ajoute-t-il, peut être un Jugement qui » n'est, d'un bout à l'autre, qu'une vague » déclamation, où l'on cache au Public » les dépositions & les témoins, où toutes les formes légales ne sont pas moins » violées que l'équité naturelle « ? Le Maréchal de Belle-Isle , dans son

III.
Jugemens de
plusieurs
Hommes
célebres,
sur l'attentat du
3^e Septembre 1758.

Testament Politique imprimé en 1762 ; page 95 , après avoir parlé de l'assassinat de Joseph I , & fait quelques réflexions sur l'injustice de la condamnation du Duc d'Aveiro & de ses prétendus complices , ajoute ces mots remarquables :
 » J'ai entre les mains des pieces (1)

(1) Dans le compte que nous avons rendu au Quatrième Livre de cette Histoire , de ce que nous avons pu découvrir sur l'attentat du 3 Septembre , nous nous sommes plaints de la diversité des récits qui en furent faits , au moment même où il fut commis , par les soins de Carvalho à tromper sur ce point la juste curiosité du Public. Les détails de ce funeste événement , tels que nous les avons présentés , passerent alors pour constans dans l'esprit de la plus grande partie de la Nation. Depuis , des personnes dignes de foi nous ont raconté le fait avec des circonstances toutes différentes & bien plus extraordinaires. Nous allons en faire part à nos Lecteurs , en attendant que la Reine veuille bien lever le voile mystérieux dont cette affaire est encore enveloppée. On nous a écrit , comme une chose certaine , » Que
 » parmi les personnes arrêtées après la mort du Roi ,
 » il y avoit un malheureux Soldat qui déclara qu'il
 » avoit reçu ordre de Carvalho de tirer dans les roues
 » du carrosse de Sa Majesté , où étoit un des Gentilshommes de ce Prince , & de répondre ensuite
 » lorsqu'on l'interrogeroit , que c'étoient les Jésuites
 » qui l'avoient séduit & engagé dans cette coupable
 » entreprise. On donnoit à ce Soldat , dans les commencemens de sa prison , du vin & de la viande ;
 » quelque temps après , on ne lui donna plus que du
 » pain & de l'eau. Cependant il fut mis en liberté ,
 » & mourut au bout de quatre mois «.

C'est au Lecteur à prononcer jusqu'à quel point

» authentiques qui répandent un grand
 » jour sur cette affaire..... C'est un
 » grand malheur pour les Rois de négli-
 » ger, dans des choses aussi graves, de
 » tout examiner par eux-mêmes ». A
 l'égard des Jésuites, il dit, page 108 :
 » On fait que le Duc de Cumberland
 » s'étoit flatté de devenir Roi de Por-
 » tugal (1) : je ne doute pas qu'il n'y
 » eût réussi, si les Jésuites Confesseurs
 » de la Famille Royale ne s'y fussent
 » opposés. Voilà le crime qu'on n'a
 » jamais pu leur pardonner ». M. de
 la Condamine écrivoit de Mantoue le
 27 Mars 1759, » Qu'on ne lui persua-
 » deroit jamais que les Jésuites eussent
 » en effet commis l'horrible attentat
 » dont on les accusoit. — Je pense
 » comme vous sur les Jésuites, répon-

ce récit convient au caractère de Carvalho. En voici
 un autre encore plus singulier. » Il n'y avoit per-
 » sonne, nous a-t-on dit, dans le carrosse. Carvalho
 » avoit ordonné qu'on tirât dans les roues quel-
 » ques coups de fusil chargés simplement à pou-
 » dre ; & ensuite, pour mieux en imposer au Public,
 » il fit faire exprès au fond de la chaise les deux
 » larges ouvertures, par où il prétendit que les balles
 » avoient passé ». Cette anecdote, si elle étoit vraie,
 seroit une des plus curieuses qu'on eût encore lues
 dans les Mémoires secrets des Hommes célèbres.

(1) En épousant la Princesse du Brésil.

» doit M. de Maupertuis à ce célèbre
 » Académicien ; il faut qu'ils soient bien
 » innocens, puisqu'on ne les a pas punis.
 » Je ne les croirois pas même coupables,
 » quand j'apprendrois qu'ils ont
 » été brulés vifs «.

A ces témoignages , nous pourrions en joindre une infinité d'autres non-moins respectables. A Rome, à Paris , à Madrid , à Londres, à Vienne , le Public éclairé n'avoit eu qu'une voix sur l'injustice & l'irrégularité de cet odieux Jugement. La révision ordonnée par la Reine justifia cette opinion , & fit attendre avec une extrême impatience quel en seroit le résultat.

Les Jésuites, de leur côté, qui cherchoient depuis long-temps à se laver des odieuses imputations dont on les avoit chargés, crurent ce moment favorable , & prièrent le Roi Dom Pedre d'obtenir de son auguste Compagne qu'ils fussent enfin jugés légalement. Ce Prince avoit toujours aimé ces Religieux ; il trouva leur demande juste , leur promit sa médiation, & remit en effet à la Reine un Mémoire que lui donna le P. Oliveira, contenant treize articles , sur lesquels Sa Majesté étoit suppliée de faire inter-
 roger

IV.
*Mémoire
 présenté
 à la Reine
 ne par les
 Ex-Jé-
 suites.*

roger le Marquis de Pombal. Les deux Placets présentés dans cette circonstance au Roi & à la Reine, sont écrits dans l'original avec beaucoup de force & de chaleur. (Voyez-en la traduction, *Pieces Justificatives N.º XXIII. & XXIV.*

Voici les points sur lesquels les Jésuites demandoient que Carvalho fût interrogé.

» I. Pourquoi, contre toutes les Lois
 » Divines & humaines, n'a-t-on jamais
 » examiné ni entendu un seul Jésuite sur
 » les énormes délits calomnieusement
 » imputés à ces Religieux, & les a-t-on
 » mis par-là dans l'impossibilité de se
 » défendre ; ce qui est une injustice
 » criante, & une conduite véritable-
 » ment tyrannique ?

» II. Quelles raisons a eues le Mar-
 » quis de Pombal d'écrire affirmative-
 » ment à Rome que les Jésuites avoient
 » été les principaux auteurs du soulève-
 » ment des habitans de Porto contre les
 » Agens de la Compagnie des Vins,
 » quoique les Commissaires envoyés sur
 » les lieux pour prendre des informa-
 » tions eussent assuré qu'ils n'avoient
 » pu découvrir aucun indice capable de

» faire soupçonner ces Religieux d'avoir
» eu la moindre part à cet événement ?

» III. Pourquoi a-t-il avancé que ,
» par leurs cabales & leurs intrigues ,
» les Jésuites étoient venus à bout de
» mettre le trouble & la division dans
» la Famille Royale , & dans toute la
» Cour ; tandis qu'ils sont en état de
» prouver , par des témoignages au-dessus
» de toute exception , qu'ils ne se sont
» jamais éloignés de la décence de leur
» profession , ni du respect & de la fidélité
» qu'ils devoient à leurs Souve-
» rains ?

» IV. Sur quels fondemens a-t-il pré-
» tendu , dans le dessein de noircir la
» réputation de la Compagnie , qu'elle
» faisoit un commerce illicite , qu'elle
» avoit des banques ouvertes , & sacri-
» fioit tout au désir criminel d'accroître
» ses richesses ? pourquoi a-t-il engagé
» le Cardinal de Saldanha à publier un
» Libelle diffamatoire , où les Jésuites
» sont tous représentés comme autant
» d'avidés Négocians & de Banquiers
» scandaleux ? Ces imputations sont
» d'une fausseté si évidente , que cette
» Eminence étant pressée d'indiquer en
» quels lieux & de quelle manière ces

» Religieux se livroient ainsi à des occu-
 » pations si éloignées de la sainteté de
 » leur état, on ne put en obtenir au-
 » cune réponse.

» V. Quel étoit son dessein, lorsqu'à
 » force de menaces & de sollicitations,
 » il arracha du Cardinal Patriarche le
 » Mandement qui ôtoit à tous les Jésui-
 » tes les pouvoirs de prêcher & de con-
 » fesser ; tandis que ce Prélat ne cessa
 » de protester à son Confesseur, que
 » non-seulement il n'avoit aucun sujet
 » de se plaindre de ces Religieux, mais
 » qu'au contraire il avoit toujours été
 » singulièrement édifié de leur science,
 » de leur capacité & de leur vie exem-
 » plaire ?

» VI. Pourquoi, dans la Sentence ren-
 » due contre les Seigneurs exécutés,
 » a-t-il mis au nombre des auteurs &
 » complices de la prétendue Conjura-
 » tion, trois Jésuites qui n'ont été ni
 » interrogés, ni confrontés, ni même
 » arrêtés qu'après la prononciation de
 » la Sentence, & seulement quelques
 » heures avant qu'elle fût signifiée aux
 » accusés ?

» VII. Pourquoi, au bout de neuf
 » ans, a-t-il compliqué dans le même

» attentat trois autres Jésuites , dont la
» Sentence ne fait aucune mention , &
» dont jusque-là personne n'avoit parlé ?
» Leur innocence étoit si évidente que
» toutes les calomnies imaginées pour la
» noircir , n'ont servi qu'à la mettre
» dans un plus beau jour. Cependant
» on les a tenus pendant dix-huit ans
» entiers renfermés dans un étroit ca-
» chot , sans faire la moindre informa-
» tion , la moindre procédure pour les
» convaincre ou les justifier.

» VIII. Quelles raisons l'ont autorisé
» à affirmer & à rendre suspectes les
» fréquentes visites du Duc d'Aveiro
» aux Jésuites , & des Jésuites au Duc
» d'Aveiro ? Pourquoi a-t-il assuré que
» ces Religieux alloient trouver ce Sei-
» gneur dans son Hôtel ; tandis que le
» contraire est évidemment prouvé par
» le témoignage unanime des voisins
» & de tous ceux qui fréquentoient la
» Maison du Duc & celles des Jésuites ,
» & par les dépositions des Domestiques
» de ce Seigneur , qui , au milieu des
» tourmens de la question , ont cons-
» tamment soutenu que rien au monde
» n'étoit plus faux. D'ailleurs , com-
» ment favoir ce qui s'est passé dans ces

» prétendues conférences , puisqu'elles
 » étoient secretes , & qu'aucun Jésuite
 » n'a été interrogé ni entendu sur cet
 » objet ?

» IX. Il est impossible que le Duc
 » d'Aveiro , ni aucun de ses gens , ait
 » dit qu'il s'étoit rendu le soir au Col-
 » lege de Saint-Antoine , pour y con-
 » férer avec le P. Oliveira , puisqu'il
 » est de notoriété publique que ce
 » Religieux , depuis sa retraite de la
 » Cour , a toujours habité la Maison
 » Professe de Saint-Roch , sans qu'il
 » soit entré une seule fois dans le Col-
 » lege de Saint-Antoine. Il n'est pas
 » moins faux que le P. Joseph Perdigao ,
 » qui a constamment demeuré dans cette
 » dernière Maison , ait reçu dans celle
 » de Saint-Roch les visites du même
 » Seigneur.

» X. On demande sur quels fonde-
 » mens & en punition de quels crimes ;
 » le Marquis de Pombal a fait empri-
 » sonner & traiter avec une barbarie
 » sans exemple un si grand nombre de
 » Jésuites , dont plusieurs , nés Sujets
 » d'une Domination étrangere , avoient
 » été amenés , chargés de fers , des Côtes
 » d'Asie , d'Afrique & d'Amérique , &

» & ne pouvoient avoir la moindre
» connoissance de ce qui s'étoit passé
» en Portugal?

» XI. Pourquoi s'est-il opposé à ce
» qu'on inférât dans les actes du Procès
» la rétractation du Duc d'Aveiro,
» quoique ce Seigneur le demandât avec
» instance, & qu'il soutînt, jusqu'au
» dernier soupir, que les aveux qu'il
» avoit faits à la question, au préjudice
» des autres Seigneurs, de ses parens
» & des Jésuites, lui avoient été arra-
» chés par la violence des tourmens?

» XII. Comment, après avoir dans
» la Sentence du 12 Janvier, & dans
» le Tableau Chronologique, enve-
» loppé les Jésuites dans le projet de
» la Conspiration, peut-il concilier les
» intentions contradictoires qu'il leur
» attribue? Il dit, dans un endroit, que
» le dessein de ces Peres étoit de placer
» le Duc à la tête du Gouvernement;
» & dans un autre, qu'ils se propo-
» soient de jeter en Portugal les fon-
» demens de leur Monarchie Jésuitique.
» Ici il leur donne pour motif de faire
» effectuer le mariage de notre auguste
» Reine, alors Princesse du Brésil; là
» il les représente comme s'y opposant

» de toutes leurs forces , jusqu'au point
 » de soustraire & de cacher dans leur
 » College de Saint-Antoine la dispense
 » que le Roi Jean V, de glorieuse mé-
 » moire , avoit obtenue de la Cour de
 » Rome ; dispense que ce Prince leur
 » avoit confiée , ainsi que plusieurs
 » Lettres & Papiers remis entre les
 » mains du feu P. Carboni , & dont
 » Joseph I.^{er} avoit , dit-on , une parfaite
 » connoissance.

» XIII. Quel sujet a pu allumer dans
 » son cœur cette haine furieuse contre
 » la Société de Jesus qui ne l'avoit
 » jamais offensé ; haine qui l'a porté à
 » susciter à ces Religieux la plus inique
 » & la plus sanglante persécution , non-
 » seulement au-dedans du Royaume ,
 » mais encore dans les Etats voisins ;
 » haine à laquelle il a fait servir le
 » pouvoir tyrannique qu'il s'étoit ar-
 » rogé , en empêchant , par toutes sortes
 » de voies , les infortunés qui en étoient
 » l'objet , de recourir à la justice & à
 » la clémence du Souverain ; en fer-
 » mant la bouche par ses menaces à
 » quiconque vouloit parler en leur
 » faveur ; en répandant , pour les dif-
 » famer , un nombre infini de Libelles

» pleins de calomnies atroces , en les
» publiant même sous le nom sacré de
» Sa Majesté , sans égard pour son
» auguste Personne qu'ils avoient ainsi
» la témérité d'avilir «.

Ensuite des ordres de la Reine , les Commissaires , présidés par les trois Secrétaires d'Etat , commencerent aussitôt leurs séances. Malgré leurs précautions pour en cacher au Public le résultat , on fut que plus de quatre-vingts témoins avoient déposé en faveur de l'innocence des Seigneurs exécutés. Nous avons vu dans le temps avec quelle indécence on avoit violé à leur égard les Lois les plus sacrées , & négligé les formes les plus indispensables ; à quel indigne excès s'étoit portée contre eux la haine de Carvalho , pour n'avoir pu les contraindre à servir d'instrument à ses ambitieux desseins ; sur quelles preuves il les avoit accusés du plus exécrationnable forfait ; & d'après des aveux extorqués , des témoignages achetés , des procédures illégales , condamnés à d'infames supplices. Tous les Politiques avoient les yeux ouverts sur cet important Procès. Les séances furent d'abord très-fréquentes & très-longues ;

mais cette première ferveur ne tarda pas à se refroidir. Quelques-uns des Juges tombèrent malades, & mirent les autres dans la nécessité de suspendre leurs assemblées.

D'autres raisons concoururent encore à éloigner un Jugement attendu par la Nation & par l'Europe entière avec une égale impatience. La principale fut un événement qu'il n'étoit pas aisé de prévoir. François d'Acosta Procureur des Marquis d'Alorna & de Gouvea, présenta aux Juges, en faveur de ce dernier, une espèce de Requête ou Mémoire dont la lecture révolta tous les esprits. Aux raisonnemens les plus faux cette Piece réunissoit des principes séditieux, attentatoires à l'Autorité Royale, & que le Gouvernement ne pouvoit tolérer. La Reine indignée fit arrêter ce téméraire Ecrivain, dont la coupable audace nuisit bien plus qu'elle ne servit à son Client. (*Voyez Pieces Justificatives N.º XXV.*)

v.
Ecrit séditieux du Procureur du Marquis de Gouvea.

Ce Mémoire, fruit d'une imagination exaltée & d'un zèle peu réfléchi, avoit été fait sans la participation des deux Seigneurs que nous venons de nommer. Dès que le Marquis d'Alorna en fut

instruit, il courut à la Cour, blâma hautement la conduite de son Procureur, désavoua son Ouvrage, & protesta qu'il n'en avoit eu aucune connoissance. La Reine, après s'être assurée de la vérité des faits, pleinement convaincue de l'innocence du Marquis, ordonna aux Commissaires de rouvrir leurs séances, & de continuer l'instruction du Procès.

Malgré la justification du Marquis d'Alorna, ce malheureux incident donna lieu dans le Public à des bruits peu favorables à sa cause. On osa écrire dans les Pays Etrangers que ce Seigneur, ainsi que le Marquis de Gouvea, avoit eu ordre de quitter la Cour, & qu'il ne seroit plus question de la révision qu'ils avoient obtenue. Mais si quelqu'un ajouta foi à des nouvelles si peu vraisemblables, il ne tarda pas à être détrompé. Marie ne crut pas que des fautes étrangères pussent retarder la justice qu'elle devoit à l'innocence. Pressée par ces sentimens de bienfaisance & d'équité qui la caractérisent, & résolue de terminer une affaire qu'elle regardoit avec raison comme une des plus importantes de son Regne; fatiguée des

obstacles qui sembloient en éloigner la décision, cette Princesse parut le 3 d'Avril 1781 extrêmement inquiète & agitée. Les Dames de sa Cour, alarmées de sa tristesse, lui en demandèrent vainement la cause. Elle ne la confia » qu'au Roi. Je ne peux plus, lui dit- » elle, supporter les longueurs de ce » Procès; il faut que dès aujourd'hui » j'en voie la fin «.

D. Pedre lui représenta que le temps étoit bien court pour rassembler des Juges dispersés dans une Ville aussi grande que Lisbonne, & qu'il vaudroit beaucoup mieux renvoyer cette séance au lundi suivant. Marie persista dans sa résolution, & l'on se hâta d'expédier des ordres pour la prompte convocation des Commissaires.

Quelque diligence qu'on pût mettre dans leur exécution, on eut beaucoup de peine à réunir tous les Juges, & il étoit déjà nuit lorsqu'ils arrivèrent à la Cour. Ils furent présentés à la Reine qui leur signifia ses intentions. En conséquence ils s'assemblerent sur le champ; & après avoir lu toutes les pièces du Procès, après diverses contestations qui firent durer la séance jusqu'à

VI:
Célebre
Assemblée de la
nuit du
3 Avril,
1781,

quatre heures du matin, ils finirent par déclarer *innocentes toutes les personnes, tant mortes que vivantes, qui avoient été exécutées ou mises en prison, en date de la Sentence du 12 Janvier 1759.*

Cette décision, qui fut lue jusqu'à cinq fois dans l'Assemblée, peut en quelque sorte être regardée comme unanime. De dix-huit Juges, trois seulement furent d'un avis contraire. Le Rapporteur alla aussi-tôt rendre compte de cet Arrêt à Sa Majesté, qui en témoigna la plus vive satisfaction. Cette Princesse lui demanda quelle peine on avoit prononcé contre l'injuste & barbare oppresseur de tant d'infortunés. Le Magistrat répondit qu'on n'avoit encore rien statué à cet égard, & que ce devoit être l'objet d'une délibération particulière.

L'intention de la Reine étoit de tenir ce Jugement secret jusqu'après les Fêtes de Pâques, & de le rendre alors public par la voie de l'impression. Mais l'empressement étoit trop général & la curiosité trop vive; il y avoit trop de personnes intéressées à pénétrer ce mystère, pour qu'il pût durer long-temps. On fut donc bientôt à quoi s'en tenir,

& la Nation s'applaudissoit de voir enfin effacer la tache flétrissante qu'un Despote sanguinaire avoit imprimée au nom Portugais. Cependant au moment où l'on s'y attendoit le moins, on apprit avec un chagrin universel que l'affaire étoit de nouveau suspendue. Le Procureur-Général appela de l'Arrêt rendu par les Commissaires, & en empêcha par-là la publication. Le motif de son appel fut que les biens des Seigneurs réhabilités par cet Arrêt avoient été confisqués, & appartenoient maintenant à la Couronne.

La démarche de ce Magistrat fut regardée généralement comme un subterfuge imaginé par les amis de Carvalho pour retarder le cours de la Justice & le triomphe de l'innocence. Telle est donc ici-bas notre déplorable destinée ! Le mal s'y fait avec rapidité, & le bien avec lenteur. Lorsque la Sentence du 12 Janvier conduisit à l'échafaud tant d'innocentes victimes, elle fut exécutée sans délai, parce qu'elle émanoit d'un Tribunal souverain ; le Jugement qui rend à ces infortunés sinon la vie, du moins l'honneur, est revêtu de la même autorité, & mille obstacles en arrêtent l'exécution,

VII.

*L'affaire
est de
nouveau
suspendue.*

Des Politiques qui pensent que les Cours n'ont point de secret qui échappe à leur pénétration, ont publié que cette importante affaire ne fut suspendue que parce que les Jésuites y paroïssoient aussi innocens que les autres accusés. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, la séance du 23 Mai, & le silence qu'on garda sur son résultat, fournirent bientôt matière à de nouveaux raisonnemens. On dit qu'on y avoit délibéré & prononcé définitivement sur le sort que méritoit le cruel auteur de tant d'injustices & de vexations. C'est un fait que nous n'osons garantir : tout ce que nous savons, c'est que les choses demeurèrent en cet état, abandonnées au Procureur-Général de la Couronne, dont bien des gens prétendirent que Pombal devoit peu redouter la sévérité.

Plusieurs de nos Lecteurs auroient voulu sans doute que nous eussions mis sous leurs yeux les Pièces de ce fameux Procès. Tel étoit aussi notre dessein; mais, malgré tous nos efforts, nous n'avons pu nous les procurer avec le degré d'authenticité que nous désirions. Nous sommes de nouveau réduits à nous plaindre de l'intervalle trop

court qui nous sépare des événemens que nous avons à raconter. C'est au temps seul à épurer les divers récits qu'on en a faits, de ce qu'y ont mêlé la passion, l'ignorance ou la crédulité, & à leur imprimer le sceau des vérités historiques. Nous ne doutons pas que, moins circonspects que nous, quelques faiseurs de Gazettes ne donnent bientôt comme incontestables, d'autres détails fondés sur des bruits populaires, de vagues probabilités, ou de vaines spéculations. Pour nous, jaloux de la confiance du Public, & qui croyons la mériter par notre exactitude, nous ne suppléerons point aux faits par des conjectures; & si nous ne pouvons éclairer nos Lecteurs, nous ne chercherons pas du moins à les égarer. Nous attendrons dans le silence que la vérité se montre dégagée des nuages qui l'obscurcissent; & nous nous contenterons de partager les vœux de l'Europe pour en hâter le moment. Alors sans doute nous verrons l'innocence rentrée dans tous ses droits, & trouvant enfin dans d'éclatantes réparations le dédommagement de ses longues souffrances : alors sera pour jamais anéanti ce honteux monument

de despotisme & de cruauté, cette odieuse Sentence, qui, sur de si foibles indices, dévoua à la mort & à l'infamie tant d'illustres Citoyens. Marie doit cet hommage à la justice, & à des familles plongées depuis si long-temps dans la douleur, cette légère & tardive consolation. Elle doit prouver aux Peuples que si les Rois exigent qu'on respecte ceux qu'ils ont faits dépositaires de leur Puissance, ils n'en autorisent pas les vexations ; qu'ils ne veulent pas que les infortunés, victimes de l'erreur ou de l'iniquité d'un Juge, demeurent couverts d'un opprobre éternel : ou si le Duc d'Aveiro & les Marquis de Tavora furent en effet d'infames parricides, s'il résulte de cette importante révision que leur supplice fut le juste salaire de leur forfait, il faut qu'un Jugement plus régulier leve enfin tous les doutes sur la réalité de cet attentat, imprime à leur nom une tache ineffaçable, & justifie le Marquis de Pombal dans l'événement le plus mémorable qui signala son Ministère. C'est à lui seul alors que seront dues des réparations : intrépide vengeur du crime, son zèle à le poursuivre sur les têtes les plus accréditées,

sa rigueur à le punir, lui auront mérité la reconnoissance de son Pays & l'estime de tous les gens de bien.

Les mêmes raisons nous font souhaiter avec ardeur la décision de cette affaire, dans ce qui concerne les Jésuites. Depuis trop long-temps le monde est livré sur leur compte à une pénible incertitude. Deux partis puissans, & tous les jours plus acharnés, ne cessent de se déchirer mutuellement dans leurs Ecrits, & d'oublier, pour la passion qui les anime, la vérité, au nom de laquelle ils combattent. Au milieu de ces chocs continuels, les doutes s'accroissent, l'obscurité redouble, & le Public impartial ne fait à qui ajouter foi. Ce seroit à Carvalho, plus qu'à personne, si cet Ouvrage tomboit par hasard entre ses mains, à nous tirer de cette indécision. Lui seul est capable de fixer notre opinion sur ces Religieux, parce que lui seul les connoît à fond. Après avoir pendant long-temps vécu au milieu d'eux dans la plus intime familiarité, pris part à toutes leurs affaires, été confident de tous leurs secrets, il ouvrit le premier les yeux sur leurs monstrueux défauts, essaya vainement de

les corriger, & travailla avec plus de succès à les détruire.

Placé maintenant sur le bord de la tombe, parvenu à ce point où l'on voit les objets tels qu'ils sont, libre des vaines illusions, des funestes préjugés des Cours, rendu à lui-même & à la vérité par cinq ans de retraite & de méditation; pourquoi ce profond observateur ne nous laisseroit-il pas dans son Testament Politique un portrait fidelle des Jésuites, de cette Société qui, au milieu du tumulte des affaires & des embarras du Gouvernement, a été constamment le principal objet de son attention?

C'est par ce désir que nous allons terminer cette Histoire, non sans une inquiétude trop bien fondée sur le jugement qu'en porteroit la postérité. Nous avons tout lieu de craindre que les éloges prodigués au Marquis de Pombal par des plumes vénales, accoutumées à transformer les vices en vertus, ne fissent sur les esprits une dangereuse impression; que, prévenus par ces trompeuses apologies, nos Lecteurs ne nous reprochassent peu d'exactitude & d'impartialité dans le tableau que nous

leur avons offert de tant d'actions également odieuses & incroyables, de tant d'atrocités si peu conformes au goût du siècle où nous vivons.

Cette crainte redoubloit en considérant le zèle des partisans de Carvalho à le peindre avec des couleurs toutes contraires aux nôtres, leur affectation à le mettre sans cesse en parallèle avec les grands Ministres dont s'honorent les divers Etats de l'Europe. Nous voyions, par exemple, un Journaliste Italien (1) nous découvrir en peu de mots dans le Marquis de Pombal un mérite & des talens échappés à notre faible vue. » Ce » Ministre, nous dit-il, obtint les » applaudissemens de l'Europe, & les » mérita par sa conduite. Il déploya » dans son Administration une intelli- » gence & une activité peu communes. » Des réformes utiles, de nombreux » établissemens en tout genre, sont des » monumens glorieux, qui attestent » l'étendue de ses lumieres, & l'ardeur » de son zèle pour le service de son

(1) Journal Encyclopédique de Littérature Italienne, imprimé aux dépens de Rainieri del Vive, 1781, N.^o VII, page 33.

» Roi. Moins remuant qu'Albéroni ;
» moins fourbe que Mazarin ; aussi fier ,
» aussi inflexible que Richelieu ; servi-
» teur fidelle comme Sully , Ministre
» habile comme Colbert , son nom pas-
» sera à la postérité la plus reculée avec
» ceux de ces hommes célèbres. Son
» Administration , sans mériter d'être
» placée à côté de celle des Neckers ,
» pour servir de modele aux Ministres
» destinés à faire le bonheur de nos
» neveux , & à immortaliser le regne
» de leurs Maîtres , sera cependant citée
» avec éloge dans les siècles à venir «.

Surpris , nous l'avouons , & non-
moins indignés de voir ainsi outrager
la mémoire de ces Grands Hommes ,
nous étions prêts à nous écrier : Malheu-
reux Sully , Richelieu , Mazarin , Colbert ,
Albéroni & Necker ! n'attendez plus
rien de la renommée. Les Etats que vous
avez gouvernés vous ont dû leur gloire ;
mais la vôtre vient de s'évanouir. Sur-
passés tous , égalés du moins par le seul
Marquis de Pombal , son nom rempla-
cera désormais tous les vôtres.

Mais tandis que ces atteintes portées
à la vérité redoubloient nos vœux pour
son triomphe ; tandis que nos regards ,

comme ceux de l'Europe entière, étoient fixés avec une nouvelle attention sur les suites qu'auroient pour Carvalho son Interrogatoire, & la révision si malheureusement suspendue; un Décret en date du 16 Août 1781, est venu tout-à-coup terminer notre indécision, dissiper nos craintes, & justifier d'une manière bien authentique tout ce que nous avons avancé. Dans ce Décret, qui n'a pas besoin de commentaire, la Reine, ensuite de l'avis unanime des Juges qu'elle avoit chargés de cet examen, déclare que le *Marquis de Pombal est criminel, & digne d'un châtiment exemplaire*; mais qu'attendu son âge & ses infirmités, consultant sa clémence plutôt que sa justice, elle veut bien lui faire grace des peines afflictives, & se contenter de l'exiler à vingt lieues de la Cour. (*Voyez Pièces Justificatives N.º XXVI.*)

VIII:
Condam-
nation du
Marquis
de Pom-
bal.

Une pièce aussi décisive fera désormais notre égide contre tous les traits de la censure. On ne dira pas que la condamnation du Marquis de Pombal soit l'effet d'une délibération précipitée, comme toutes les résolutions prises par ce Ministre pendant qu'il tint les rênes du Gouvernement. L'Europe est témoin que

cette précipitation si funeste dans les hommes d'Etat , ne caractérisa jamais les démarches de la Reine. Une profonde sagesse , une longue réflexion , président à ses desseins , & si ses heureux Sujets ont quelques vœux à former , c'est peut-être que les affaires soient expédiées avec moins de lenteur. Le Décret même dont nous venons de parler , en fournit une preuve sans réplique. Il fut rendu sur les réponses de Carvalho dans son fameux Interrogatoire , & près de deux ans s'écoulerent entre cet Interrogatoire & le Jugement qui en fut le résultat.

Que les Gazettes & les Journaux s'épuisent maintenant en nouveaux éloges sur les grandes actions , les sublimes talens de ce Ministre ; qu'ils élèvent jusqu'aux nues sa sage & vigilante Administration : tranquilles sur le jugement de la postérité , nous ne craignons plus qu'elle se laisse séduire par ces pompeux panégyriques , moins dictés peut-être par un désir réel de servir Carvalho , que par un odieux acharnement contre les malheureux objets de ses persécutions.

Le lendemain de la publication de ce

Décret , le Comte d'Oeyras se rendit à la Cour , où la Reine l'accueillit avec sa bonté ordinaire. Il remercia Sa Majesté d'avoir ainsi daigné faire grace de la vie à son pere , & obtint pour lui la permission d'aller aux eaux de Caldas que les Médecins lui avoient ordonnées. Une nouvelle indisposition survenue au moment de son départ l'a empêché jusqu'à présent de profiter de cette faveur. C'est en cet état que nous le laissons , persuadés que la curiosité du Public pour cet homme extraordinaire doit être désormais épuisée ; & qu'après sa mort civile , qu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans peu d'autres auroient préférée à la mort naturelle , sa vie ne peut plus offrir d'événemens capables de l'intéresser.

IX.

*La Reine
lui per-
met d'al-
ler aux
eaux de
Caldas.*



Nous n'avons pas cru , en qualité d'Editeur , devoir nous permettre de rien changer à la maniere dont l'Auteur termine son Ouvrage ; mais nous avouons de bonne foi qu'elle pourroit être

plus convenable à la gravité de l'Histoire. Du reste, pour épargner à nos Lecteurs la peine de remplir eux-mêmes sur leur exemplaire le vide qu'on y laisse, nous allons répéter ici ce que nous avons dit dans le court Avertissement placé à la tête du premier Volume, que le Marquis de Pombal est mort dans sa Terre de ce nom le 5 Mai 1782, sans que depuis sa condamnation aucun événement digne d'être conservé ait en effet marqué la fin de sa carrière.

Sa famille a tenté d'effacer l'opprobre de ses dernières années par la pompe de ses obseques. Elle y a dépensé, dit-on, douze mille cruzades. Mais malgré le penchant de la multitude à se laisser éblouir par un vain éclat, ce brillant spectacle n'a pas produit sur elle l'effet qu'on s'en étoit promis. Les esprits étoient trop prévenus, les haines trop vives, les ressentimens trop profonds. Tant de magnificence à l'égard d'un proscrit,

proscrit, a paru aux nombreux ennemis de Carvalho moins un acte de piété filiale, qu'une insulte faite aux Lois & à la Nation.

La Cour ne semble pas en avoir porté un jugement plus favorable. L'Evêque de Coimbre, pour avoir assisté à ces funérailles, a été vivement réprimandé par le Gouverneur de la Province. Le Religieux qui a prononcé l'Oraison funebre, ayant osé se permettre de déplorer l'ingratitude du Portugal envers le plus grand de ses Ministres, a été confiné dans un Couvent des Isles du Cap-Vert.

On a défendu pareillement l'usage & la lecture d'une Epitaphe faite pour sa tombe, & dont voici la traduction Italienne & Française. » La postérité, dit » le Continuateur des Annales du dix- » huitieme siècle N.º XXV, pronon- » cera si elle est un éloge ou une » satire «.

A SEBASTIANO-GIUSEPPE
DI CARVALHO E MELLO, &c.

RIEDIFICATO *Lisbona*,
 Promosso il Commercio,
 Stabilite le Manifatture,
 Restaurate le Lettere,
 Confermate le Leggi,
 Raffrenati i vizi,
 Premiata la virtù,
 Smascherata l'ipocrisia;
 Represso il fanatismo,
 Regolato il Regio Erario,
 Rispettata l'Autorità sovrana,
 Pieno di gloria,
 Carico di allori,
 Oppresso dalla calunnia;
 Lodato dalle Nazioni estere,
 Satirizzato dalla sua,
 Come Richelieu sublime nei progetti,
 Uguale à Sully nella vita e nella sorte,
 Grande nella prosperità,
 Sublime nella disgrazia,
 Lasciando un amplissima materia
 Alle lodi e allo stupore de' secoli futuri,
 Come Filosofo, come Eroe, come Cristiano,
 È passato all' Eternità,
 Nell' anno 83 di sua vita,
 E 27 del suo Ministero,
 A dì 5 Maggio del 1782.
 Gli sia lieve la terra.



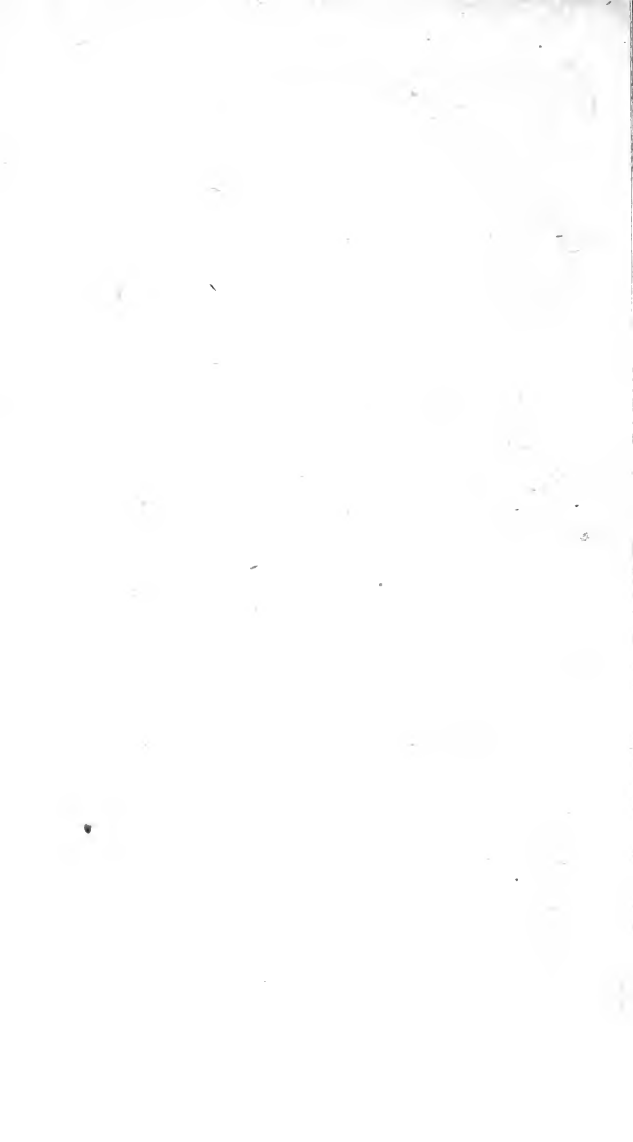
*A SÉBASTIEN - JOSEPH
DE CARVALHO ET MELLO, &c.*

APRÈS avoir rebâti Lisbonne ,
 Ranimé le Commerce ,
 Créé les Manufactures ,
 Fait refleurir les Lettres ,
 Affermi l'empire des Lois ;
 Mis un frein au vice ,
 Récompensé la vertu ,
 Démasqué l'hypocrisie ;
 Réprimé le fanatisme ,
 Rétabli l'ordre dans les Finances ,
 Fait respecter l'Autorité Souveraine ,
 Comblé de gloire ,
 Couvert de lauriers ,
 Opprimé par la calomnie ;
 Loué par les Nations étrangères ,
 Diffamé par la sienne ,
 Egal à Richelieu dans la hauteur de ses desseins ,
 Semblable à Sully dans sa vie & dans sa destinée ,
 Grand dans la prospérité ,
 Sublime dans la disgrâce ,
 Laisant une ample matiere
 Aux éloges & à l'étonnement des siècles futurs ;
 Comme Philosophe , comme Héros , comme
 Chrétien ,
 Il est passé à l'Eternité ,
 La 83.^e année de sa vie ,
 Et la 27.^e de son Ministère ;
 Le 5 de Mai 1782.
 Que la terre lui soit légère !





PIECES
JUSTIFICATIVES.





P I E C E S
JUSTIFICATIVES.



N.^o I.

É D I T

DU ROI DE PORTUGAL,

*Qui condamne l'Ouvrage de Malagrida
sur les causes du Tremblement de Terre
de Lisbonne.*

JOSEPH, par la grace de Dieu , Roi
de Portugal , &c.

A tous ceux qui le présent Edit ver-
ront : SALUT.

SUR le compte qui Nous a été rendu
par notre Conseil Royal de Censure,
de la dénonciation à lui faite d'un Ou-
vrage qui a pour titre : *Des véritables
causes du Tremblement de Terre arrivé à
Lisbonne le premier Novembre 1755*, par

Gabriel Malagrida ; de l'examen qui en a été fait pendant plusieurs séances , avec toute l'attention que méritoit l'importance du sujet ; & du jugement unanime qui a résulté de cet examen : que ledit Ouvrage avoit été composé avec un esprit infame , fanatique , malicieux & hérétique : que conformément au titre que l'Auteur y a mis , ce téméraire Ecrivain a prétendu donner , comme la seule véritable & certaine , la cause qu'il a assignée de ce terrible événement : que cette assertion est diamétralement opposée à plusieurs textes de l'Ecriture-Sainte , puisqu'il faudroit en conclure que , dans ses adorables jugemens , Dieu n'est pas au-dessus de l'intelligence humaine , qu'il n'opere pas par des voies cachées , & que les admirables dispositions de la Divine Providence ne sont pas autant de mysteres impénétrables : que par conséquent ledit Ouvrage n'est qu'un instrument propre à étendre & accréditer le plus séditionnel & le plus funeste fanatisme , en représentant avec une téméraire & impie généralité , comme autant de châtimens célestes , tous & chacun des effets des causes naturelles , & supposant à Dieu ,

auteur & conservateur des lois générales, une regle de conduite qui l'obligeroit à les troubler & les suspendre toutes les fois qu'il se trouveroit une famille juste, une Communauté sainte, une Ville exemplaire, un Royaume de mœurs pures & irréprochables, ainsi que cet hérésiarque ne craint pas de l'avancer à l'égard de l'Italie son Pays natal, où cependant les tremblemens de terre sont beaucoup plus fréquens que dans les autres contrées de l'Europe : que le susdit Ouvrage ne contient rien qui puisse tourner à la gloire de Dieu, à la satisfaction de sa justice, à l'augmentation de la charité chrétienne, & au bien spirituel des Fidèles : qu'au contraire le fanatique & hérésiarque Gabriel Malagrida son Auteur, à l'exemple de ses Confreres, qui, lors de la peste dont Lisbonne fut affligée sous le feu Roi Sébastien, abusèrent de cet horrible fléau, pour mettre le Royaume en combustion, a fait servir cette fatale époque de calamités & de consternation générale à séduire les esprits foibles & superficiels, à émouvoir & troubler le Peuple simple & crédule que sa pusillanimité & son ignorance rendent plus propre à

recevoir les impressions de terreur qu'on veut lui communiquer , à la vue de quelque événement funeste : que dans cette conduite féditieuse , cet Écrivain s'est proposé manifestement deux fins également reprehensibles ; la premiere , d'entraîner nos fidelles Vassaux aux Exercices prétendus spirituels qu'il donnoit dans les Maisons de Saint-Roch & de Saint-Antoine de Lisbonne , & dans celle de Setuval ; Exercices dirigés entièrement aux vues temporelles & perverses de sa Compagnie : la seconde , d'accroître par ce moyen les biens temporels de ladite Compagnie , en engageant les Fidelles à faire de nouvelles fondations , telles entr'autres que l'établissement d'une Maison uniquement destinée à ces Exercices , d'abord dans cette Cour , & ensuite dans les Villes principales , & dans les Villages les plus peuplés de ce Royaume ; en ajoutant à ces insinuations dangereuses , cette fausse , vaine & présomptueuse assertion , que Dieu avoit donné en propre à la Compagnie l'administration desdits Exercices , & cette autre non-moins impie , téméraire & hérétique , qu'ils dispenseroient cette Cour de l'obliga-

tion de toute pénitence particuliere ou publique; pénitence que (malgré son indispensable nécessité pour la réconciliation des pécheurs) cet hérésiarque s'arrogeoit ainsi le droit de convertir en une retraite de six jours chez les soi-disant Jésuites; comme si cette retraite pouvoit tenir lieu de toute autre satisfaction, quand les Exercices auxquels on s'y livroit n'auroient pas eu manifestement pour but de pervertir les consciences, & de faire à la Société de nouveaux partisans, pour soulever les Peuples contre leurs légitimes Souverains: Voulant ôter des mains de nos fideles Sujets un Ouvrage ainsi jugé infame, malicieux & hérétique, tendant à répandre & accréditer un féditieux fanatisme, & à favoriser les vues temporelles, ambitieuses & perverses de la Société proscrite soi-disant de Jesus; Nous ordonnons que le susdit Ecrit sera brûlé publiquement sur la Place du Commerce par l'Exécuteur de la Haute-Justice, & que tous les Exemplaires en seront remis au Greffe de notre Conseil Royal de Censure, dans le terme précis de trente jours, à compter de la publication du présent Edit, pour y de-

meurer supprimés à perpétuité. Et fera le présent Edit imprimé & affiché dans toute l'étendue de ces Royaumes & Domaines, afin que personne ne puisse en prétendre cause d'ignorance, &c.



N.º II.

LETTRES-PATENTES

*Qui nomment le Marquis de Pombal
Lieutenant-Général de Sa Majesté Très-
Fidelle pour la Réforme de l'Université
de Coimbre.*

MARQUIS DE POMBAL,

Instruits, tant par le résultat de l'Assemblée tenue le 28 Août de l'année dernière par la Commission établie à cet effet, que par l'Abrégé Historique de l'Université de Coimbre, de l'état déplorable où se trouvent aujourd'hui les Lettres dans cette Université; état qu'on ne peut attribuer qu'à la destruction de ses anciens & louables Statuts, & à la méthode vicieuse & abusive qu'on y a depuis constamment suivie dans les études; Nous avons cru devoir ordonner aux Membres de ladite Commission de continuer leurs séances, & d'y former un nouveau plan d'administration, non-seulement propre à ex-

tirper jusque dans leurs racines les funestes abus de la précédente, mais encore qui, par de sages & utiles Réglemens, pût faire fleurir à jamais dans cette Université les Sciences & les Arts. En exécution de cet ordre, ces Commissaires ayant mis sous nos yeux les nouveaux Statuts, ainsi que les Cours annuels tant de Théologie & de Droit, que de Philosophie & des autres Sciences naturelles, il Nous a plu y mettre le sceau de notre Autorité Royale & de leur donner force de Loi. Pour cet effet, Nous avons ordonné que ces Statuts feroient publiés dans l'Université de Coimbre, pour que là & partout où besoin seroit, ils fussent exécutés suivant leur forme & teneur. Et, comme dans cette importante Réforme, & dans ce qui concerne le régime futur & le bon ordre de ladite Université, il pourroit survenir des incidens qui, s'ils étoient directement portés à notre Personne Royale, ne pourroient être jugés avec la promptitude qu'exige un si louable & si nécessaire Etablissement, la confiance que Nous inspirent le zele, la fidélité & les lumieres avec lesquelles vous vous employez à notre Royal

service, & l'intérêt que vous prenez à ladite réforme, dont vous nous avez le premier fait sentir la nécessité, à laquelle, secondé par les Commissaires ci-dessus nommés, vous avez travaillé, sous nos ordres, avec tant d'ardeur, & que votre application infatigable, vos vues supérieures & votre prudence consommée ont si heureusement conduite à sa fin; cette confiance, dis-je, ne nous laisse pas douter que vous ne preniez le parti le plus convenable à l'exigence des cas, & que vous n'écarteriez tous les obstacles qui pourroient retarder la prompte & indispensable exécution des ordres que Nous vous avons donnés de vive voix sur ce sujet. A CES CAUSES, Nous avons jugé à propos de vous nommer, comme par les Présentes Nous vous nommons Visiteur & Réformateur de ladite Université, pour y retirer les Sciences & les Arts des ruines qui les couvrent, faire publier les nouveaux Réglemens, & lever toutes les difficultés qui pourroient en empêcher la prompte & entière exécution. Pour cet effet, Nous ne vous revêtons pas seulement de tous les pouvoirs jadis accordés au premier Réfor-

mateur & Visiteur de ladite Université; Balthazar de Farria, par les Patentes de sa Commission en date du 11 Octobre 1555, qui ont depuis servi de regle aux autres Réformateurs & Visiteurs nommés par les Seigneurs Rois nos Prédécesseurs; mais encore de toute la portion de Puissance & d'Autorité que lesdits Seigneurs Rois avoient coutume de se retenir. Nous vous créons & établissons Protecteur & comme Roi & Souverain Seigneur de ladite Université, avec plein & entier pouvoir, sans bornes ni réserve, de faire tout ce que vous jugerez nécessaire, selon l'occurrence des cas, tant au profit dudit Etablissement, que dans ce qui concernera son gouvernement littéraire & économique; agissant en tout comme notre Lieutenant, avec Juridiction privative, exclusive, illimitée pour tous les susdits effets.

Commandons aux Recteurs, Professeurs, Députés, Conseillers, Officiers & autres Membres quelconques de ladite Université, & à tous ceux qui auront connoissance des Présentes, tant en général qu'en particulier, de suivre & exécuter sans doute ni délai tous les

ordres qui par vous leur seront signifiés à cet effet. CAR tel est notre bon plaisir & volonté Royale, dans l'établissement & fondation de la nouvelle Université; dérogeant, en ce qui concerne les Présentes, à toute Loi & Ordonnance contraire. Et pour leur entière & perpétuelle exécution, voulons qu'elles soient enrégistrées à la tête des nouveaux Réglemens, pour leur donner, & à toutes les résolutions qui seront prises dans la suite, force de Loi perpétuelle & irrévocable.

Au Palais de Notre-Dame d'Ajuda,
le 28 Août 1772.



N.º III.

EXTRAIT DE L'ÉDIT
DU ROI TRÈS-FIDELLE,*Au sujet de l'abolition des Jésuites.*

.....**E**T comme Nous avons donné à ce Bref notre Royal agrément, & accordé pour son exécution tous les pouvoirs & secours nécessaires, conformément aux justes demandes de Sa Sainteté ; que Nous avons déjà fait écrire à tous les Prélats Métropolitains, Diocésains & autres de ces Royaumes & Domaines, qu'ils eussent à faire enregistrer dans leurs Chancelleries respectives, & observer ponctuellement (chacun en ce qui le concerne) les dispositions dudit Bref, Nous enjoignons à tous & chacun des Tribunaux, Gouverneurs & Magistrats de nosdits Royaumes & Domaines, de faire dans leurs départemens respectifs les plus exactes perquisitions, à l'effet de savoir :

1.º S'il reparoît quelque Jésuite, ou

quelque particulier revêtu de l'habit de ladite Société abolie.

2.^o Si parmi ceux qui en sont sortis & qui sont tolérés dans nos Etats, il ne se tient point d'Assemblée ou Conventicule, à l'effet de former entre eux quelque Société, ou pour calomnier ledit Bref.

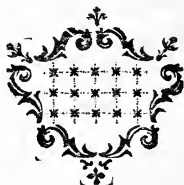
3.^o Si quelqu'un est assez téméraire pour oser en blâmer en tout ou en partie les dispositions.

Et dans le cas où, contre notre attente, il se trouveroit quelques personnes coupables des délits ci-dessus énoncés, Nous ordonnons à nosdits Tribunaux, Gouverneurs & Magistrats, de les faire arrêter & traduire dans les prisons de la Ville de Lisbonne, pour y être le procès fait & parfait auxdits criminels par le Juge de l'Inconfiance, & par Nous statué contre eux ce qu'il appartiendra.

Voulons que le présent Edit soit enregistré & conservé à perpétuité avec les copies dudit Bref ci-jointes, dans les Registres respectifs de tous les Tribunaux, Magistrats & Chancelleries du Royaume. Enjoignons au Docteur J. Pacheco Pereira, de notre Conseil, fai-

fant les fonctions de Grand Chancelier, de le faire publier dans la Chancellerie, d'en envoyer des Copies signées de Nous, & scellées de notre sceau, à tous les susdits Tribunaux de nos Royaumes, & d'en déposer l'original dans les Archives de notre Couronne.

DONNÉ au Palais de Notre-Dame d'Ajuda, le 9 Septembre de l'année 1773.



N.º IV.

L E T T R E

DU ROI TRÈS-FIDELLE

AU CARDINAL-PATRIARCHE,

Sur le même Sujet.

ILLUSTRISSIME & Révérendissime
Pere en Jesus-Christ, Cardinal-Patriar-
che de Lisbonne, mon presque frere
bien-aimé,

Je Dom JOSEPH, par la grace de
Dieu, Roi de Portugal, &c. &c. vous
salue & vous souhaite toutes sortes de
prospérités, comme à celui que j'aime
& estime.

NOTRE Très-Saint Pere Clément XIV,
aujourd'hui Chef de l'Eglise Universelle,
par sa Bulle en forme de Bref, qui
commence par ces mots : *Dominus ac
Redemptor noster Jesus-Christus*, donné
à Sainte-Marie Majeure, sous l'anneau
du Pêcheur, le 21 Juillet de cette année,

la cinquieme de son heureux Pontificat ; a supprimé & éteint à perpétuité la Compagnie appelée de Jesus, aboli tous & chacun de ses Emplois , Offices , Maisons , Ecoles , Colleges , Hospices , Résidences , ainsi que tous ses Statuts , Constitutions , Décrets , Usages , Coutumes & Privileges , tant généraux que particuliers ; absous de leurs vœux tous les Membres de ladite Compagnie , & transféré aux Ordinaires respectifs la Juridiction jusqu'alors exercée à leur égard par son Général ; réduit à l'état de Prêtres Séculiers ceux d'entr'eux qui étoient dans les saints Ordres , avec toutes les autres dispositions plus amplement énoncées dans ledit Bref que vous trouverez ici joint. Et comme j'ai donné à ce Bref mon Royal agrément , & accordé pour son exécution tous les pouvoirs & secours convenables , conformément aux justes demandes de Sa Sainteté , & ainsi qu'il résulte de l'Edit que j'ai fait publier dans ma Chancellerie sur cet objet important , j'ai jugé à propos de vous faire part de tout ce que dessus , d'abord afin que vous fassiez rendre à Dieu Notre-Seigneur de solennelles actions de graces , de ce que , par

un effet de cette Providence spéciale avec laquelle il a sensiblement inspiré & dirigé toutes les démarches du Saint Pere , depuis l'instant de son exaltation jusqu'à ce jour , il a choisi ce Pontife pour entreprendre par une lumiere supérieure, poursuivre avec une prudence singuliere , & terminer avec une constance Apostolique une affaire dont dépendoient la paix de l'Eglise Universelle & la tranquillité publique de toutes les Monarchies , Principautés & Etats du Monde Chrétien : Et ensuite, pour que de votre côté, par votre sagesse & vigilance paternelle, vous fassiez exécuter ponctuellement le contenu dudit Bref, que vous aurez soin de faire transcrire, ainsi que cette Lettre, sur vos Registres , pour être les copies de l'un & de l'autre conservées & gardées à l'éternelle mémoire des siècles à venir. Sur ce, Illustrissime & Révérendissime Pere en Jesus-Christ, Dieu vous ait en sa sainte garde.

De mon Palais, le 9 Septembre 1773.

L E R O I.

N.º V.

É D I T

DU ROI DE PORTUGAL;

*Qui condamne un Ouvrage intitulé Joie
des Pasteurs.*

JOSEPH, par la grace de Dieu, Roi de Portugal, &c. A tous ceux qui le présent Edit verront: SALUT.

Sur le compte qui Nous a été rendu par notre Conseil Royal de Censure, de la dénonciation à lui faite d'un Discours intitulé *Joie des Pasteurs*, traduit de l'Allemand, & prononcé le 15 Janvier 1774, par quelques Membres de la Compagnie ci-devant appelée de Jesus, à jamais abolie, lesquels se trouvent encore rassemblés dans quelques Cantons de l'Allemagne, & y vivent en Communauté Régulière, au mépris des décisions du Souverain Pontife; de l'examen qui a été fait dudit Ouvrage avec l'attention qu'il exigeoit, & du Jugement unanime qui en a résulté: qu'outre

qu'outre les allégories insolentes, téméraires & scandaleuses contenues dans ledit Ecrit, il est encore féditieux, infame, schismatique & hérétique : qu'il a été composé avec un esprit d'orgueil diabolique & de calomnie, caracteres bien connus de ladite Société, dans le dessein de déprimer & avilir le Sacerdote institué & laissé par Jesus-Christ à son Eglise, en refusant au Très-Saint Pere Clément XIV, à qui ils défobéissent obstinément, & qu'ils ne veulent pas reconnoître pour successeur de Saint Pierre, le pouvoir d'éteindre leur Ordre & tout autre quelconque dégénéré, comme celui des soi-disant Jésuites, de son premier Institut; en attaquant & censurant avec mépris & amertume la Bulle de leur extinction, qui commence par ces mots : *Dominus ac Redemptor noster*, donnée le 21. Juillet 1773, par laquelle le même Saint Pere, après avoir supprimé, aboli, & entièrement annullé leurs Institut, Coutumes, Décrets, Constitutions, ainsi que tous & chacun de leurs Offices, Maisons, Ecoles & Colleges, leur défend encore de se rassembler & de vivre sous d'autres

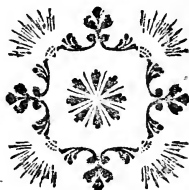
Supérieurs que les Ordinaires des lieux de leur résidence : que , par un autre effet du même esprit diabolique , les Auteurs de cet Ecrit y outragent & diffament l'Autorité Temporelle dont sont revêtus les Oints du Seigneur : qu'ils y portent leur excessive témérité, jusqu'à traiter d'ennemis tous les Souverains qui, animés d'un saint zele pour le bien & la conservation de l'Eglise, & pour la paix & la tranquillité de leurs Royaumes, Etats & Domaines, se sont réunis pour demander au Saint Siege leur extinction : qu'ils s'y sont encore proposé de séduire les Peuples que leur ignorance & leur simplicité mettent moins à l'abri de leurs pieges Machiavéliques, en tâchant de les convaincre de leur prétendue innocence, en se représentant comme de *tendres agneaux* , tandis qu'il n'y a personne dans le monde éclairé qui ne les reconnoisse pour autant de loups dévorans , & d'ennemis déclarés de toute Autorité publique , Ecclésiastique , Politique & Civile : que leur objet a été enfin d'appeler auprès d'eux & de rassembler tous les Membres de leur dite Société, dispersés

par son extinction : Voulant préserver nos fidelles Sujets de la funeste contagion dont pourroit les infecter cet Ecrit ainsi jugé féditieux, schismatique & hérétique, Nous défendons à toutes personnes de quelque état & condition qu'elles puissent être, de garder & retenir le susdit Ouvrage, ni aucune copie d'icelui, soit en Langue Portugaise, soit en quelque autre idiome, après trente jours depuis la publication du présent Edit : enjoignons à tous ceux qui en auroient des exemplaires de les remettre, savoir; les habitants de ce Royaume, au Greffe de notre-dit Conseil de Censure; & ceux de nos Domaines d'Afrique, d'Amérique & des Indes, entre les mains de leurs Gouverneurs & Capitaines-Généraux respectifs, pour être par ceux-ci renvoyés à Notre-dit Conseil. Ordonnons que le présent Edit sera imprimé & affiché dans tous les lieux accoutumés de nos Royaumes & Domaines, pour que chacun puisse en être instruit, & que personne n'en prétende cause d'ignorance. Enjoignons aux Corrégidors, Juges & autres Officiers de Justice, de veiller à sa pleine & entiere exécution, & de procéder con-

tre les infraçteurs , à la forme de nos Lois & Ordonnances , pour être par eux statué telle peine qu'il appartiendra.

Le Roi notre Seigneur l'a ainfi ordonné par l'organe de fon Conseil Royal de Censure.

FAIT à Lisbonne le 28 Avril 1774.



N.^o VI.

É D I T D U R O I ,

*Qui condamne une Lettre de l'Evêque de
Cochin à l'Archevêque de Cranganor.*

JOSEPH, &c. &c.

A tous ceux qui le présent Edit ver-
ront: SALUT.

NOTRE Conseil Royal de Censure
Nous a exposé qu'on lui avoit dénoncé &
représenté la copie authentique d'une
Lettre écrite de Cochin le 5 Avril 1767,
par Dom Clément-Joseph Collato Leitao
Evêque de cette Ville, à Dom Salvador
de Reis Archevêque de Cranganor ,
l'un & l'autre Membres de la Société
foi-disant de Jesus , désormais supprimée
& anéantie , & qu'ensuite de l'examen
qu'il en a fait dans plusieurs séances , il
a jugé unanimement : Que cette Lettre
est un de ces malicieux stratagemes , pra-
tiqués dans tous les temps , lieux & pays
par ladite Société , pour cacher les fau-
tes & délits de ses Membres , en affec-

tant de représenter comme innocens ; tous ceux d'entre eux convaincus de quelques crimes ; se servant , pour ce pernicieux & scandaleux effet , de toutes sortes de voies , même quand il faudroit nier les vérités les plus notoires , diffamer les Tribunaux les plus respectables , les Magistrats les plus integres & les plus incorruptibles , & dénigrer les personnes les plus recommandables par leur autorité , probité & doctrine : qu'elle contient une foule de propositions vaines , impies , diffamatoires , téméraires , scandaleuses , incompatibles avec la très-juste Sentence prononcée par l'Inquisition de Lisbonne le 20 Septembre 1761 , contre l'hérétique & hérésiarque Gabriel Malagrida , Membre de ladite Société abolie ; propositions tendantes à calomnier ledit Tribunal du Saint-Office & ses Ministres , & à déclarer innocent & exempt de toute faute le susdit hérésiarque : que l'Evêque de Cochin , auteur de cette Lettre , au lieu de remplir les saintes & indispensables obligations de Chrétien , d'Evêque & de Pere Spirituel de tant de Fidèles , à qui il devoit une nourriture plus salutaire , de les guider dans les saintes voies de l'édi-

fication & du bon exemple, de leur enseigner à respecter les Jugemens émanés des Tribunaux dépositaires de l'Autorité Spirituelle & Temporelle, au nombre desquels est le Tribunal du Saint-Office, qui réunit la puissance de la Thiare à celle du Trône : que cet Evêque, dis-je, pour se conformer aux malicieuses & perverses maximes de sa Société, n'a pas craint de charger sa propre conscience, de conduire dans des pâturages empoisonnés les esprits simples de ses ouailles, de scandaliser les personnes éclairées, prudentes & religieuses, en répandant parmi les Fidèles, non une Lettre Pastorale & édifiante, mais un véritable libelle diffamatoire ; un Ecrit où, avec une précipitation Jésuitique, une impudente témérité, un esprit diabolique, il a osé avancer.

I. Que la susdite Sentence de l'Inquisition étoit un libelle diffamatoire contre le P. Malagrida & sa Compagnie.

II. Que ce Jésuite criminel n'étoit pas le véritable Auteur des deux Ouvrages intitulés : *La Vie héroïque & admirable de la Glorieuse Sainte Anne*, & *Tractatus de vitâ & imperio Antichristi* ; Ouvrages écrits l'un & l'autre de sa propre

main, avoués & soutenus par lui avec la plus extrême opiniâtreté, & que cependant ledit Evêque assure, contre l'évidence même, avoir été inventés ou falsifiés avec les propositions énoncées dans la Sentence, dans la vue de condamner & punir comme hérétique ledit Gabriel Malagrida parfaitement innocent, quoique le Saint-Office l'ait déclaré coupable.

III. Que le même criminel n'a fait que des prédictions véritables, & que celles qui sont énoncées & démontrées fausses dans la Sentence, lui ont été calomnieusement attribuées & imputées.

IV. Qu'il n'avoit que des vertus réelles & solides, & que c'est à tort qu'on lui a donné le nom d'hypocrite.

V. Qu'il n'étoit pas probable qu'aucun témoin eût déposé contre la chasteté de Malagrida, & que si quelqu'un l'avoit fait, ce ne pouvoit être qu'un faux témoin.

VI. Qu'il faudroit une révélation supérieure, pour parvenir à connoître la vérité de plusieurs objets dont la Sentence fait mention; qu'il est impossible de décider si ce sont en effet des actions & des discours de Malagrida, ou des

inventions de l'Inquisiteur qui a rédigé la Sentence.

VII. Que Malagrida , en racontant quelques événemens de sa vie , n'a fait qu'imiter l'Apôtre Saint Paul , lorsqu'il fut accusé à Jérusalem.

VIII. Que plusieurs des choses qu'on lit dans la Sentence , & qui concourent à charger ledit criminel , y ont été ajoutées par l'Auteur de cette même Sentence , comme des figures de Rhétorique , pour embellir sa narration.

IX. Que les Docteurs envoyés au criminel , dans les prisons du Saint-Office , sous prétexte de le convertir , n'ont fait à son égard d'autres fonctions que celles d'accusateur.

X. Que c'étoit faute de l'avoir bien entendu , qu'on avoit accusé Malagrida d'avoir avancé qu'il étoit permis de mentir ; imputation calomnieuse , faite depuis long-temps aux Jésuites : comme si elle n'étoit pas amplement justifiée par une infinité d'Ouvrages qui contiennent leur Morale corrompue , & qui sont entre les mains de tout le monde.

XI. Que quand même Malagrida auroit proféré & écrit plusieurs hérésies , cela ne suffisoit pas pour le con-

damner & le punir comme hérétique , attendu qu'il ne résultoit pas de la Sentence que ses propositions eussent été examinées, ni par le Souverain Pontife, ni du moins juridiquement par le Tribunal du Saint-Office : comme si le contraire n'étoit pas évidemment prouvé par l'opiniâtreté même de cet hérésiarque ; opiniâtreté dans laquelle il persista dans l'Acte de Foi , où furent présentes plus de deux mille personnes , & où le détestable criminel entendit lire avec sa Sentence tous les faits que nie aujourd'hui calomnieusement son téméraire Apologiste.

XII. Que les Inquisiteurs eux-mêmes connurent si clairement que Malagrida n'étoit point hérétique , que , parmi les avertissemens multipliés qu'ils lui donnerent de renoncer à son hypocrisie , à ses fictions & à ses mensonges , on ne voyoit pas par la Sentence qu'on l'eût jamais sommé de rétracter ses hérésies : comme si tout le monde ne savoit pas que dans les procès faits à de semblables criminels , on tient plusieurs séances successives , où l'on cherche à les faire revenir de leurs erreurs , avant & après les Jugemens prononcés contre eux.

XIII. Qu'après la rétractation générale faite par Malagrida des hérésies & des erreurs qui lui étoient imputées, les Inquisiteurs devoient le traiter en Pénitent, & à ce titre, le recevoir dans le sein de l'Eglise, & non pas le déclarer hérétique, convaincu & obstiné dans ses pernicieuses erreurs : comme si en effet il n'avoit pas persévéré dans cette obstination en présence de la nombreuse assemblée dont nous avons parlé, sans donner le moindre signe de repentir, jusqu'au moment où il fut remis entre les mains de la Justice séculière.

XIV. Que la Sentence des Inquisiteurs ne porte aucun caractère d'authenticité, & qu'on peut refuser d'y ajouter foi.

XV. Que Gabriel Malagrida mourut Martyr ; que sa mort fut précieuse aux yeux du Seigneur ; qu'il doit exciter non la pitié, mais une sainte envie ; enfin qu'il a été conforme en tout à Jesus-Christ son modele ; que, comme ce Divin Rédempteur, après avoir été d'abord honoré comme Prophète & faisant des miracles, il s'est vu accusé, chargé de fers, condamné par l'envie, déclaré chef & fauteur de séditions, conduit de

Tribunal en Tribunal , pourfuivi par l'Autorité Ecclésiastique & la Séculière, mené au fupplice par les mêmes rues où peu de temps auparavant il avoit paffé prefque en triomphe , en butte aux outrages de la populace , au mépris de tous , devenu à la lettre *l'opprobre des hommes & l'abjection du peuple* , portant , au lieu de la croix , un bonnet d'infamie fur la tête & un bâillon à la bouche.

Lesquelles propositions & autres encore plus condamnables , ayant été mûrement & attentivement examinées , il a été déclaré tout d'une voix : Que ladite Lettre ne contient que paffion , malice , calomnie , ignorance & témérité ; qu'elle eft la légitime & digne production , non d'un Ecclésiastique élevé au rang fuprême de l'Epifcopat , mais d'un homme poffédé des déteftables & diaboliques efprits d'orgueil & de vengeance , & livré tout entier à l'oubli de Dieu & de l'Eternité ; d'un homme affervi par fa paffion défefpérée , & fi déplorablement aveuglé par elle , qu'il ne voit pas ou ne veut pas voir que le Tribunal Suprême de l'Inquifition de Lisbonne eft compofé d'un grand nombre d'Ecclésiastiques recommandables par leurs lumieres , leur

prudence , leur scrupuleuse intégrité ; qu'on y appelle , selon l'exigence des cas , les plus habiles Théologiens du Royaume , pour convaincre & convertir les accusés ; que les uns & les autres de ces Inquisiteurs & Théologiens s'occupent dans plusieurs séances , avec tout le zele & l'attention que demande l'importance de la chose , du soin de discuter les crimes & d'éclairer les coupables : qu'après ces préliminaires , si l'obstination & l'incorrigibilité du criminel sont telles qu'elles l'ont réellement été dans ledit hérétique & hérésiarque Gabriel Malagrida , on prononce alors la Sentence : que cette Sentence , pour être à l'abri de tout reproche , est portée par la voie de l'appel au Tribunal Suprême de l'Assemblée Générale du Saint-Office , Assemblée à laquelle préside un Inquisiteur Général de l'Eglise de Dieu , & composée de Juges choisis parmi les Ecclesiastiques , Membres des autres Tribunaux Suprêmes de ce Royaume : que lorsque cette Sentence a été confirmée par ce Tribunal , on somme les coupables de se repentir & de se rétracter : que s'ils refusent de le faire , & qu'ils persistent dans leur endurcissement & leur

obstination, ainsi que l'a fait le susdit criminel, la Sentence rendue est alors prononcée & publiée : qu'après avoir été abandonné au bras séculier, le coupable est remis entre les bras du Tribunal Suprême de la Supplique, où il est jugé par les premiers Magistrats de cette respectable Assemblée, en présence de tous les autres, au nombre de cinquante, & sous la direction d'un Président revêtu des titres les plus éclatans, tels que ceux de Cardinal de la Sainte-Eglise, ou de la première Grandesse du Royaume, & non-moins distingué par ses qualités & vertus personnelles : qu'enfin la prétention de l'Evêque de Cochin, Jésuite avant qu'il fût élevé à l'Episcopat, Jésuite après cette élévation, & comme tel, infecté de tous les vices de sa Compagnie, de laver, en vertu de son opinion particulière, le Corps entier dont il étoit Membre, de l'infamie à laquelle il a été universellement condamné ; de faire sans pudeur & sans titre le procès aux trois Tribunaux ci-dessus énoncés, Tribunaux compétens, établis de l'autorité publique de l'Eglise & du Royaume ; de s'élever contre ce qui a été par eux légalement, pleinement, irrévocablement

statué : que cette prétention, dis-je, est trop absurde pour mériter de la part des personnes sages & éclairées la plus légère attention ; que c'est manquer, contre toutes les Lois Divines & humaines, au respect dû à la suprême Puissance Spirituelle & Temporelle ; que c'est attaquer l'autorité de la chose jugée, base unique & fondamentale de la tranquillité publique ; que c'est enfin une nouvelle & vaine tentative, destinée à réveiller & susciter les troubles qui ont toujours été l'objet de ladite Société Jésuitique.

A CES CAUSES, & ensuite du Jugement qu'a déclaré la susdite Lettre trompeuse, infame, impie, téméraire, blasphématoire, séditeuse, scandaleuse & hérétique, & l'a condamnée comme telle à être publiquement lacérée & brûlée sur la Place du Commerce par l'Exécuteur de la Haute-Justice : Voulant donner à ce Jugement l'authenticité & la publicité convenable, & empêcher que ledit Ecrit ne fasse une dangereuse impression sur les esprits foibles, aisés à séduire, & qui pourroient avoir des doutes sur sa condamnation ; Nous défendons à toutes personnes de quelque état & condition qu'elles soient, de garder &

retenir ladite Lettre, ni aucune copie d'icelle, soit en Portugais, soit en quelque autre Langue, après trente jours depuis la publication du présent Edit : Enjoignons à tous ceux qui en auroient des exemplaires, de les remettre, savoir ; les habitans de ce Royaume, au Greffe de notredit Conseil de Censure ; & ceux d'Afrique, d'Amérique & des Indes, entre les mains de leurs Gouverneurs & Capitaines Généraux respectifs, pour être par ceux-ci renvoyés à notredit Conseil ; le tout, sous les peines portées par les Loix contre ceux qui conspirent contre notre Royale Majesté & le repos public de nos États, ou qui dépriment & calomnient la juste conduite de nos Tribunaux & Officiers, jusqu'à confiscation de tous leurs biens au profit de notre Couronne, & mort naturelle.

Le Roi notre Seigneur l'a ainsi ordonné par l'organe de son Conseil Royal de Censure.

FAIT à Lisbonne le 28 Avril 1774.

MANUEL-JOSEPH PEREIRA, Greffier dudit Conseil.

Je l'ai fait écrire.

L'EVÊQUE DE BEJA.

Rédigé par GAETAN-JOSEPH MENDEZ.

N.^o VII.

É D I T

DU ROI DE PORTUGAL,

Qui condamne un Ouvrage intitulé Anacephaleosis de Monarchiâ Lusitanâ.

JOSEPH, par la grace de Dieu, Roi de Portugal, &c. A tous ceux qui le présent Édit verront : SALUT.

SUR le compte qui Nous a été rendu par notre Conseil Royal de Censure, de la dénonciation à lui faite d'un petit Livre intitulé *Anacephaleosis de Monarchiâ Lusitanâ*, autore *Emmanuello Boccarro Francoz*, imprimé à Lisbõne chez Antoine Alvarez, en 1624 ; de l'examen qui en a été fait, & du Jugement qui l'a suivi : que cet Ouvrage est un des nombreux & perfides stratagemes mis en pratique dans ce Royaume par les Membres de la Société soi-disant de Jesus, désormais supprimée, éteinte & abolie, lesquels ne négligeant aucun des moyens propres à faire réussir leurs

diaboliques systêmes, & à favoriser leurs intérêts défordonnés, mettant tout en œuvre pour arriver à leurs fins, soit par eux-mêmes, soit par l'entremise de leurs partisans & affiliés, ont suggéré dans le temps audit Auteur leur ami, de composer & publier cet Ouvrage tendant à la ruine & à la subversion totale de toute Société éclairée, Civile & Chrétienne; suggestion clairement prouvée par le titre même d'*Anacephaleosis*, très-familier aux Auteurs Jésuites qui en ont fait un fréquent usage dans leurs compositions, comme il paroît par l'*Anacephaleosis Rerum Lusitanicæ* du Jésuite Antoine Vasconcellos, & plusieurs autres Ouvrages sortis de la même Société: que le but principal que s'est proposé ledit Auteur a été de démontrer & persuader que le commencement & la fin des Royaumes & des Empires dépendoient du cours & du mouvement des Astres: qu'en conséquence il prétendoit démontrer par des calculs astronomiques que l'Empire Ottoman devoit finir dans le siècle dernier, & qu'à sa place devoit s'élever un nouvel Empire en Portugal: qu'il alloit même jusqu'à assigner celui des

Souverains de cette Monarchie qui devoit être le fondateur de ce nouvel Empire, dont l'étendue embrasseroit tous les Peuples soumis à la domination Ottomane : que, s'écartant quelquefois de son objet, il cherchoit, toujours par la suggestion des mêmes Jésuites, à en insinuer d'autres non-moins chimériques, tels que l'utilité de la fameuse & vaine recherche de la Pierre Philosophale, la possibilité de l'Alchimie, & de l'art de convertir en or tous les métaux : que par-là cette Société proscrite parvenoit à ses perverses & dangereuses fins :

La première, de préoccuper l'esprit & l'imagination du Souverain & de tous ses Ministres & Sujets, par le bruit & l'attente d'une nouveauté aussi frappante & aussi extraordinaire, afin que ce Prince, tout occupé de l'idée flatteuse & de la haute espérance d'être le fondateur d'un si vaste, si glorieux & si puissant Empire, fermât l'oreille aux rumeurs que ne pouvoit manquer d'exciter l'imprudente & séditieuse permission accordée aux Jésuites par Dom Ferdinand-Martin Mascarenhas Evêque d'Algarve & Inquisiteur-Général de ces

Royaumes, d'y introduire leur *Index Romain Jésuitique* ; Ouvrage qui fut en effet cette même année imprimé & publié en Portugal.

La seconde, d'empêcher, suivant leur constante & pernicieuse maxime, les Peuples d'être tranquilles, & de les tenir dans une continuelle agitation, en occupant les esprits, tantôt d'objets merveilleux & extraordinaires, tantôt de vaines & trompeuses espérances, tantôt de craintes imaginaires & de terreurs paniques.

La troisième, de mettre, pour la première fois, au jour le plan concerté & réfléchi d'une de leurs plus dangereuses inventions ; savoir, d'un nouvel Empire qui devoit être fondé par un Roi de Portugal, pour s'en servir dans la suite, selon que les circonstances & les événemens leur paroîtroient plus ou moins favorables ; de commencer par cet Ouvrage à imprimer dans les foibles imaginations des personnes simples & crédules, la croyance de cet Empire futur & imaginaire, qu'ils ont depuis cherché à affermir par un autre Ouvrage non-moins pernicieux, intitulé : *Le Royaume de Portugal, Jardin*

de délices, *Empire du Christ*, dans lequel ils ont rassemblé une infinité d'impostures, de fausses prophéties, de révélation, de prédictions & de pronostics, attribués à divers Saints, Serviteurs de Dieu, Personnages illustres, célèbres Astrologues, Sibylles, Païens même, &c. : après avoir préparé d'avance les esprits à ajouter foi à ces Prophéties & Révélation, par celles qu'ils avoient inférées en faveur dudit Ouvrage dans l'*Annotation Astrologique* à l'*Anacephaleosis*, & qu'ils y attribuent à Saint Isidore, à Saint Cyrille Hermite, à Jean Cassien & à la Sibylle Erythrée : invention du reste, dont cette perverse Société a bien prouvé qu'elle attendoit de grands effets, par l'usage qu'elle en a fait plusieurs fois, d'abord après la mort du Roi Sébastien, lorsqu'elle publia que ce Prince étoit le Roi annoncé & prédit ; qu'il devoit reparoître pour jeter les fondemens du nouvel Empire ; & ensuite, après la mort du Roi Jean IV, époque à laquelle elle fit composer par un de ses Membres, Antoine Vieira, l'indigne, scandaleux & hérétique Ecrit intitulé *Espérances du Portugal*, cinquième *Empire du monde*, où cet Auteur

(puni pour cet objet par l'Inquisition de Coimbre) prétend démontrer que ce Monarque doit ressusciter avant le Jugement Universel, & donner naissance au cinquieme Empire du monde.

La quatrieme, de rendre les Peuples stupides, enthousiastes, superstitieux & fanatiques, en leur offrant des objets faux, chimériques & impossibles; en leur persuadant d'ajouter une foi aveugle à des pronostics incertains, de fausses prophéties, de feintes révélations; en les accoutumant à s'occuper d'un avenir dont la connoissance nous est interdite, à espérer des choses vaines & extraordinaires, à chercher dans le cours & le mouvement des Astres des résultats qui dépendent de notre libre volonté; en les excitant enfin à se livrer à l'inutile & dangereuse recherche de trésors imaginaires & impossibles; lesquelles choses sont la base de l'ignorance, de la stupidité, de la superstition & du fanatisme.

Que par des moyens si condamnables, les Jésuites travailloient, d'une part, à éloigner les esprits de toute application utile; & de l'autre, à fatiguer tellement les imaginations foibles, que,

devenues incapables de faire de mûres & sérieuses réflexions sur les causes morales, elles ne pussent se défendre des impressions fanatiques & superstitieuses que les Professeurs de ladite Société cherchoient à leur communiquer; impressions uniquement dirigées à l'exécution de leurs criminels & diaboliques desseins.

Voulant préserver nos fidèles Sujets des sinistres effets d'un Ouvrage ainsi destiné par les soi-disant Jésuites à établir & propager dans ce Royaume l'ignorance, la superstition & le fanatisme, opposés au salut, à la Foi, à la pureté & à la sainteté de la Religion, Nous ordonnons que ledit Ouvrage intitulé *Anacephaleosis de Monarchiâ Lusitanâ*, soit publiquement lacéré & brûlé sur la Place du Commerce par l'Exécuteur de la Haute-Justice, &c.



N^o. VIII.

É D I T

DU ROI DE PORTUGAL,

*Qui condamne un Ouvrage intitulé Triple
cordon d'amour, &c.*

JOSEPH, par la grace de Dieu, Roi de Portugal, &c. A tous ceux qui le présentent Edit verront : SALUT.

ENSUITE de la dénonciation faite à notre Conseil Royal de Censure d'un Livre intitulé : *Triple Cordon d'Amour à Jesus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie*, au Roi de Portugal déjà né mais inconnu, à son Royaume rétabli, &c. par Dom Antoine Ardizzone Spinola, imprimé à Lisbonne chez Antoine Craefbeeck, en 1680; de l'examen qui en a été fait dans plusieurs séances, & du Jugement qui a résulté de cet examen : Que cet Ouvrage est un Recueil de douze Prophéties débitées par son Auteur, à l'occasion de diverses solennités,

dans

dans la Chaire de l'Eglise Primatiale de Goa , & celle de la Chapelle Royale de cette Cour , lorsqu'il travailloit avec chaleur à établir deux Maisons de son Ordre, l'une dans cette Cour , & l'autre à Goa ; ce qu'en effet il obtint : que ledit Ardizzone , se regardant comme Fondateur de ces deux Maisons , se servit de plusieurs & divers moyens pour s'en assurer le titre , & encore pour d'autres fins, de funestes & pernicieuses conséquences , sans considérer que la Chaire Evangélique doit être uniquement consacrée à la Religion ; qu'un Prédicateur est le vrai Ministre de l'Evangile , chargé d'enseigner aux Fidèles les vérités & les vertus Chrétiennes, d'après les Saintes Ecritures, dont il ne doit jamais faire usage qu'avec le sérieux, la décence & le respect convenables : qu'abusant au contraire de son saint & redoutable Ministère , profanant la parole de Dieu , altérant & dénaturant le sens de l'Ecriture , ledit Ardizzone s'est occupé dans ses Sermons d'objets vains, faux & chimériques ; qu'il y a traité des sujets extravagans , & soutenu d'absurdes paradoxes ; qu'il y a établi des opinions nouvelles & scandaleuses , &

cherché à prouver par les Livres Saints des propositions fausses, dures, malsonnantes, scandaleuses, impies, blasphématoires, & au premier coup-d'œil hérétiques : que tous ces faits résultent évidemment des réflexions profondes faites par notredit Conseil sur cet Ouvrage, & parmi lesquelles, pour de justes raisons, Nous ne rapporterons que les suivantes :

I. Que ledit Ouvrage étant composé de Prières & Oraisons, dont quelques-unes ont pour objet ce que la Religion a de plus auguste & de plus sacré, comme le Sacrement adorable de nos Autels, il falloit lui donner un titre sérieux, imposant, & qui répondît à la dignité du sujet; & non pas le titre puérile, illusoire, extravagant & ridicule de *Triple Cordon*.

II. Que dans une violente déclamation du Prédicateur Ardizzone contre les Lois très-sages qui défendent l'entrée de nos Royaumes & Domaines à tout Missionnaire étranger qui, sans être muni des permissions nécessaires & indispensables, voudroit y venir exercer son ministère, il s'emporte jusqu'à avancer des propositions téméraires,

scandaleuses & blasphématoires , & offrir de les prouver par la Sainte-Ecriture, comme on le voit par le passage suivant : » Y a-t-il, peut-il y avoir » d'Etranger pire que le Démon ? Il est » clair que non. Cependant s'il vient » dans ce Royaume demander, au nom » de Dieu, de passer aux Indes , pour » travailler à l'accroissement de la Foi » Catholique & au bien spirituel des » ames , que Vos Majestés ordonnent » qu'on le reçoive sur leurs vaisseaux, » qu'il y ait la meilleure place & la » chambre la plus commode , parce » qu'il sera l'Ange tutélaire des Indes.... » Vous riez ? Les Livres Saints vont » vous le démontrer «.

III. Que lorsqu'on reçut à Goâ la nouvelle de l'heureux Couronnement du Roi Jean IV, on choisit, pour remercier Dieu de ce bienfait éclatant accordé dans cette circonstance à la Monarchie Portugaise, le même Ardizzone, c'est-à-dire un Prédicateur étranger & quant à son habit, & quant à sa Profession, au mépris scandaleux de tout le Clergé Séculier & Régulier dont abondoit ce florissant Etat : qu'il étoit impossible de concilier le silence & l'insensibilité de

la Société Jéfuitique fur ce choix important, avec le crédit fans bornes qu'elle avoit ufurpé dans l'Inde & dans ce Royaume, & les facilités que lui donnoit ce crédit pour empêcher une préférence fi injurieuſe, non-feulement à ladite Société, mais encore à toutes les Communautés Religieuſes, & plus ſpécialement aux Eccléſiaſtiques Nationaux réſidans dans cette Capitale de l'Asie Portugaiſe : qu'il falloit par conféquent que ce choix de l'étranger Ardizzone eût été fait non-feulement de l'aveu, mais encore par les inſinuations & les intrigues des Jéfuites, qui avoient fondé de grandes eſpérances fur ſon diſcours : qu'en effet le ſyſtème d'un Roi de Portugal caché & d'un nouveau cinquieme Empire du Monde étant incontestablement une invention réfléchie deſdits Jéfuites, qui épioient & faiſiſſoient avec emprefſement toutes les occaſions de l'accréditer, ils avoient cru celle du glorieux Couronnement du Roi Jean IV une des plus favorables qu'ils puſſent jamais trouver, ſur-tout en empruntant le témoignage du Prédicateur Ardizzone, qui, moins ſuſpect que tout autre par ſa qualité d'Etranger & de Membre d'un

autre Institut, devoit avoir plus de poids & d'autorité pour étendre & affermir la croyance de cette vaine & pernicieuse invention : qu'en conséquence lefdits Jéfuites avoient fait choisir Ardizzone, qui travailla en effet à imprimer & établir dans les efprits foibles & crédules ladite croyance, & cela, non dans un feul, mais dans plusieurs Sermons, pour fe rendre agréable à quelques perfonnes dont la faveur pût lui être utile : que dans cette vue, ce Miniftre prévaricateur avoit donné, comme autant de vérités, les chimeriques & frauduleufes Prophéties de Bandarra, & toutes celles malicieufement inventées par lefdits Jéfuites pour parvenir à leurs fins : que par la fuppoftion de ce nouveau futur Empire univerfel dont un Roi de Portugal, encore attendu & caché, devoit être le fondateur, Ardizzone s'étoit efforcé de précipiter les Fidelles qu'il devoit éclairer, dans les plus funeftes erreurs, & de les rendre fanatiques & enthoufiaftes, en leur perfuadant d'ajouter foi à des pronoftics incertains, à de fauffes prophéties, & à des révélations imaginaires.

IV. Que comme un ufage alors établi

dans quelques Paroisses des Indes, empêchoit d'accorder aux Néophytes, encore privés des lumieres nécessaires pour connoître le sublime & impénétrable Mystere de l'Eucharistie, la participation au plus auguste des Sacremens, ainsi qu'on le pratique encore avec les enfans & les Negres adultes qui ne sont pas suffisamment instruits, & que, d'un autre côté, régnoit déjà dans cette Contrée de l'Asie la barbare distinction des Bramines & des Parias; distinction qui ne se bornoit pas aux fonctions de la vie civile, mais qui s'étendoit aux actes même de la Religion, en sorte qu'un Prêtre qui administroit aux Bramines les Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, ne pouvoit les administrer aux Parias; distinction d'ailleurs soutenue avec chaleur par les féditieux Jésuites qui s'en servoient pour fomenter parmi les Peuples de continuelles & funestes divisions, jusques-là que pour mieux la maintenir, ils avoient établi parmi eux des *Bramines Romains* d'une fierté & d'une arrogance insupportable, & des *Parias d'Europe*, réduits, à l'égard des premiers, à un tel point d'humiliation & d'abaissement,

qu'ils ne pouvoient paroître en leur présence que les yeux baissés, leur parler que par le moyen d'un tiers, passer même auprès d'eux qu'à une distance assez grande pour que l'air qui les environnoit ne pût fouiller les autres; le Prédicateur Ardizzone affectant de confondre le premier de ces usages, juste, raisonnable & orthodoxe, avec le second, barbare & sédition, &, comme tel, soutenu par lesdits Jésuites, en avoit conclu généralement que c'étoit dans l'Inde une coutume universelle de ne jamais administrer le Sacrement de l'Eucharistie, pas même à Pâques ni à l'article de la mort, aux Chrétiens Parias & autres de diverses Nations; supposant avec impiété que, dans ce refus de la sainte Communion, cette Eglise regardoit les Fidèles qui en étoient l'objet, comme de trop basse & trop vile condition; s'appelant restaurateur de la sainte Communion dans l'Inde, disant ouvertement qu'il avoit fallu qu'un Prédicateur étranger vînt dans ces Contrées pour y annoncer & y établir, comme nouvelle, une Doctrine aussi ancienne que l'Eglise & l'Evangile lui-même, & chargeant par-là des plus odieuses & des

plus flétrissantes imputations tous les Archevêques, Evêques, Curés, Religieux & autres Ecclésiastiques qui habitoient l'Inde Portugaise, lorsque Ardizzone y arriva.

V. Que pour persuader lesdits objets & autres non-moins indignes d'un Ministre de l'Evangile, ce téméraire Prédicateur avoit écrit, proféré & imprimé les scandaleuses propositions contenues dans les passages suivans :

» 1. La Transfiguration du Christ sur
» le Thabor est une image & une esquisse
» du Couronnement du Roi en Portugal.

» 2. Le Couronnement du Christ mit
» fin à la Loi de Moïse, & donna naissance à la Loi de grace prédite par
» Elie : ces deux saints Personnages,
» préparés par la première à promulguer la seconde, paroissent l'un &
» l'autre sur la Montagne ; il ne manquoit plus qu'une chose, c'est que le
» tout passât par la Chancellerie, & que
» Dieu y apposât son sceau.

» 3. Ce que j'observe, c'est que si
» Dieu a choisi de dessus sa Croix ces
» deux Monarques (Alphonse I.^{er} &
» Jean IV), l'un pour fondateur &

» l'autre pour restaurateur de cet Em-
 » pire, ce n'a pas été de la même
 » maniere. Dans la fondation, il ne
 » détacha pas sa main droite de la Croix
 » comme il l'a fait dans la restauration;
 » ce qui, à mon avis, n'a été que
 » jalousie.

» 4. La divine Planete de Jesus-Christ,
 » notre Soleil dans le Sacrement de l'E-
 » charistie, en conjonction avec celle
 » de la Vierge Marie, Lune immaculée,
 » fut toujours pronostic de puissance,
 » signe de liberté, gage assuré de vic-
 » toire.

» 5. La Vierge se mit en mouvement,
 » & s'approcha pour couronner Saint
 » Jean Précurseur du Christ, & fut ainsi
 » Jean-Baptiste Roi couronné avant de
 » naître.

» 6. Si Saint Jean est le plus grand
 » des Rois, nous pouvons bien appeler
 » le quatrieme Prince de ce nom, le Roi
 » Saint Jean IV.

» 7. Le Saint Roi Alphonse, premier
 » Roi de Portugal, aimait Dieu beau-
 » coup plus que ne l'avoit aimé Abra-
 » ham, premier pere de son Peuple
 » chéri.

» 8. Les Anges apperçurent de loin

» un grand nombre d'hommes étran-
» gers qui venoient de sur terre avec le
» Christ pour s'établir avec eux dans le
» même Royaume. Ils fermerent aussi-tôt
» les portes avec une extrême promp-
» titude , dans la crainte qu'ils n'en-
» traissent cependant les Anges veu-
» lent des étrangers dans le Ciel.

» 9. Dieu a voulu que la restauration
» du Portugal fût un vivant portrait du
» Monde.

» 10. Le Royaume de Portugal est
» un Royaume divin : Dieu lui-même
» le fonda avec son Sang sacré sur le
» Trône royal & majestueux de la
» sainte Croix ; il le fit resplendissant
» & immortel comme la Lune ; il lui
» commanda de dissiper par l'éclat de
» ses armes , & plus encore par la lu-
» miere de la Foi , les Nations étran-
» geres , pour dominer temporellement
» sur le Monde entier.

» 11. Si bien que les Théologiens
» disent que dans les Prédestinés les
» péchés qui donnent sujet à leur péni-
» tence , sont des effets de la prédes-
» tination.

» 12. Saint Matthieu décrit la Généa-
» logie de Jesus-Christ d'une maniere si

» mystérieuse, & avec de telles circon-
 » tances, qu'il semble qu'il ait voulu
 » tracer comme merveilleuse, singu-
 » liere, grande, dirigée par une Provi-
 » dence particuliere de Dieu, la Génée-
 » logie de Sa Majesté le Roi de Portugal
 » Jean IV, non-seulement dans le na-
 » turel, mais encore dans le politique
 » & le civil.

» 13. Notre-Seigneur Jesus-Christ a
 » eu deux Généalogies, l'une divine &
 » l'autre humaine : nous pouvons de
 » même en considérer deux dans Sa
 » Majesté le Roi Jean IV. Pourquoi
 » l'Evangéliste S. Matthieu ne nomme-
 » t-il que quarante aïeux de Jesus-Christ,
 » tandis qu'il en a davantage ? Peut-être
 » est-ce pour représenter les quarante
 » Gentilshommes qui proclamerent le
 » Roi Jean IV.... Il laisse hors de l'arbre
 » généalogique de Jesus-Christ Phaldaia,
 » comme un homme obscur, *quia obs-*
 » *curus fuerat* : qui fait si ce n'est pas
 » pour représenter le Roi Sanche, Mo-
 » narque obscur, déposé de son Trône ?

» 14. Le pain du Sacrement de l'E-
 » charistie est un pain sacré, pur, blanc,
 » pétri dans le ventre très-saint de la
 » Bienheureuse Marie, sans souillure de

» péché ni de faute : il veut cependant
» que tous s'en nourrissent , non-seule-
» ment le juste , mais encore le pécheur.

» 15. Que Jesus-Christ ait communiqué
» en forme de Viatique à l'heure de sa
» mort , & se soit ainsi servi à lui-même
» de nourriture.... C'est ce que les
» Hérétiques nient , comme ils ont cou-
» tume de nier toute vérité.

» 16. Les trois Personnes Divines
» ont communiqué , & communieront
» toute l'éternité , à chaque moment ,
» d'une communion intérieure.

» 17. L'autre raison pour laquelle
» Jesus-Christ reçut son Corps & son
» Sang adorables sous les formes Eucha-
» ristiques à l'heure de sa mort , fut
» pour communier en Viatique.... il ne
» voulut pas mourir sans communier.

» 18. Le Pere Eternel ému de com-
» passion , lui envoya du Ciel un Ange
» étranger sur la terre , avec un calice
» en main , qui représentoit le calice
» que Notre-Seigneur désiroit qui servît
» de Viatique à ses Chrétiens à l'article
» de la mort. Il lui montrait par cette
» figure , pour le consoler , que dans
» les temps à venir un Prêtre étranger
» remédieroit dans l'Inde à cette pri-
» vation.

» 19. Dans le troisieme instant les
 » Anges fidelles obéirent à Dieu, &
 » communierent d'une maniere spiri-
 » tuelle & céleste, par forme de Via-
 » tique, comme étant des *voyageurs*
 » qui aspiroient à la béatitude.

» 20. Si Lucifer, encore alors dans
 » l'état de voyageur, eût communiqué
 » par forme de Viatique, dans le danger
 » de mort où il se trouvoit au troisieme
 » instant de sa création, il ne feroit
 » pas tombé en faute, & n'auroit pas
 » consenti au péché.

» 21. Saint Joseph est le seul Patron
 » des Rois cachés : il semble qu'on le
 » dise par compliment; mais c'est d'après
 » l'Ecriture-Sainte.

» 22. Si le Roi Jean IV eût reçu
 » dans son Baptême le nom de Joseph,
 » je douterois qu'il pût jamais être Roi
 » de Portugal. C'eût été une marque
 » que Dieu ne le vouloit pas pour
 » Monarque & Souverain de son Em-
 » pire. Pour être Roi de Portugal, il
 » falloit qu'il naquît le jour de Saint
 » Joseph, & qu'il ne portât pas ce nom.

» 23. Le respect & la dévotion due
 » à Saint Joseph ne permettent pas,
 » & Dieu lui-même ne veut pas qu'au-

» cun Prince , Roi , Empereur ou Mo-
» narque , quelque grand qu'il soit ,
» s'appelle Joseph ; parce que personne
» ne peut parvenir au même point de
» grandeur , & que Dieu ne veut pas
» qu'on porte le nom de celui dont
» on ne peut imiter les œuvres «.

Voulant ôter de dessous les yeux de nos fidèles Sujets un Livre aussi pernicieux , qui contient les erreurs ci-dessus énoncées , & d'autres encore non-moins scandaleuses & capables de produire les plus funestes effets , Nous ordonnons que ledit Ouvrage intitulé *Triple Cordon , &c. par Dom Antoine Ardigzone Spinola* , soit & demeure supprimé à perpétuité dans nos Royaumes & Domaines ; défendons à toutes personnes , de quelque état & condition qu'elles puissent être , de garder & retenir le susdit Ouvrage , ni aucune copie d'icelui après trente jours depuis la publication du présent Edit : Enjoignons à tous ceux qui en auroient des exemplaires de les remettre ; savoir , les Habitans de ce Royaume , au Greffe de notredit Conseil de Censure ; & ceux de nos Domaines d'Afrique , d'Amérique & des Indes , entre les mains de

leurs Gouverneurs & Capitaines-Généraux respectifs, pour être par ceux-ci renvoyés à notredit Conseil : le tout sous les peines portées par les Loix contre ceux qui retiennent, impriment, vendent & débitent des Livres sans notre permission & contre notre défense.

Le Roi notre Seigneur, l'a ainsi ordonné par l'organe de son Conseil Royal de Censure.

FAIT à Lisbonne le 6 Mars 1775.



N.º IX.

A R R Ê T

DU TRIBUNAL DE L'INCONFIDENCE;

Contre JEAN-BAPTISTE PELE.

ENSUITE des ordres donnés par le Roi notre Seigneur, à ce Tribunal, que, sur les Pieces produites, & conformément aux Edits de Sa Majesté des 20 Octobre 1763, & 23 Juin de l'année dernière, on fît sommairement & juridiquement le procès au criminel Jean-Baptiste Pele, détenu dans les prisons de cette Cour, à l'effet de le reconnoître & déclarer atteint & convaincu de l'horrible attentat à lui imputé, n.º 2.

Il est prouvé par les dépositions, actes & preuves rapportées depuis le n.º 7 jusqu'au n.º 13, où est contenu le corps du délit, & par les réponses dudit Pele dans ses Interrogatoires, que c'est un vagabond & un libertin; qu'il est natif du lieu d'Arafsi dans la République de

Genes; qu'après y avoir été marié l'espace de quatorze ans, il a mené une vie errante, sans retourner chez lui, ni s'occuper de sa famille; qu'il s'est embarqué en qualité de Matelot pour divers Ports de l'Europe; qu'il est entré dans cette Ville, sous le faux prétexte d'apprendre à peindre d'une nouvelle maniere; qu'il y a pris, rue du Corps-Saint, un appartement dans la maison d'Antoine Sodré Pereira Tibau au second étage, vis-à-vis Ribeira Nueva; qu'au bout de quelques mois, il a commencé à recevoir chez lui quelques inconnus qui ne venoient que pendant la nuit & à des heures indues; que les voisins entendant du bruit, & en ayant cherché la cause, avoient découvert que c'étoit le signal que faisoient de dehors les inconnus, pour savoir si ledit Pele étoit chez lui; que celui-ci, après avoir répondu à ce signal par un autre, descendoit sur le champ, ouvroit la porte de l'allée, & remontoit avec deux & quelquefois trois personnes couvertes de longs manteaux & de chapeaux rabattus; qu'il les conduisoit dans son appartement, & demeuroit enfermé avec elles jusqu'à trois heures du matin, ainsi qu'il résulte des dépositions cotées n.^o 33.

Il est prouvé que ces visites nocturnes ayant inspiré des soupçons & une juste défiance au Dénonciateur Louis-Joseph de Figueiredo qui habitoit le premier étage de la même maison, celui-ci se mit une nuit à les épier au travers d'une fente; qu'il vit un gros homme assis avec un habit à l'Espagnole, deux pistolets à la ceinture, un baudrier en écharpe auquel étoit attachée une épée dont la garde & la poignée étoient à jour; & un autre armé de la même manière, parlant à voix basse en Espagnol; que lorsque ces deux hommes sortirent, ledit Dénonciateur les suivit jusqu'à l'Hôtel du Marquis de Valenza; que là ils trouverent trois chevaux sur deux desquels ils monterent, laissant le troisieme à celui qui les attendoit; que lorsque ledit Pele étoit chez lui, il s'y tenoit enfermé, répondoit de dedans aux personnes qui vouloient lui parler, & montrait à la porte les tableaux qu'on lui demandoit; d'où il résulte évidemment qu'il ne prenoit tant de précautions que pour n'être pas apperçu, & empêcher qu'on ne vît ce qu'il y avoit dans sa chambre.

Il est prouvé qu'un jour où ledit criminel descendoit l'escalier pour sortir,

comme il fortit en effet , il tira un mouchoir de sa poche , & en laissa tomber , sans s'en appercevoir , un petit billet ; ce qu'ayant vu ledit Dénonciateur son voisin , & croyant par la maniere dont il étoit plié , que c'étoit un billet de quelque femme , il le ramassa & le lut , en quoi il n'y avoit rien que de fort naturel ; mais qu'il trouva qu'il ne contenoit rien moins qu'une conspiration tramée pour attenter à la très-importante vie de l'Illustissime & Excellentissime Marquis de Pom- bal , Conseiller d'Etat de Sa Majesté , Surintendant Général des Finances & de la reconstruction de Lisbonne , Lieutenant-Général de Sa Majesté pour la visite & la réforme de l'Université de Coimbre , Secrétaire d'Etat des Affaires du Royaume , Premier Ministre pour l'expédition générale des Affaires , &c. : que le Dénonciateur , pour déferer cet attentat au Juge compétent , & empêcher que le coupable ne pût s'échapper , lui proposa de l'accompagner à Belem où il avoit un ami qui vouloit apprendre à peindre & qui le payeroit bien ; que le criminel attiré par cette espérance , étoit allé en chaise avec le Dénonciateur jusqu'au lieu de la Junqueira ; que là le Dénon-

ciateur descendit , sous prétexte qu'il avoit besoin de parler à un ouvrier ; mais que ledit criminel l'ayant vu entrer dans la maison du Juge de l'Inconfiance , il l'aurait hors de la chaise & prit la fuite ; qu'il tâcha de se réfugier d'abord dans l'Hôtel de l'Ambassadeur d'Espagne , & ensuite dans celui de Nonce , où on ne voulut pas le recevoir ; qu'alors il alla chercher le Paquebot d'Angleterre , dans le dessein de sortir du Royaume ; que n'ayant pu y être admis , il fit la même tentative à l'égard de divers autres bâtimens , & essuya les mêmes refus , jusqu'à ce qu'enfin , au moment où il tâchoit de s'introduire dans la maison du Consul de la Grande-Bretagne , il fut rencontré & arrêté par la Justice , ainsi qu'il est prouvé par le Procès-verbal de saisie , & les aveux du criminel dans ses Interrogatoires ; que , pour dissiper les forts indices qui résultoient contre lui de sa fuite , il avoit eu recours au frivole prétexte qu'il avoit craint d'être arrêté pour le loyer de son appartement , tandis qu'y ayant tous ses effets , & de plus ayant fourni une caution , il étoit à cet égard parfaitement en sûreté ; que d'après la présomption de droit , on ne

peut douter que la véritable cause des efforts du criminel pour s'échapper à la Justice , ne fût les alarmes & la consternation où le jeta la perte du billet qu'il avoit laissé tomber de sa poche en tirant son mouchoir ; billet qui contenoit la preuve complete de l'horrible attentat ci-dessus énoncé , & qui , fidèlement traduit de l'Espagnol , étoit conçu en ces termes :

» Ami, Jean-Baptiste, procurez-vous
 » des balles pour les pistolets, & faites-
 » le incessamment. Ayez soin aussi
 » d'avoir la poudre nécessaire pour les
 » charger: tenez le tout prêt, & exécutez
 » l'idée d'une meche qui puisse durer
 » au moins quinze heures, afin que, si
 » le Marquis notre ami ne s'apperçoit
 » pas de trop bonne heure du piège
 » qu'on lui tend, nous ne laissions pas
 » échapper une occasion si favorable &
 » la meilleure que nous puissions avoir
 » pour exécuter notre entreprise sans
 » danger, & décharger le coup sur notre
 » tyran. Préparez la clef conformément
 » au modele : par-là, la porte
 » étant ouverte, l'opération deviendra
 » plus facile, & nous travaillerons à

» notre fureté, en même temps qu'à la
» délivrance de tous. Adieu. À demain
» soir, dans la rue du Corps-Saint,
» aux heures accoutumées.

LES AMIS.

Il est prouvé que d'après ces premiers indices si graves tout ensemble & si horribles, le Juge de l'Inconfiance s'étant mis en devoir de procéder à la visite de l'appartement occupé par ledit criminel, & en ayant fait enfoncer juridiquement les portes en sa présence, on trouva :

1.^o Au fond d'un panier couvert de cuir, & fermé avec une petite ferrure qui fut pareillement brisée, les preuves les plus évidentes de l'attentat dont ils s'agit; savoir, les trois pistolets mentionnés au procès, n.^o 7, liés ensemble & chargés chacun d'environ une livre & demie de poudre, quatre cornets de la même poudre, chacun d'une livre, quelques charges séparées, & à peu près une égale quantité sans enveloppe.

2.^o Dans un coffre aussi couvert de cuir, un baril de bois neuf d'un palme & demi de circonférence (un pied un pouce cinq lignes un quart), & d'un demi-palme de hauteur (quatre pouces

une ligne trois quarts), entouré de fix cercles en fer, & dont les fonds étoient affujettis par de gros clous, rempli de quatre livres de poudre, à très-peu près, avec une petite ouverture pour fervir de passage à la meche qui devoit y mettre le feu.

3.^o Dans le même coffre, une plaque de métal, d'un palme & demi de circonférence, percée de plusieurs trous, avec une meche de onze palmes de longueur (sept pieds sept pouces deux lignes & demie) faisant sept tours, & liée au travers desdits trous par des fils de laiton.

4.^o Dans une petite cassette de cuivre, trois modeles de clef, une en papier & deux en cire blanche, tous de la même forme & avec les mêmes garnitures.

5.^o Enfin un billet écrit sur un quart de feuille, du même caractère que le précédent, dont voici les termes traduits de l'Espagnol : » Mon Ami, » le domestique vous remettra l'argent que vous m'avez fait demander : » tout ce dont vous aurez besoin, » vous sera fourni sur le champ. Adieu, » jusqu'à ce soir, dans la rue du

» Théâtre. LES AMIS «. Et au bas étoit cette apostille.» Tenez la clef prête pour » l'essayer, & prendre la mesure de la » demi-largeur de la caisse du carrosse, » afin de pouvoir partager les charges » de poudre, comme nous l'avons ima- » giné. Nous ferons ce soir cet arran- » gement «. Tous ces faits résultent du Procès-verbal de visite, & donnent lieu à des conséquences évidentes.

Il est prouvé que dans la vérification & confrontation faite desdits modèles par Emmanuel Lopez, Maître Serrurier, avec les ferrures de la remise de Sadite Excellence le Marquis de Pombal, il se trouva que les empreintes en avoient été prises sur la ferrure de la porte de derriere de ladite remise, comme on le voit par le Procès-verbal de vérification coté n.º 12.

Il est prouvé que de cette vérification passant à la visite & à la confrontation des carrosses, pour voir s'il y en avoit quelqu'un où pussent entrer le baril de poudre, les pistolets, & le volume de meche ajusté à la plaque de métal, de la maniere rapportée ci-dessus, il se trouva qu'en effet dans le caisson du carrosse le plus riche dont Son Excellence avoit coutume

coutume de se servir les jours de cérémonie, dans lequel il étoit moralement sûr qu'il sortiroit le jour de l'Inauguration de la Statue du Roi, & que, par cette raison, ledit criminel & ses infâmes complices avoient choisi de préférence pour attenter à sa précieuse vie; que dans ce caisson, dis-je, non-seulement entroient sans peine, le baril, les bombes & la meche, mais qu'il y restoit encore de la place pour la poudre dont ils vouloient partager les charges, & qu'ils tenoient préparées à cet effet dans les quatre cornets qui en contenoient chacun une livre. Le Procès-verbal de cette visite est coté n.º 13.

Il est prouvé par les dépositions des témoins, & les réponses de l'accusé cotées n.º 39 & suivantes, qu'ayant déposé chez un de ses amis, nommé Jean-Baptiste Flambeau, Danseur de corde du Théâtre, un habit, une paire de culottes & quelque linge, on trouva par hasard dans la poche de la culotte un troisieme billet en Langue Espagnole, écrit aussi sur un quart de feuille du même caractère que les deux premiers, & conçu en ces termes :

» Ami Jean-Baptiste, ne venez pas
Tome IV. O

» nous voir ce matin , parce que nous
» sommes occupés. S'il y a quelque
» chose de nouveau , faites-nous-le
» savoir par le Messager qui est dans
» notre secret. C'est par lui que nous
» vous écrirons désormais ce dont il
» faudra que vous soyez instruit. Il lira
» & portera les réponses. Vous pouvez
» vous fier à lui en tout & par-tout ,
» parce que nous lui avons tout dit , &
» cela vaut mieux. Nous nous rendrons
» au lieu convenu, de soir à autre , pour
» ne pas faire suspecter les chevaux ,
» & quand nous devons y aller ,
» nous aurons soin de vous en donner
» avis , &c. LES AMIS. «

Il est prouvé que dans la même poche on trouva encore un fragment d'un autre billet déchiré , dans lequel étoit pliée une petite pierre blanche ; que cette pierre ayant été représentée à l'accusé dans son Interrogatoire , il la reconnut aussi - tôt pour de la céruse , mais sans faire mention du fragment de billet dont elle étoit enveloppée , quoiqu'il ne pût ignorer qu'il l'y eût mise. Ce fragment étoit de la même main que les précédens , & quoiqu'il ne contînt que quelques mots sans liaison , il ne

laissoit pas de se rapporter évidemment aux autres: le voici..... *Vive..... puis la Religion ne mourra pas, & elle.... de..... Messager porte une piece d'or. Adieu.* LES AMIS.

Il est prouvé enfin que le criminel, quoique convaincu par tant & de si fortes preuves, auxquelles on a apporté toute l'attention que méritoit l'importance du sujet, s'est toujours, dans les Interrogatoires répétés & juridiques qu'il a subis, constamment & opiniâtrément tenu sur la négative, non-seulement en ce qui le regardoit, mais encore en ce qui concernoit les personnes tierces au sujet desquelles on l'a interrogé, sans jamais donner aucune raison, défense ni réponse précise contre les armes & matieres offensives trouvées chez lui dans le coffre & le panier couverts de cuir, attendu que, par la maniere dont elles y étoient renfermées, & par les clefs qu'il avoit dans sa poche, & qu'il a reconnues pour les siennes, il est clairement prouvé que lui seul pouvoit les y avoir mises. Il résulte en effet du Procès-verbal coté n.º 19, que dans l'examen fait par Marcelin d'Oliviera Maître Serrurier, de la serrure du coffre où étoient le demi-

baril de poudre , & la plaque de métal avec les meches , il en trouva les ressorts d'une telle force , & les gardes si compliquées , qu'il étoit moralement impossible de l'ouvrir avec de fausses clefs. On doit donc conclure , comme une vérité évidente & démontrée , que c'est ledit criminel , & non un autre , qui a fait ou arrangé ces instrumens de destruction , qui les a placés , gardés , cachés dans ledit coffre , pour mettre à exécution l'horrible complot que lui & ses infames complices avoient formé. Cette démonstration acquiert une nouvelle force , si l'on considère que le criminel est errant & vagabond , & qu'en cette qualité , il a contre lui la présomption de droit qui le fait supposer capable de toutes sortes de crimes , & porté à les commettre : présomption confirmée encore par l'expérience , qui fait voir que pour exécuter des assassinats & autres semblables forfaits , on s'est toujours ou presque toujours adressé à des débauchés & des vagabonds , tels que le criminel. Corrompu par le vil salaire qu'il recevoit dès-lors , & par les récompenses plus considérables qu'on lui faisoit espérer , ainsi que le prouve le billet rapporté ci-

dessus , il est devenu un des chefs de la conspiration qui fait l'objet de ce procès.

Toutes ces preuves vues & examinées avec la circonspection qu'exigeoit indispensablement l'énormité d'un aussi détestable attentat , consommé par tant & de si atroces préparatifs , nous avons déclaré Jean-Baptiste Pele dûment atteint & convaincu de crime de lèse - majesté , d'obstination à nier la vérité , & à cacher à la Justice les complices associés à son abominable forfait. Et usant de l'autorité & pouvoir accordé à ce Tribunal par l'Edit coté n.º 5 , pour étendre & aggraver les peines dues à cet infame & sacrilege assassin & à ses complices , & les proportionner autant qu'il sera possible à son scandaleux & exécrationnable attentat :

Nous ordonnons que ledit Jean-Baptiste Pele sera conduit au lieu des exécutions ; qu'il y aura vif les deux mains coupées , après quoi son corps sera tiré à quatre chevaux jusqu'à séparation de membres , lesquels seront avec le tronc consumés par les flammes , pour en être les cendres dispersées & jetées au vent. Le condamnons à la perte & confiscation , au profit du Trésor &

de la Chambre Royale , de tous les biens , meubles & immeubles à lui appartenans dans ces Royaumes & Domaines , si aucuns y a : Ordonnons qu'avant l'exécution du présent Arrêt, il sera appliqué à la question ordinaire & extraordinaire , pour avoir révélation de ses complices.

FAIT dans la Secrétairerie d'Etat des Affaires Etrangères & de la Guerre, le 9 Octobre 1755.

Signé par les deux Secrétaires d'Etat Présidens, MARTIN DE MÉLO ET CASTRO, & AYRES DE SAA ET MÉLO.



N.º X.

É D I T

*Qui déclare la Reine Régente pendant la
maladie du Roi.*

LA nécessité de vaquer au Gouvernement de ce Royaume & de ses Domaines pendant le temps de notre maladie, de peur que les affaires ne souffrent d'une trop longue interruption, & qu'elles ne s'accumulent au point que l'expédition en devienne ensuite trop difficile, Nous a fait juger à propos de remettre ledit Gouvernement entre les mains de la Reine notre Epouse bien-aimée, pour y exercer pendant toute la durée de notre convalescence, la même Autorité Royale & Souveraine Puissance qui Nous appartient; attendant de ses vertus & éminentes qualités, qu'elle administrera la justice à nos fidèles Sujets, & agira en toutes choses comme Nous le désirons. Et afin de donner à notre Royale résolution toute l'authenticité nécessaire, Nous ordon-

nons au Marquis de Pombal, de notre Conseil, qu'après que le présent Edit aura été signé de notre main, il en expédie des copies à tous les Tribunaux ; auxquelles copies, signées par ledit Marquis de Pombal, même foi sera ajoutée qu'à l'original ; & ce, nonobstant toutes Lois, dispositions & Ordonnances contraires.

FAIT au Palais de Notre - Dame d'Ajuda, le 29 Novembre 1776.

J O S E P H , Roi.

Au Palais de Notre-Dame d'Ajuda,
le 4 Décembre 1776.

LE MARQUIS DE POMBAL.



N.º XI.

A C T E

*Par lequel la Reine accepte la démission
du Marquis de Pombal.*

EN considération de la haute & singulière estime que le Roi mon Pere (que Dieu reçoive en sa gloire) a eue pour la personne du Marquis de Pombal, & sur les représentations dudit Marquis, que son âge & ses infirmités ne lui permettant pas de s'employer plus longtemps à mon Royal service, il me demande la permission de se démettre de tous les Postes & Emplois dont il se trouve chargé, & de se retirer dans sa Terre de Pombal: Ayant égard à sa priere, j'ai bien voulu lui accorder ladite permission, lui conserver, sa vie durant, le même traitement dont il jouissoit en qualité de Secrétaire d'Etat des Affaires du Royaume, & y joindre par grace spéciale la Commanderie de Saint-Jacques de Lanhuzo, située dans

le Diocèse de Bragues, de l'Ordre de
Christ, laquelle se trouve vacante par
la mort de François de Mélo & Castro.

FAIT au Palais de Notre - Dame
d'Ajuda, le 4 Mars 1777.



N.^o XII.

DISCOURS

Du Conseiller FRANÇOIS COELHO
DE SYLVA,

Au Couronnement de la Reine.

DANS ce jour à jamais heureux & mémorable, témoin des mutuels & inviolables engagemens de Votre Majesté envers ses Sujets, & de ceux-ci envers Votre Majesté, où la fidélité Portugaise éclate de toute part en chants d'allégresse, en vives & sinceres expressions de zele & d'attachement, j'ai cru devoir mêler ma voix à ces acclamations universelles, & exposer au grand jour une partie de l'inépuisable trésor des vertus de Votre Majesté, objet de notre amour, & gage assuré de notre obéissance. Votre Majesté, appelée par le droit de sa naissance au Trône de son auguste Pere, y a porté, en y montant, ces Royales & sublimes qualités qui communiquent au pouvoir souverain plus d'éclat qu'elles ne peuvent en recevoir.

O vj

Oui, Très-Puissante Reine, la Providence, dont les ordres & les infail-
libles Décrets reglent les révolutions
des Empires, & qui, semblant veiller
avec une protection spéciale sur le Por-
tugal, l'a déjà plus d'une fois retiré des
bords du précipice, marca Votre
Majesté dès son berceau, pour être la
Restauration de ce Royaume, & lui
donna dans un degré éminent toutes
les qualités nécessaires à cette haute
destination. Le sang coule encore des
plaies cruelles & profondes qu'a ou-
vertes dans le cœur des Portugais le
despotisme aveugle & illimité dont nous
cessons enfin d'être les tristes victimes.
Il fut, par système, ennemi de l'humani-
té, de la Religion, de la liberté, du
mérite & de la vertu. Il peupla les
prisons & les Colonies de l'élite des
Citoyens; il opprima le Peuple & le
réduisit à la plus extrême misère; il
attaqua l'autorité du Saint Siege & des
Evêques; il avilit la Noblesse; il cor-
rompit les mœurs; il pervertit la Légis-
lation, & gouverna l'Etat avec un
sceptre de fer, dont l'insupportable du-
reté n'avoit point encore eu d'exemple.

Dans cette déplorable extrémité, que

fait la Providence ? elle dissipe la fatale illusion par laquelle s'étoit laissé surprendre la piété du feu Roi ; elle oppose à tant & de si énormes désordres les vertus de Sa Majesté ; & quelles vertus ? toutes celles qu'il falloit pour remédier à nos maux : sainteté , clémence , bonté , justice , désintéressement , amour des Peuples , respect envers Dieu & ses Ministres , maturité de conseil , attention scrupuleuse dans l'exécution , & sur-tout volonté ferme & efficace de rétablir tout dans l'ordre & de ne rien négliger pour rendre la Nation heureuse.

C'est de ces précieuses sources que découlent les sages dispositions du Gouvernement actuel ; ce choix prudent & réfléchi de Ministres utiles , c'est-à-dire , habiles , intelligens & zélés pour le bien public ; ces prisons ouvertes aux infortunés qui y gémissaient ; cette éclatante justification de l'innocence ; ce rétablissement de tant de Citoyens privés de leurs emplois , ou arrachés de leur Patrie , dans leurs premiers droits ; le libre accès ouvert aux plaintes des Peuples ; la justice rendue aux parties ; les égards pour les services ; la Noblesse rentrée en possession de ses justes préro-

gatives ; Dieu respecté comme il doit l'être ; la vertu récompensée ; chaque Juridiction resserrée dans les bornes de son département ; l'autorité rendue aux Tribunaux ; la liberté au Commerce ; la protection aux manufactures ; le paiement des dettes assuré ; de salutaires projets pour soulager les Peuples accablés sous le fardeau insupportable des impôts.

Tels sont les heureux effets de la lumière éclatante que Dieu s'est plu à répandre sur la Personne Royale de Votre Majesté, de ces maximes Chrétiennes dont Elle a fait la règle de sa conduite, de cette conscience droite & éclairée qu'Elle doit à ce Dieu Protecteur qui lui a ouvert les sources les plus pures de la morale & de la tradition. Chaque jour nous offre une nouvelle preuve de sa Providence spéciale sur votre Personne sacrée, & des grandes choses auxquelles elle vous destinoit.

C'est en effet cette Providence qui a préservé miraculeusement Votre Majesté des funestes atteintes portées à ce Royaume, & qui l'ont plongé dans la plus déplorable consternation : c'est son bras tout-puissant qui a renversé les

indignes barrières que des intrigues ténébreuses vouloient élever entre Vous & l'auguste Monarque que le Ciel avoit marqué pour votre Royal Epoux, Prince bien digne de l'amour & du respect de Votre Majesté, & depuis long-temps les délices de ce Royaume. Ses vertus incomparables devoient être réunies à celles de Votre Majesté ; & il falloit encore y joindre la connoissance des hommes & des Cours , pour que le vice ne s'insinuât pas sous les apparences du zele , & , en abusant de la droiture & de la candeur de Votre Majesté , ne corrompît pas les principes du Gouvernement, & les intentions les plus saintes & les plus pures. C'est enfin sa Providence qui a sauvé Votre Majesté des infames complots formés contre la légitimité de ses droits, sans autre défense que les vœux du Royaume , & les prières des gens de bien.

Le Ciel n'a pas borné à ces bienfaits, tout signalés qu'ils sont, sa libéralité envers votre Personne Royale. Aux vertus héroïques qui rendent Votre Majesté si digne du rang suprême où Elle est élevée, il en a joint une infinité d'autres qui leur servent de base , & leur don-

nent un nouveau lustre : humble , pieuse , charitable , modeste , chaste , recueillie , exemplaire , active , austere , fervente , Votre Majesté ne cesse d'aspirer au sommet de la perfection Chrétienne , sans que l'air contagieux de la Cour ait infecté , même légèrement , la pureté de son ame.

Mais ces vertus , si propres à faciliter à Votre Majesté les avenues du Ciel , & à défarmer le bras du Tout-Puissant levé sur nous , bien qu'elles doivent être dans tous les temps l'objet de notre vénération , ne sont pas aujourd'hui le motif principal de nos applaudissemens & de notre joie. Le Portugal a sur-tout besoin de la prudence de Votre Majesté , de son zele , de sa vigilance , de son application , conseil , autorité & persévérance dans les mêmes principes.

L'art de régner que la politique nous représente ordinairement comme un labyrinthe presque inextricable , est la chose du monde la plus facile & la plus simple , pour qui joint la prudence à de bonnes intentions.

Celui qui se montre bienfaisant envers quelques-uns , juste envers tous ; qui met en vigueur les anciennes maximes , rétablit les louables coutumes , affermit

l'autorité des Lois , assure le repos public , combat pour les droits de l'humanité , honore le mérite , récompense la vertu , soulage le peuple , ne favorise pas l'esprit de parti , tient dans un juste équilibre le pouvoir des Ministres ; celui-là sans doute connoît & pratique cet art de régner si sublime & si mystérieux. Et n'est-ce pas là le fidelle tableau de l'heureux Gouvernement de Votre Majesté ? Elle n'a qu'à continuer à suivre le même plan , pour mériter de nouveaux éloges , & servir de modele à tous les Princes.

L'Europe voit aujourd'hui trois Princesses à la tête de trois puissantes Monarchies , en tenir les rênes d'une main assurée , & déployer dans leur brillante Administration une sagesse & une activité capables tout à la fois d'éterniser leur nom , & d'obscurcir la gloire de bien des Héros.

Votre Majesté qui les surpasse tous en vertu , & qui les égale en prudence , a droit à la plus solide & à la plus durable renommée. En illustrant ainsi les Fastes Portugais , Elle démentira parmi nous l'absurde calomnie des détracteurs du sexe , qui croient ses forces peu proportionnées au lourd fardeau du Gouvernement.

En attendant que le temps acheve de réaliser de si belles espérances, agréez, Auguste Souveraine, l'hommage sincere & sans bornes que nous faisons à Votre Majesté de nos services, de notre sang, de nos vies & de tout notre être. Nous ne cesserons d'y joindre les plus ardentés prieres, pour que Dieu, Protecteur de cet Empire, continue à veiller avec la même prédilection sur votre Personne sacrée; qu'il conserve pendant une longue suite d'années votre importante & précieuse vie, & couronne par d'heureux succès les sages projets de votre glorieuse Administration.

Je baise respectueusement la main de
Votre Majesté.

FRANÇOIS COELHO DE SYLVA.



N.º XIII.

D É C R E T

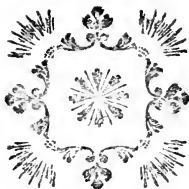
QUI déclare le Marquis D'ALORNA innocent.

ENSUITE des ordres donnés par Nous au Marquis d'Alorna, lorsqu'il est sorti de prison, de se tenir éloigné de la Cour, jusqu'à ce qu'il se fût pleinement lavé du plus léger soupçon de crime de lèse-Majesté & de haute trahison; & sur la Requête qu'il nous a présentée, tendante à obtenir des Juges pour examiner rigoureusement sa conduite, Nous avons chargé de cet important examen une assemblée de Magistrats dignes de notre confiance par leurs lumières & leurs vertus; lesquels y ayant procédé, assistés du Procureur - Général de notre Cour, ont décidé tout d'une voix que ledit Marquis étoit innocent, & qu'il n'y avoit contre lui aucune preuve qui pût le faire regarder comme coupable. Ce que Nous avons jugé à propos de déclarer par le présent Acte, afin qu'il

puisse être rétabli dans les biens , honneurs & prérogatives qui lui appartiennent par le droit commun & le privilège de sa naissance.

FAIT au Palais de Notre-Dame d'Ajuda le 17 Mai 1777.

MOI LA REINE.



N.º XIV.

D É C R E T

*En faveur de FREIRE D'ANDRADA
D'ENSERRABODÈS.*

Ayant pris en considération les bons & loyaux services qu'a rendus à notre Couronne Antoine Freire d'Andrada d'Enserrabodès, non-seulement dans plusieurs Emplois importans de Magistrature, mais encore dans celui de notre Ministre Plénipotentiaire auprès de diverses Cours de l'Europe, Emplois qu'il a toujours exercés à notre pleine & entière satisfaction, il nous a plu lui accorder les titre, grade, honneurs & privileges de Grand-Chancelier du Royaume, avec les appointemens ordinaires attachés à cette Dignité. Nous lui avons conservé en même temps la place de Membre de notre Conseil, où il reprendra son rang d'ancienneté; & attendu que son âge avancé & les affaires particulieres auxquelles nous l'emploïrons ne lui permettroient pas de faire ce dernier ser-

vice, Nous l'en avons dispensé, lui laissant seulement la liberté d'aller prendre séance & donner sa voix dans notre dit Conseil, toutes les fois qu'il lui sera possible : CAR telle est notre volonté.

Au Palais de Notre-Dame d'Ajuda le
17 Mai 1777.

MOI LA REINE.



N.º XV.

LETTRE DE LA REINE

A L'ÉVÊQUE DE COIMBRE.

RÉVÉREND Evêque de Coimbre ;
Comte d'Arganil , de mon Conseil ,
MOI LA REINE , je vous salue comme
celui que j'estime.

LE Roi mon Seigneur & Pere ayant
mis fin à vos longues souffrances , je ne
puis m'empêcher de vous témoigner
l'extrême plaisir que me cause cette
action pieuse & méritoire , ainsi que la
vive satisfaction que je goûte à compter
au nombre de mes Sujets un Prélat si
distingué par son mérite & ses services.
Les vertus que vous pratiquez avec tant
d'édification , & dans l'exercice desquelles
vous ne vous êtes jamais démenti , m'ont
inspiré pour votre Personne la plus haute
& la plus juste estime. Je ne puis sur-
tout prodiguer trop d'éloges au zele
ardent & apostolique avec lequel vous
veillez sur le troupeau que la Divine

Providence a confié à vos soins ; à votre constante & paternelle attention à lui donner non - seulement cette salutaire nourriture qui remplit l'ame des sentimens de la Religion , mais encore les plus louables exemples de soumission & d'obéissance aux ordres souverains qui vous ont été adressés , joignant ainsi la vigilance nécessaire à un véritable & digne Pasteur , aux obligations non-moins indispensables d'un fidelle Sujet. Et afin que personne n'ignore ma considération pour vous , & combien votre conduite m'est agréable , vous ferez inférer cette Lettre Royale dans les Registres de votre Secrétariat , tant de de votre Diocese que du Comté d'Arganil.

Du Palais de Quélus le 7 Juillet 1777.

MOI LA REINE



N.º XVI.

B I L L E T

DU VICOMTE DE VILLENEUVE
DE CERVEIRA,*Au Chapitre de Coimbre.*

AUX Doyen, Dignités & Chapitre
de la Sainte-Eglise de Coimbre.

Sa Majesté m'ordonne de vous renvoyer les Registres de votre Chapitre, & par un effet de l'indéfectible justice dont Elle a coutume d'user avec tous ses fidèles Sujets, Elle veut qu'on efface de ces Registres, de manière qu'il soit désormais impossible de le lire, l'Edit du Roi qui vous a été adressé sous la date du 9 Décembre 1768; & afin de prévenir toute erreur, je vous avertis que l'endroit desdits Registres qui doit être ainsi biffé, commence à la page 101, au mot *competente* que j'ai moi-même marqué, pour assurer la ponctuelle exécution des ordres de Sa Majesté qui m'a commandé de vous en faire part.

Tome IV.

P

Sa Majesté vous ordonne encore de faire effacer des mêmes Registres, de maniere qu'ils ne puissent désormais être lus, tous les Décrets, Assignations & Actes quelconques, qui ont eu lieu ensuite de cet Edit, & qui se trouvent compris depuis la page 53 jusqu'à la page 55; d'y faire transcrire le présent ordre, & de me certifier de sa pleine & entiere exécution, pour que je puisse en rendre compte à Sa Majesté.

Du Palais de Notre-Dame d'Ajuda,
le 10 Juillet 1777.

LE VICOMTE DE VILLENEUVE.



N.º XVII.

L E T T R E

DE JOSEPH DE SIABRA DE SYLVA,

*Au Secrétaire d'Etat Dom MARTIN
DE MÉLO.***I**LLUSTRISSIME ET EXCELLENTISSIME
SEIGNEUR ,

Comme c'est à Votre Excellence que je dois l'expédition des ordres bienfaisans , par lesquels Sa Majesté , que Dieu conserve , m'a permis de quitter l'Afrique & de revenir en Portugal ; un de mes premiers devoirs est sans doute de témoigner à Votre Excellence ma vive & sincere reconnoissance pour la part qu'elle a eue à cette faveur , la plus grande que je puisse recevoir dans ma situation. C'est à remplir cette obligation que je borne encore toute ma liberté ; je n'écris pas même à ma femme ni à mon frere que j'ai appris depuis quelques jours être encore vivans.

L'ordre de ma délivrance arriva le

P ij

premier Octobre , à la Garnison de las Piedras : je fis auffi-tôt mes préparatifs pour me rendre fur la fin de Novembre à Loanda , d'où je pàrtis le 20 Décembre : après avoir payé le tribut ordinaire à la mer , qui , à mon âge , abat les plus robustes , j'arrivai dans cette Baie , au bout d'une traversée de quarante jours.

Le befoin de rétablir un peu mes forces , & de me pourvoir de mille choses nécessaires pour achever mon voyage avec moins d'incommodité , me fait séjourner ici plus long-temps que je ne voudrois , sur-tout quand je considere combien il me feroit avantageux de passer l'hiver sur les Côtes de Portugal.

Je désirerois , avant d'y arriver , que Votre Excellence me fît savoir à bord la maniere , le temps & le lieu de mon débarquement , parce que l'expérience m'a trop appris à mes dépens que je ne fais faire que de fausses démarches toutes les fois que je me regle d'après mes propres idées.

Lorsque j'aurai débarqué où , quand , & de la maniere que Votre Excellence m'aura prescrite , je continuerai comme

de raison mon voyage jusqu'au lieu d'où je suis d'abord parti.

Que Votre Excellence me permette, en attendant, de lui avouer que la foiblesse de ma Philosophie, née sans doute de la sensibilité de mon cœur, & de trop peu d'usage de la Religion qui l'auroit sans doute affermie; que cette foiblesse, dis-je, ne m'a pas donné jusqu'à présent la résignation dont j'avois besoin pour supporter plus patiemment l'affreuse destinée d'être représenté aux yeux de mon Souverain & mon Bienfaiteur, comme un infame & abominable monstre d'ingratitude; d'être, à ce titre, ignominieusement chassé de son service, arraché du sein de ma famille, enfermé dans une affreuse prison, tiré de mon cachot pour être transporté à Rio Janeiro, de là à Loanda, & de Loanda à la Garnison de las Piedras, portant avec moi, en dédommagement de ce qui me manquoit pour mes plus indispensables besoins, les ordres sévères qui devoient s'exécuter pour mon transport dans un lieu où je devois me croire mort à jamais pour ma Patrie & pour l'Europe. Et tout cela, sans Jugement, même sans procès, puisque je n'ai jamais été en-

tendu , & qu'on ne m'a jamais instruit de mon crime.

Si tout se fût borné à me congédier & à m'ordonner de me retirer chez moi , je n'aurois eu garde de me plaindre. Le Roi n'avoit pas besoin fans doute de mes réponses , pour éloigner de son service un homme qu'on lui auroit peint ou comme inutile , ou comme désagréable. Mais les imputations dont on me chargea allèrent beaucoup plus loin , & le refus de m'entendre n'eut d'autre objet que de mettre un obstacle invincible à ma justification.

Que Votre Excellence ne considere dans cette effusion de mon cœur que le fond & non la forme , parce que , depuis quatre ans , j'ai perdu l'habitude de parler & d'écrire , mais je n'ai pas perdu le désir de me justifier , sans savoir de quoi , pour achever ensuite dans la solitude & le repos , ce qui me reste de ma carrière ; trop convaincu par de pénibles expériences & de sérieuses réflexions , que je ne suis propre à aucune autre chose , & beaucoup moins à celles auxquelles je fus appliqué par une force supérieure , & contre ce que mes premières années m'avoient appris de ma vocation.

Me voici parvenu à la fin de ma lettre, & j'hésite si j'oserai prier Votre Excellence de baïser pour moi la main de Sa Majesté (puisque je ne puis avoir ce bonheur) en actions de graces de l'humanité & de la clémence dont Elle use envers moi, en me permettant de revoir encore ma Patrie & ma famille. Si la chose est possible, j'espere que Votre Excellence daignera ajouter cette faveur à celles dont je lui suis déjà redevable ; si elle ne l'est pas, Votre Excellence excusera un grossier & sauvage Africain, bien éloigné de vouloir payer de bons offices par des offenses & des témérités.

Que Dieu accorde une longue vie à Votre Excellence.

De la Baie de Tous les Saints le 6
Février 1778.

JOSEPH DE SIABRA DE SYLVA



N.º XVIII.

D É C R E T

En faveur de SIABRA DE SYLVA.

A PRÈS nous être pleinement assurée de l'innocence de Joseph Siabra de Sylva, & que toutes les poursuites faites contre lui ont eu leur principe dans de vaines & fausses accusations, notre Royale intention est qu'il ne demeure pas privé plus long-temps des honneurs & prérogatives attachées au caractère dont il étoit revêtu : en conséquence Nous ordonnons d'effacer de tous les Livres où elles se trouveroient écrites ou enrégistrées, toutes les condamnations, peines & ordres quelconques contre ledit Siabra, & de transcrire en marge de la radiation le présent Décret qu'on pourra rendre public, même par la voie de l'impression, afin que tout le monde puisse en avoir connoissance.

Le Vicomte de Villeneuve de Cerveira, notre Ministre & Secrétaire d'Etat, le fera exécuter.

MOI LA REINE.

N.º XIX.

D É C R E T

QUI donne à six Ex-Jésuites la liberté
de demeurer en Portugal ,

Adressé à l' Abbé des Bénédictins de Bélem.

SA MAJESTÉ ayant eu de justes raisons , lesquelles ne subsistent plus , pour tenir jusqu'à présent renfermés dans le Monastere Royal de Bélem les Abbés Bernard Ferraz , Dominique Noguerra , Faustin de Lemos , Hippolyte Vellez , & Antoine Vellez , Prêtres de la ci-devant Société de Jesus , veut bien leur accorder la permission de rester dans leur Patrie , & d'y vivre auprès de leurs parens. C'est ce dont Sa Majesté m'ordonne de faire part à votre Révérence , afin que vous communiquiez ce Décret aux personnes ci-dessus spécifiées , & qu'elles soient instruites du parti qu'elles peuvent prendre. Que Dieu vous ait en sa sainte garde.

Du Palais de Notre-Dame d'Ajuda ;
le 11 Mars 1779.

LE VICOMTE DE VILLENEUVE DE
CERVEIRA. P V.

N.º XX.

É D I T

*Qui supprime les Mémoires respectifs de
CALDEIRA & du Marquis DE POMBAL.*

SUR le compte qui nous a été rendu par Notre Conseil (el Desembargo do Paço) d'un Mémoire signifié dans le procès de lésion énormissime, intenté pardevant le Juge de Civelda, par François-Joseph Cardeira Soarès Galbardo Mendanha, contre le Marquis de Pombal ci-devant Ministre & Secrétaire d'Etat des Affaires de ce Royaume; d'où il résulte: Que ce Mémoire contient divers articles injurieux audit Marquis, & inutiles au procès: que ledit Marquis étoit par-là autorisé à en solliciter juridiquement la suppression, ou à nous supplier de lui accorder des réparations convenables; mais qu'au lieu de prendre cette voie, la seule légale & permise, il avoit profité de cette occasion pour composer en réponse une longue écriture, qu'il a prétendu répandre & perpétuer en

demandant qu'on lui en passât sept copies authentiques : que dans cette réponse, manifestement dictée par la haine & la passion, au lieu de se borner à ce qui étoit de sa cause, il a cherché à rendre publiques quelques secrètes négociations faites sous son Ministère, ce qu'il ne devoit pas se permettre sans notre aveu : que pour faire son apologie, appuyée sur des faits entièrement faux, il a eu la témérité de mettre en doute la certitude de l'innocence de plusieurs personnes de grandes qualités & vertus, & de différentes conditions, desquelles Nous ordonnons que l'honneur soit & demeure rétabli : qu'enfin, il a avancé une infinité de propositions insoutenables, repréhensibles, injurieuses même à la glorieuse mémoire du feu Roi notre Seigneur & Pere, avec d'autres excès & absurdités dignes du plus sévère châ-timent. Voulant remédier à ce désordre, de l'avis de Notredit Conseil & d'autres personnes qu'il nous a plu consulter sur cette matiere, Nous ordonnons que les actes & pieces appartenant à la cause, & nécessaires au Jugement d'icelle, seront, par Notredit Conseil, séparées & remises aux Parties respectives ou à leur

Procureur ; qu'acte sera donné de cette remise au Demandeur , à l'effet de renouveler sa demande , & d'intenter un nouveau procès , sans avoir égard à la première instance , ni aux effets que , suivant le droit , elle pourroit produire.

Et quant aux pieces non-nécessaires à la question de lésion , elles seront remises à la Secrétairerie d'Etat des Affaires du Royaume , où elles demeureront supprimées à perpétuité. Ordonnons à cet effet à Notredit Conseil d'expédier les ordres nécessaires & convenables , pour que le Notaire Antoine-Joseph de Souza déclare & spécifie combien de copies desdites Pieces sont sorties de son Etude ; lesquelles seront , le plutôt que faire se pourra , remises à Notredit Conseil. Défendons à toutes personnes , de quelque état & condition qu'elles soient , qui auroient entre les mains des copies de toutes ou d'une partie de ces pieces , de les conserver aussi-tôt qu'elles auront eu connoissance de cet Edit , qui , à cet effet , sera affiché dans les lieux ordinaires. Enjoignons aux Avocats & Procureurs des Parties , de remettre les originaux d'après lesquels ont été transcrits le libelle , les réponses contraires

& les appendices , ainsi que toutes les copies qu'ils auroient des mêmes pieces. Ordonnons que ces originaux seront brûlés en présence du Juge de la cause & de deux Notaires , qui en dresseront procès-verbal & le déposeront dans la Secrétairerie d'Etat. Voulons que les deux Avocats , tant du Demandeur que du Défendeur , soient pris & appréhendés au corps , & que Notredit Conseil fasse passer des copies authentiques du présent Edit à tous les Tribunaux & principales Juridictions de ces Royaumes & Domaines , à l'effet d'y être enrégistré & ponctuellement exécuté.

FAIT au Palais de Quélus le 3 Septembre 1779.

LA REINE.



N.º XXI.

D É C R E T

En faveur de la Comtesse D'ATONGUYA.

L'EXAMEN qui a été fait en notre présence de la conduite de la Comtesse Douairiere d'Atonguya, Nous ayant pleinement convaincue qu'elle est entièrement innocente, & à l'abri même du plus léger soupçon, sur les crimes dont elle a été accusée pardevant le Tribunal de l'Inconfiance; qu'il n'y a contre elle ni preuves ni indices, il Nous a plu le déclarer authentiquement par le présent Acte, afin que ladite Comtesse puisse être rétablie dans tous les biens, honneurs & prérogatives qui lui appartiennent par le droit commun & par celui de sa naissance.

Au Palais de Quélus le 1 Juillet 1780.



N.º XXII.

É D I T

*Qui ordonne la révision du Procès du
Duc D'AVEIRO, &c.*

MOI LA REINE,

SUR ce qui nous a été représenté de la part du Marquis d'Alorna, tant en qualité de Curateur à la mémoire de ses beau-pere, belle-mere & beaux-freres, que comme personnellement intéressé à l'honneur de la Marquise sa femme & de leurs enfans, entachés par l'Arrêt du Tribunal de l'Inconfiance du 12 Janvier 1759, au sujet du crime horrible de lèse-majesté & de haute trahison, commis dans la malheureuse nuit du 3 Septembre 1758, contre la Personne sacrée de notre Très-Honoré Pere & Seigneur le feu Roi Joseph I; que dans cet Arrêt il y avoit non-seulement des nullités substantielles, mais encore des injustices évidentes; qu'on y trouvoit des faussetés fondamentales

& des preuves qui n'existoient pas dans les procédures : qu'il nous supplioit en conséquence de lui accorder par grace spéciale la révision dudit Arrêt, & sa confrontation avec les procédures ensuite desquelles il est intervenu : Nous avons pris cette demande en sérieuse considération, & en avons remis l'examen à une assemblée de Membres de notre Conseil d'Etat & *do Paço*, également zélés pour le service de Dieu & pour le nôtre ; lesquels , après mûre délibération , & la discussion la plus scrupuleuse , ont jugé tout d'une voix qu'il y avoit en effet dans ledit procès des circonstances extraordinaires , & telles que notre justice devoit accorder la révision demandée , en dérogeant à cet effet à toutes les Lois qui pourroient s'opposer à cette grace , & notamment à l'Edit rendu le 17 Janvier 1759, en confirmation dudit Arrêt. A CES CAUSES , ayant égard à ce qui Nous a été exposé par ladite Assemblée , & considérant qu'il est du service de Dieu & du nôtre que la vérité soit pleinement manifestée , afin qu'il ne reste aucun doute sur la justice dudit Arrêt, ou sur l'innocence de tous ceux qui y

ont été injustement condamnés, Nous nous sommes déterminée à permettre, par grace très-spéciale, que ledit Arrêt soit revu & examiné d'après les procédures, nonobstant le long espace de temps qui s'est écoulé depuis son exécution, & toutes Lois portées au contraire, y comprise celle déjà citée du 17 Janvier 1759, auxquelles toutes Nous dérogeons, pour cet effet seulement, comme si de chacune d'elles Nous faisons ici une mention particulière. Nous nommons & établissons Juges de cette révision les Membres de nos Tribunaux, Joseph Ricaldes qui fera les fonctions de Rapporteur, Barthelemi Giraldes, Manuel-Joseph de Gama, Jérôme de Lemos Monteiro, François-Antoine Giraldes, François-Félicien Velho, Joseph-Joachim Emaus, Ignace-Xavier de Souza Pizarro, Joseph Pinto de Moras Bacelar, Joseph-Robert Vidal, Dominique-Antoine d'Aranjo, Constantin Alvez de Valle, Jean-Xavier Telles de Souza, Thomas-Antoine de Carvalho, & pour Greffier Henri-Joseph de Mendanha Benavides, qui aidera le Procureur de notre Couronne en ce qui concerne son Office. Lesdits

Commissaires tiendront leurs séances dans la Secrétairerie d'Etat des Affaires du Royaume , en présence de nos trois Ministres & Secrétaires d'Etat ; & lorsque ceux-ci ne pourront s'y trouver , ils seront remplacés par d'autres , au choix desdits Commissaires , comme il se pratique ordinairement dans les procès de révision. Le Vicomte de Villeneuve de Cerveira notre Ministre & Secrétaire d'Etat des Affaires du Royaume , aura soin de faire exécuter selon sa forme & teneur le présent Edit , qui sera enregistré à la Chancellerie , & dont l'effet aura lieu d'aujourd'hui à un an , nonobstant toute Ordonnance contraire.

Au Palais de Lisbonne le 10 Octobre
1780.



N.º XXIII.

P L A C E T

ADRESSÉ PAR LES JÉSUITES

*AU ROI DOM PEDRE.***S**IRE,

LES Religieux de la Compagnie de Jésus, restes infortunés d'une Société à jamais anéantie, de quelques bontés, de quelque protection que l'honneur déformais Votre Majesté, prennent la liberté de se prosterner aux pieds de votre auguste Trône, dont l'accès est toujours ouvert aux malheureux. Leur déplorable situation leur fait espérer que Vous daignerez accueillir leur humble prière, & étendre jusqu'à eux les effets de votre bienfaisance Royale. Les cœurs les moins sensibles se sentent naturellement portés à s'intéresser pour l'innocence accablée sous le poids de l'oppression, & devenue la triste victime de la tyrannie & de la cruauté. Ces infortunés supplient donc aujourd'hui Votre

Majesté de jeter un regard favorable sur le Mémoire ci-joint ; ils vous conjurent , par tout ce qu'il y a de plus sacré , de le présenter vous-même à notre auguste Reine , & de l'appuyer de votre puissante recommandation. Ils se flattent , avec d'autant plus de confiance , d'obtenir la faveur qu'ils y réclament , qu'ils connoissent le cœur de leur vertueuse Souveraine , sa tendre affection pour votre Personne sacrée , & son zele ardent pour la justice.



N.º XXIV.

PLACET DES JÉSUITES

*A LA REINE.***T**RÈS-PUISSANTE REINE,

Vos fidelles Sujets ci-devant Religieux de la Compagnie de Jesus, animés pour Votre Majesté des sentimens du plus profond respect, & prosternés humblement au pied de son Trône, implorent aujourd'hui son humanité & sa justice. Si Dieu lui-même se laisse fléchir par les prieres réitérées des mortels, Votre Majesté qui le représente ici bas, qui se fait gloire de l'imiter, que ses héroïques vertus rendent à chaque instant plus agréable à ses yeux, ne rejettera pas des infortunés, qu'une conduite irréprochable n'a pu mettre à l'abri de la plus cruelle persécution. Victimes d'une aveugle fureur & d'un acharnement qui n'eut jamais d'exemple, chargés des plus odieuses & des plus fausses imputations, la haine & la calomnie leur ont porté des coups auxquels ils n'ont pu résister.

Ils ont succombé , & gémissent aujourd'hui sous le poids d'une oppression tyrannique, sans qu'ils ayent pu obtenir de dissiper juridiquement le nuage épais qui couvre leur innocence , & d'effacer la tache flétrissante imprimée à leur réputation. Quoique la plupart d'entr'eux vivent encore, on en compte déjà sept cents, morts dans l'opprobre, les souffrances & la pauvreté. Malgré leurs ardens desirs & leurs instantes supplications, aucun d'eux n'a pu jusqu'à présent trouver accès auprès du Trône, & être admis à baiser la main de Votre Majesté ; & de tous leurs malheurs, celui-là sans doute est le plus grand, celui auquel ils sont le plus sensibles.

Ils osent donc représenter aujourd'hui à Votre Majesté, que tout ce qui a été fait contre eux dans le Royaume de Portugal, & dans tous les États soumis à votre Domination, n'est appuyé sur aucun fondement réel, pas même sur la plus légère vraisemblance ; qu'une affaire de cette importance a été examinée avec autant de légèreté que de précipitation ; qu'ils ont été condamnés sans preuves, & , ce qu'il y-a de plus extraordinaire, sans qu'un seul de ces prétendus coupables

bles ait été entendu. Ce n'est pas tout encore : on a étouffé leurs plaintes , & pour les forcer au silence , on les a menacés de les traiter en criminels de haute trahison , s'ils osoient faire la moindre démarche pour se justifier. Le motif d'une conduite aussi irrégulière & aussi tyrannique n'est point équivoque. Il est évident qu'on vouloit fermer tout passage à la vérité , pour laisser un libre cours au mensonge & à la calomnie.

Le droit qu'ont tous les hommes attaqués dans leur honneur , de le défendre & de le venger , autorise donc les Supplians à prier Votre Majesté de faire interroger l'auteur de tant d'impostures , non sur tout ce qu'il a dit , écrit & imprimé contre eux de faux & de calomnieux , ce qui seroit trop long , mais sur un petit nombre d'articles , qu'ils prennent la liberté de remettre entre vos mains Royales dans un Mémoire séparé. Ils attendent avec confiance cette faveur de l'équité d'une Reine qui a prouvé d'une manière éclatante son amour pour les Lois , sa sensibilité pour les maux qui affligent l'humanité , la bonté naturelle qui la porte à faire grace aux coupables , & à plus forte raison à

être l'appui des innocens. C'est à ce dernier titre que réclament aujourd'hui la justice des Religieux modestes & irréprochables , dépouillés de leurs biens , chassés de leurs Maisons , couverts d'opprobres , réduits à l'indigence , & sur qui on n'a cessé depuis plus de vingt ans d'exercer des cruautés inouïes. C'étoit peu de les renfermer dans d'horribles cachots , on s'est plu à les y accabler d'indignes traitemens. Arrachés avec violence du sein de leur Patrie , condamnés à un exil éternel , ils gémissent encore aujourd'hui dans les larmes & l'humiliation. Tel est en un mot l'excès des outrages & des souffrances qu'ils ont éprouvées , que cette seule idée est capable de pénétrer d'horreur toutes les âmes sensibles & compatissantes ; à combien plus forte raison fera-t-elle sur le cœur bienfaisant de Votre Majesté la plus vive & la plus profonde impression !



N.º X X V.

R E Q U Ê T E

*Présentée par le Procureur du Marquis
DE GOUVEA.*

REQUIERT Dom Martin Mascarenhas, décoré par le feu Roi Joseph I des titres de Marquis de Gouvea & de Comte de Sainte-Croix, & supplie qu'il lui soit accordé un Indult de grace, selon les formes légales, à l'effet de pouvoir discuter ses droits dans les Tribunaux.

ARTICLE I. Le Suppliant n'est point entaché par le crime de son malheureux pere : 1.º Parce que la Loi ne comprend pas expressement les enfans nés avant le délit : 2.º Parce qu'il jouit des privileges & immunités de Nobilissime, comme descendant du Sang Royal, & comme Grand d'ancienne & permanente Noblesse : 3.º Enfin, parce que, dans le cas même où l'infamie de son pere auroit passé jusqu'à lui, le pardon que lui a accordé le Roi Joseph l'a déjà rétabli dans son premier état.

Tome IV.

Q

Quant au premier point , on ne doit pas objecter l'exemple des enfans d'Adam ; il y a une trop grande différence entre Dieu & le Roi ; & d'ailleurs Saint Augustin dit expressement que si Adam avoit eu un fils avant 'de pécher , celui-ci n'auroit pas contracté la tache originelle. Le Saint Docteur avoit sous les yeux la fameuse Loi *Quisquis* , publiée au commencement de l'Empire d'Arcadius , & de laquelle a été formellement tirée la disposition du présent Paragraphe.

En vain s'étayeroit-on du §. 9 de cette Loi , qui prononce la confiscation de biens , même dans le cas où il y auroit des enfans nés avant le crime ; parce que les enfans n'ont , leur pere vivant , qu'un droit incertain à ses biens ; au lieu qu'ils en ont un réel & incontestable au mérite & au démerite de leurs actions propres & individuelles.

Le préambule même de la Loi est précis sur ce point. Il compare le crime à la lepre , dont la contagion se communique aux enfans ; mais la lepre ne peut pas infecter les enfans nés avant que le pere en fût attaqué.

Quant aux deuxieme & vingt-neu-

vieme paragraphes , qui dépouillent les Nobles de leurs privileges , parce qu'ils peuvent être fournis à une peine infamante , cela ne peut s'entendre que des accusés. La raison même qu'en donne la Loi en est une preuve évidente. Or le Suppliant n'a jamais été accusé. D'ailleurs les droits qu'il tient de la Noblesse de son sang & de son éminente Grandesse , sont incompatibles avec la supposition faite qu'il pourroit être soumis à une peine infamante , & à la dégradation , même pour crime d'Inconfiance.

Le Tribunal où fut jugé son pere infortuné, connut & déclara d'une manière assez précise l'immunité dont jouissoit à cet égard le Suppliant. Outre la confiscation des biens , il prononça contre les autres accusés la peine d'infamie, & l'étendit à leurs enfans & petits-enfans. Cette dernière disposition n'a point eu lieu à l'égard du Duc d'Aveiro.

Ce n'est pas sans dessein que ce Tribunal, ou celui qui en dirigeoit toutes les opérations, ont tenu le Suppliant dix-huit ans & demi dans les fers. On vouloit par cette longue & rigoureuse prison le priver des droits de sa Grandesse dont la Sentence n'avoit pu le dépouiller.

Les Lois des Cours de Lamégo ont confirmé le Suppliant dans sa qualité de Nobilissime , & le droit de conserver à jamais toutes les prérogatives de son ancienne Noblesse ; & , bien que les mêmes Lois ayent privé de la Noblesse les descendants des Nobles , coupables de crimes de lese-majesté , cette disposition ne comprend pas les Nobilissimes , mais seulement les personnes d'une Noblesse inférieure.

La Noblesse acquise en vertu de la Loi , dépend de la volonté de la même Loi ; mais les droits & les immunités dont jouissent les descendants du Sang Royal & les Grands d'ancienne Noblesse , n'ont point été accordés lors de la première Constitution de la Monarchie ; ils y ont seulement été confirmés & déclarés à jamais inviolables.

Aucune Loi postérieure n'a pu les anéantir. Le pouvoir suprême de la Couronne de Portugal n'a pas sa source dans le droit de conquête , mais dans l'autorité remise par la Nation , d'abord au Sérénissime Roi Alphonse I , & ratifiée dans la suite aux proclamations solennelles des Sérénissimes Rois Jean I & Jean IV.

Dans cette dernière cérémonie , les trois Etats du Royaume déclarèrent que la puissance des Rois réside originairement dans les peuples ; que c'est d'eux qu'ils la reçoivent ; & que lorsque ceux-ci la leur remirent pour les gouverner , ce ne fut pas une translation absolue & totale , mais un simple dépôt ; qu'ils se réservèrent le droit & la faculté de la reprendre toutes les fois qu'ils le jugeroient nécessaire à leur conservation. Cette déclaration fut conforme à ce qui avoit été pratiqué dès les premiers temps de la fondation du Royaume , à l'égard du Roi Alphonse.

A cette première époque , ils établirent , sauf toutefois les immunités & prérogatives des Grands , antérieures à cette délégation d'autorité faite au Sérénissime Roi Alphonse , & à plus forte raison , à tout droit de conquête ; ils établirent , dis-je , un droit public & commun des Grands & Seigneurs de Portugal & de la Cour ; un droit consommé & parfaitement complet ; un droit indépendant de tout événement postérieur ; parce que ce fut véritablement un traité ou donation entre-vifs ,

dont les conditions ont été reconnues par tous les Sérénissimes Rois.

Le Roi notre Seigneur Sanche II dit dans la donation de la Terre de Mertola à Dom Pedre Pirès Correya : *De meâ bonâ & liberâ voluntate, & consensu, & auctoritate meorum Procerum & Magnatum, tibi, &c.*

Les Rois de Portugal n'ont jamais manqué d'avoir un juste égard pour ces sublimes prérogatives, même dans les crimes de lèse-majesté, ainsi qu'on peut le voir par le procès du Marquis de Villa Reale & du Duc de Cominho. Ils n'ont fait en cela que se conformer aux principes & à l'usage de toutes les Nations policées. Cromwel, le plus tyrannique des Despotes, & le violateur le plus audacieux des immunités des Grands, ne soumit aucun d'eux à la peine de l'infamie. Richelieu, qui, en France, fonda sur leur abaissement sa propre élévation, respecta les prérogatives de tous ceux qu'il fit mourir pour crime de haute trahison : il les fit tous décapiter.

ARTICLE II. Le Tribunal de l'Inconfiance n'avoit pas des pouvoirs compétens pour confisquer & réunir à la Cou-

bonne les biens de la Maison d'Aveiro, *nonobstant toutes dispositions de droit, clauses & conditions d'institution & donations, quelque absolues & irritantes qu'elles puissent être.* La Sentence, sur ce point, est évidemment nulle & sans exemple. Jamais Tribunal, de quelque autorité qu'il ait été revêtu, n'a jugé en dérogeant expressément aux Lois; & encore qu'il soit dit dans la Sentence que cette décision a été concertée avec Sa Majesté, il n'en est pas moins vrai qu'on ne devoit pas y violer le droit d'un tiers.

Les institutions de la Maison d'Aveiro sont de Majorat régulier. Le pere infortuné du Suppliant ne fut jamais que l'usufruitier des biens de cette Maison; leur légitime administrateur étoit son frere aîné qui lui a survécu, & dans qui s'est conservé le droit qu'il a transmis par sa mort au Suppliant son neveu, déjà Grand du Royaume lorsque son malheureux pere fut exécuté. Il en est de même des Majorats de Gouvea & de Sainte-Croix.



N.º XXVI.

*DÉCRET DE CONDAMNATION
DU MARQUIS DE POMBAL.*

APRÈS avoir jugé, pour les justes motifs qui nous ont été exposés, qu'il ne convenoit pas à notre Royal service, que le Marquis de Pombal conservât plus long-temps l'emploi de Secrétaire d'Etat des Affaires du Royaume, & lui avoir en conséquence seulement ordonné de sortir de notre Cour & de se retirer dans sa Terre de Pombal; après, dis-je, un semblable trait de clémence, Nous n'aurions jamais imaginé que, sous le frivole prétexte d'une réponse à faire dans un procès civil qui lui avoit été intenté, il eût eu l'audace de présenter au public la téméraire Apologie de son Ministère, que Nous avons condamnée par notre Edit du 3 Septembre 1779. L'ayant depuis fait entendre & interroger sur divers chefs d'accusation formés contre lui, loin qu'il se soit justifié, toutes ses réponses & les diverses informations auxquelles elles ont donné lieu,

n'ont fait que le charger davantage, & mettre ses crimes dans un plus grand jour. En conséquence Nous avons ordonné à une assemblée de Juges dignes de notre confiance, d'examiner cette affaire avec l'attention qu'elle méritoit ; & après une mûre délibération, ils ont jugé unanimement que le Marquis de Pombal étoit criminel & digne d'un châtiment exemplaire. Cependant, ayant égard à l'âge avancé du coupable, & à ses graves infirmités, Nous n'avons pas cru devoir lui faire subir la punition qu'il méritoit. Consultant notre clémence plutôt que notre justice, Nous avons bien voulu nous laisser fléchir par les prières dudit Marquis qui nous a demandé pardon, en détestant sa témérité, ses excès & ses attentats. Nous lui avons fait grace de toutes les peines afflictives, lui enjoignant de se tenir éloigné de cette Cour, au moins à la distance de vingt lieues, jusqu'à nouvel ordre de notre part ; sans préjudice néanmoins des droits & justes prétentions de notre Fisc & de notre Couronne, lesquels subsisteront en leur entier. Tous ceux de nos Sujets, qui se croiront lésés par ledit Marquis, pourront de même faire

valoir leurs droits, non-seulement pour la restitution des biens qui leur auroient été enlevés , mais encore pour le plein & entier dédommagement de toutes les peines qu'ils auroient souffertes : notre Royale intention étant seulement de lui faire grace des peines effectives qu'exigeoient la Justice & les Lois , & non de préjudicier en rien à l'intérêt des Parties lésées , & à celui de notre Royal Patrimoine : en sorte que toutes les Parties en général & nos Procureurs Royaux aurent pleine liberté d'user des moyens compétens contre la Maison dudit Marquis , soit pendant sa vie , soit après sa mort.

Le présent Décret sera enrégistré à notre Conseil , qui aura soin de le faire exécuter , & d'en envoyer des copies à tous les Tribunaux , & autres lieux où a été publié notre Edit du 3 Septembre 1779 , & de le faire signifier à tous nos Procureurs Royaux.

FAIT au Palais de Quélus le 16 Août 1781.

MOI LA REINE.

Fin du quatrieme & dernier Volume.

SOMMAIRES

DES LIVRES

Contenus dans le quatrieme Volume.

LIVRE DIXIEME.

*Suite des Evénemens jusqu'à la
mort de JOSEPH I.*

- I. *ARRIVÉE à Lisbonne du
Prélat Lambertini, Envoyé
du Pape,* page 3
- II. *Divers Réglemens concernant
les Réguliers,* 4
- III. *Autorité singuliere dont est re-
vétue la sœur de Carvalho,
Religieuse Dominicaine,* 9
- IV. *Disgrace du Chevalier Verney,
Secrétaire d'Ambassade,* 11
- V. *Honneurs accordés à l'Impri-
meur Pagliarini,* 27
- VI. *Danger que court Carvalho
d'être assassiné à coups de
pierre par un Paysan,* 28

- VII. *Procession solennelle pour la Bulle de la Croisade*, 29
- VIII. *Edit qui supprime toute distinction entre les vieux & les nouveaux Chrétiens*, 31
- IX. *Edit qui exige le consentement des parens pour les mariages*, 32
- X. *Divers Réglemens concernant l'industrie nationale*, 33
- XI. *Vaine espérance dont se flatte Carvalho d'avoir enfin découvert le Valet de chambre fugitif du Duc d'Aveiro*, 34
- XII. *Edit publié contre la mémoire de Malagrida*, 36
- XIII. *Réforme de l'Université de Coimbre*, 48
- XIV. *Te Deum solennellement chanté à l'occasion de l'entière abolition des Jésuites*, 55
- XV. *Construction du célèbre Canal d'Oeyras*, 58
- XVI. *Disgrace & exil de Siabra de Sylva*, 63
- XVII. *Disgrace de l'Abbé Platel*, 72
- XVIII. *Divers Edits publiés par le Conseil de Censure*, 77
- XIX. *Nouvelles preuves du peu de progrès qu'avoient fait les*

SOMMAIRES. 373

- sciences sous le Gouverne-
ment de Carvalho , 80*
- XX. *Lois & Réglemens utiles , 86*
- XXI. *Examen public de deux cents
jeunes Eleves pour le Com-
merce , 89*
- XXII. *Commencement des troubles
de l'Amérique Méridionale, 92*
- XXIII. *Ouverture du nouvel Hôpital, 95*
- XXIV. *Statue équestre érigée au Roi
avec le Médaillon de Car-
valho , 96*
- XXV. *Punition terrible d'un mal-
heureux accusé d'avoir
voulu attenter à la vie de
Carvalho , 100*
- XXVI. *Mort de Dom Louis d'A-
cunha Secrétaire d'Etat , 103*
- XXVII. *Suite des troubles de l'Amé-
rique Méridionale , ibid.*
- XXVIII. *Armemens de l'Espagne &
du Portugal , 104*
- XXIX. *Dépérissement de la santé du
Roi , 107*
- XXX. *Mort du Cardinal de Sal-
danha , 108*
- XXXI. *La Reine est déclarée Régente
du Royaume , 109*
- XXXII. *Grande Promotion Civile &
Militaire , III*

374	SOMMAIRES.	
XXXIII.	<i>Mariage du Prince de Beyra avec l'Infante Donna Marie-Bénédictine ,</i>	113
XXXIV.	<i>Mort du Roi ,</i>	114

LIVRE ONZIEME.

*Retraite du Marquis de Pombal, &
autres Événemens jusqu'à la Révi-
sion du Procès du Duc d'Aveiro.*

I.	<i>Avis laissés par le Roi à la Princesse du Brésil ,</i>	116
II.	<i>Liberté rendue à tous les Pri- sonniers d'Etat ,</i>	118
III.	<i>Nombre prodigieux de ces infor- tunés ,</i>	121
IV.	<i>La Reine rend aux Tribunaux leur premiere autorité ,</i>	125
V.	<i>Sages Réglemens de la Reine ,</i>	132
VI.	<i>Carvalho commence à être dé- pouillé de ses principaux Emplois ,</i>	135
VII.	<i>Il donne sa démission ,</i>	138
VIII.	<i>Joie universelle que cette nou- velle cause à la Nation ,</i>	ibid.
IX.	<i>Retraite de Carvalho à sa Terre de Pombal ,</i>	139
X.	<i>Les divers Emplois de Car-</i>	

SOMMAIRE S. 375

valho sont partagés entre plusieurs personnes respectables, 142

- XI. *Le Marquis d'Alorna & les trois freres Tavora obtiennent, avec la liberté, la permission de se justifier, 146*
- XII. *Le Gouvernement fait enlever le Médaillon de Carvalho, 148*
- XIII. *Promotion de plusieurs Grands du Royaume, 151*
- XIV. *Prise de l'Isle de Sainte-Catherine & de la Colonie du Saint-Sacrement, attribuée à Carvalho, 152*
- XV. *Justification publique du Marquis d'Alorna & des trois freres Tavora, 156*
- XVI. *Décret honorable en faveur d'Antoine Freire d'Andrada d'Enserrabodès, 158*
- XVII. *L'Evêque de Coimbre est déclaré innocent, & rétabli dans son Siege, 160*
- XVIII. *Justification de plusieurs autres Seigneurs, 163*
- XIX. *Arrivée à Lisbonne de Siabra de Sylva, & des trois Infans freres naturels du feu Roi, 165*
- XX. *Disgrace de quelques-unes des principales créatures de*

- Carvalho, 167
- XXI. *Nombre prodigieux des personnes emprisonnées ou exilées sous le Ministère de Carvalho,* 186
- XXII. *Conduite de la Cour envers les Ex-Jésuites,* 188
- XXIII. *Idée du Gouvernement actuel,* 191
- XXIV. *La Reine fait rendre au Tombeau de Saint François-Xavier les richesses dont l'avoit dépouillé l'avarice de Carvalho,* 195
- XXV. *Remboursemens considérables auxquels le Marquis de Pombal est condamné,* 196
- XXVI. *Suppression d'un Mémoire apologétique en faveur de Carvalho,* 199
- XXVII. *Interrogatoire subi par Carvalho,* 200
- XXVIII. *Bruits répandus au sujet des aveux de ce Ministre,* 202
- XXIX. *Grave maladie du Marquis de Pombal,* 206
- XXX. *La Reine lui refuse la permission d'aller prendre les eaux de Coimbre,* 204
- XXXI. *Justification de la Comtesse d'Atonguya,* 207

LIVRE DOUZIEME.

*RÉVISION du Procès du Duc
d'Aveiro : derniers Événemens.*

- I. **N**OUVELLE Requête du
Marquis d'Alorna, pour
obtenir la révision du procès
du Duc d'Aveiro & des
Marquis de Tavora, 210
- II. Edit qui ordonne cette révision, 211
- III. Jugemens de plusieurs Hommes
célebres sur l'attentat du 3
Septembre 1758, 213
- IV. Mémoire présenté à la Reine
par les Ex-Jésuites, 216
- V. Ecrit séditieux du Procureur
du Marquis de Gouvea, 225
- VI. Célèbre Assemblée de la nuit du
3 Avril 1781, 227
- VII. L'affaire est de nouveau suspen-
due, 229
- VIII. Condamnation du Marquis de
Pombal, 237
- IX. La Reine lui permet d'aller
aux eaux de Caldas, 239

PIECES JUSTIFICATIVES.

- N.º I. *EDIT du Roi de Portugal, qui condamne l'Ouvrage de Malagrida sur les causes du Tremblement de Terre de Lisbonne,* 247
- N.º II. *Lettres-Patentes qui nomment le Marquis de Pombal Lieutenant-Général de S. M. Très-Fidelle pour la Réforme de l'Université de Coimbre,* 253
- N.º III. *Extrait de l'Edit du Roi Très-Fidelle, au sujet de l'abolition des Jésuites,* 258
- N.º IV. *Lettre du Roi Très-Fidelle au Cardinal-Patriarche, sur le même sujet,* 261
- N.º V. *Edit du Roi de Portugal qui condamne un Ouvrage intitulé Joie des Pasteurs,* 264
- N.º VI. *Edit du Roi, qui condamne une Lettre de l'Evêque de Cochin à l'Archevêque de Cranganor,* 269
- N.º VII. *Edit du Roi de Portugal,*

- qui condamne un Ouvrage
intitulé *Anacephaleosis*
de Monarchiâ Lusitanâ, 281
- N.º VIII. *Edit du Roi de Portugal*,
qui condamne un Ou-
vrage intitulé *Triple cor-*
dou d'amour, &c. 288
- N.º IX. *Arrêt du Tribunal de l'In-*
confidence, contre *Jean-*
Baptiste Pele, 304
- N.º X. *Edit qui déclare la Reine*
Régente pendant la ma-
ladie du Roi, 319
- N.º XI. *Acte par lequel la Reine*
accepte la démission du
Marquis de Pombal, 321
- N.º XII. *Discours du Conseiller*
François Coelho de Syl-
va, au *Couronnement de*
la Reine, 323
- N.º XIII. *Décret qui déclare le Mar-*
quis d'Alorna innocent, 331
- N.º XIV. *Décret en faveur de Freire*
d'Andrada d'Enserrabo-
dès, 333
- N.º XV. *Lettre de la Reine à l'Evê-*
que de Coimbre, 335
- N.º XVI. *Billet du Vicomte de Vil-*
leneuve de Cerveira au
Chapitre de Coimbre, 337

- N.º XVII. *Lettre de Joseph de Siabra de Sylva, au Secrétaire d'Etat D. Martin de Mélo,* 339
- N.º XVIII. *Décret en faveur de Siabra de Sylva,* 344
- N.º XIX. *Décret qui donne à six Ex-Jésuites la liberté de demeurer en Portugal, adressé à l'Abbé des Bénédictins de Bélem,* 345
- N.º XX. *Edit qui supprime les Mémoires respectifs de Caldeira & du Marquis de Pombal,* 346
- N.º XXI. *Décret en faveur de la Comtesse d'Atonguya,* 350
- N.º XXII. *Edit qui ordonne la révision du procès du Duc d'Aveiro, &c.* 351
- N.º XXIII. *Placet adressé par les Jésuites au Roi D. Pedre,* 355
- N.º XXIV. *Placet des Jésuites à la Reine,* 357
- N.º XXV. *Requête présentée par le Procureur du Marquis de Gouvea,* 361
- N.º XXVI. *Décret de condamnation du Marquis de Pombal,* 368

Fin de la Table.



